HISTOIRE

DU

VAILLANT CHEVALIER

TIRAN LE BLANC

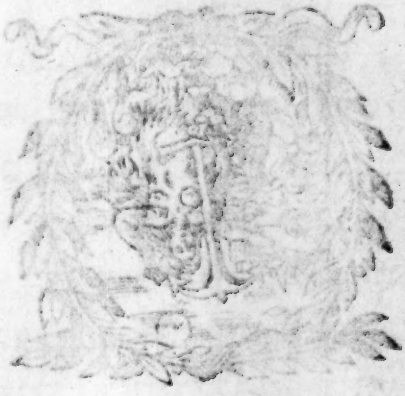
Martorell (Juan)

TRADUITE DE L'ESPAGNOL.

TOME PREMIER.



A LONDRES.




MUSEUM D'HISTOIRE

AVERTISSEMENT.

LE Roman de Tirant le Blanc n'avoit gueres été connu jusques ici aux François, que par ce qui en est dit dans la fameuse Histoire de Dom Quixote. Voici de quelle maniere en parle *Miguel de Cervantes Saavedra* au chap. 6. de la premiere Partie de cet excellent Ouvrage : Le Curé sans se fatiguer davantage « à examiner le reste des Livres, dit « à la Gouvernante de prendre tous « les grands & de les jetter dans la « cour. Elle qui auroit brûlé tous « les Livres du monde pour une « chemise neuve, ne se le fit pas « dire deux fois, & en prit pour le « moins sept ou huit qu'elle fit voler «

» par la fenêtre; mais elle en avoit em-
» brassé tant, qu'il en tomba un aux
» pieds du Barbier qui lui donna de
» la curiosité, & en l'ouvrant il vit
» au titre, *Histoire du fameux Tirant*
» *le Blanc.* Comment s'écria le Curé!
» vous avez-là le Chevalier Tirant le
» Blanc? Donnez-le moi, Maître Ni-
» colas, je vous en prie, c'est un trésor
» que vous avez trouvé, c'est le contre-
» poison du chagrin; c'est-là que nous
» verrons le vaillant Chevalier Dom
» Kyrié Eleyson de Montauban &
» Thomas de Montauban son frere,
» avec le Chevalier Fonseque; (*a*)
» le combat du valeureux *Detrian-*
» *te* (*b*) contre le Dogue; les ru-
» ses (*c*) de la Demoiselle *Plaisir de*
» *ma Vie*; les amours & les tromperies
» de la Veuve Tranquille (*d*) & l'Im-
pératrice

(*a*) Il faut que Cervantes se soit trompé en cet endroit, car le Chevalier *Fonseque* ne se trouve pas dans ce Roman.

(*b*) Lisez *Tirant.*

(*c*) Lisez les *Saillies*, *les bons mots* Agudezas.

(*d*) Lisez la Veuve *Reposée*, ce mot pris dans son

pératrice amoureuſe de ſon Ecuïer. « Je ne vous ments pas, mon Compere: Voici le meilleur Livre du monde pour le ſtyle & le plus naturel. Ici les Chevaliers mangent & dorment, ils meurent dans leurs lits, & font Teſtament avant de mourir, & mille autres choſes utiles & néceſſaires dont les autres Livres ne diſent pas le moindre mot. Mais avec cela, il n'y eût pas eu grand mal d'envoïer l'Auteur paſſer le reſte de ſes jours aux Galeres pour avoir dit tant de ſottiſes * de propos déliberé. Emportez-le chez vous, Compere, & le liſez, & vous verrez ſi tout ce que je vous en dis n'eſt pas vrai. «

On me permettra de mettre ici le texte même de Cervantes, à la ſuite de la traduction Françoiſe, parceque les Auteurs de cette traduction ſi eſtimée & ſi eſtimable, n'ont pas rendu

ancienne ſignification, répond mieux au ſens de l'Eſpagnol.

* L'Eſpagnol dit ſeulement, *necedades*, niaiſeries.

rendu partout le ſens de Cervantes ; une plus ſcrupuleuſe exactitude étoit peut-être inutile pour leur vûë qui n'a été que de procurer aux Lecteurs un objet de délaſſement ; mais elle n'eſt pas indifférente lorſqu'il s'agit de conſtater le jugement qu'a porté de l'Hiſtoire de Tirant le Blanc, un Ecrivain auſſi ſenſé & auſſi ſpirituel que Cervantes.

Y ſin querer Canſar ſe mas en leer Libros de Cavallerias, mandò al Ama, que tomaſſe todos les grandes, y dieſſe con ellos en el corral. No ſe dixo à tonta ni à ſorda ſino à quien tenia mas gana de quemallos que de echar una tela por grande y delgada que fuera, y aſſiendo caſi ocho de una vez ; los arrojo por la ventana. Por tomar muchos juntos ſe le cayo el uno à los pies del Barbero, que le tomo gana de ver quien era, y vio que dezia: Hiſtoria del famoſo Cavallero Tirante el Blanco. *Valame Diqs, dixo el Cura, dando una gran voz, que aqui eſte Tirante*

el

*el Blanco: Dadme le aca Compadre, que hago cuenta que he hallado en el un teſoro de contento y una mina de paſſa tiempos. Aqui eſta Don Quirie Eleyſon de Montalvan valleroſo Cavallero, y ſu Hermano Tomas de Montalvan, y el Cavallero Fonſeca, con la Batalla que el valiente * de Tirante hizo con el Alano, y las Agudezas de la Donzella Plazer de mi Vida, con los amores y embuſtes de la Viuda Repoſada, y la Señora Emperatriz enamorada de Ipolito ſu Eſcudero. Digo os verdad Señor Compadre, que por ſu eſtilo es eſte el mejor Libro del mondo. Aqui comen los Cavalleros, y duermen, y mueren en ſus camas y hazen teſtamento antes de ſu muerte, con otras coſas de que todos los demas Libros d'eſte genero Carecen. Con todo eſſo os digo que Merecia el que lo compuzo, pues no hizo tantas necedades*

* Toutes les Editions ont *Detriante*, c'eſt une faute qui a paſſé auſſi dans toutes les Traductions. Cervantes parle du combat de Tirant contre le Dogue, à la Cour du Roi d'Angleterre.

dades de induſtria, que (no) *le Echaran à Galeras por todos los dias de ſu vida. Llevalde à caſa y leelde y vereys que eſ verdad quanto del os he dicho.*

Ceux qui entendent le Caſtillan s'appercevront aiſément qu'il y a dans cette derniere phraſe quelque faute d'impreſſion qui la rend preſque inintelligible. Cervantes ne peut avoir dit que l'Auteur de ce Livre a mérité les Galeres perpétuelles, parce qu'il n'a pas écrit de deſſein prémédité toutes ces niaiſeries, *necedades*. Le Traducteur François a ſupprimé la négation, & fait dire à Cervantes que *l'Auteur auroit mérité les Galeres pour avoir dit tant de ſottiſes de propos délibéré*. Ce qui eſt préciſément contre le ſens de Cervantes qui loüe formellement cet Auteur d'avoir ſçû éviter les inepties ou *niaiſeries*, dont les autres Ouvrages du même genre ſont remplis. Le terme Eſpagnol *necedades*, a un ſens beaucoup plus reſtraint que le mot

François,

François, *ſottiſes*, il ſignifie ſeulement puerilité, ineptie, *niaiſerie*, & ne peut tomber que ſur les abſurdités des autres Livres de Chevalerie, abſurdités évitées par l'Auteur de Tirant, à ce que dit Cervantes.

Les termes Eſpagnols, *contodo eſſo.... Merecia .....que le Echaran à Galeras*, &c. ſignifient : « par cette raiſon, il avoit bien mérité d'être « envoïé aux Galeres pour n'avoir « pas écrit de propos déliberé tant de « niaiſeries. » Cervantes n'étoit pas capable de raiſonner ainſi. Pour moi je ſoupçonnerois qu'il y a eu une ſeconde négation oubliée, & que Cervantes avoit écrit, *contodo eſſo... merecia el que lo compuzo, pues no hizo tantas necedades de induſtria, que* (no) *le Echaran à Galeras por todos los dias de ſu vida*, « & par-là cet Ecrivain auroit bien merité qu'on lui fît gra- » ce des Galeres perpétuelles, pour « avoir ſçû éviter tant de niaiſeries « que les autres ont dites de propos « déliberé. «

» déliberé. » J'ai idée d'avoir lû quelque part, que l'Auteur du Roman de Tirant le Blanc étoit mort aux Galeres, mais je ne puis me rappeller dans quel Livre.

Le mérite de Cervantes & la juſte célebrité de ſon Ouvrage rendent néceſſaire cette correction qui lui ſauve un faux raiſonnement que lui faiſoient faire toutes les éditions & toutes les traductions de ſon Livre. Le Lecteur pardonnera ſans doute en cette conſidération une Scholie grammaticale, pour la reſtitution du texte d'un Moderne. Miguel de Cervantes mérite quelque diſtinction. S'il avoit l'honneur d'être un Ancien, & que ſon Ouvrage eût été écrit en Grec ou ſeulement en Latin ; il y a déja long-tems qu'il auroit des Scholiaſtes & même des Commentateurs en forme.

Quoi qu'il en ſoit du ſens de ce paſſage de Cervantes, on eſpere que les Lecteurs du Roman de Tirant le Blanc,

Blanc ne ſeront pas plus difficiles que le *Licentié Pero Perez*, Curé du Village de DonQuixote,& qu'ils ne ſe ſcandaliſeront pas d'une eſpece de mélange de dévotion & de libertinage qui ſemble regner dans quelques endroits de ce Livre. On apperçoit ce mélange dans tous les Romans & même dans preſque tous les Ouvrages compoſés dans ces tems-là.

Les Hommes d'alors étoient en général plus dévots que ceux d'aujourd'hui, mais ſans en être pour cela plus gens de bien. On ſe perſuadoit que l'exactitude à remplir certaines pratiques extérieures pouvoit tenir lieu de l'obſervation des Préceptes, & diſpenſer même des regles de la morale. La même idée paroît ſubſiſter encore dans certains Païs où l'inſtruction eſt moins commune. Dans les Païs où les eſprits ſont plus éclairés, le ſiſtême a changé ſur cet article, dans la ſpéculation, ſans

ſans que les choſes aïent ceſſé d'aller le même train dans la pratique, & ſans que l'empire des paſſions ſur le cœur humain ait rien perdu, ni de ſa force ni de ſon étenduë.

Le Nom, le Païs & le Siécle de l'Auteur de ce Livre, ſont abſolument inconnus. On voit qu'il étoit Eſpagnol, & on peut ſeulement ſoupçonner qu'il étoit de Valence à cauſe de la digreſſion dans laquelle il fait l'éloge de cette Ville, comme le Traducteur l'a remarqué dans une note. Il parle dans cette digreſſion de trois malheurs qui doivent arriver à cette Ville, ſuivant une ancienne Prophétie. Les prédictions des Poëtes & des Romanciers, ne regardent jamais que des évenemens déja arrivés; ainſi on peut aſſurer que l'Auteur a fait alluſion à des faits antérieurs. Les Maures qui doivent cauſer le ſecond des malheurs dont Valence eſt menacée, furent abſolument expulſés de la Ville & du

Roïaume

Roïaume de ce nom en 1276. Le troiſiéme de ces malheurs arrivera, dit-on, par la faute des Habitans Chrétiens de Valence, mais ces Habitans ne ſeront pas Chrétiens de naiſſance.

L'Auteur avoit probablement en vûë les troubles excités à Valence vers l'an 1369. lorſque les Habitans ſe révolterent contre le Roi d'Arragon Pierre IV. du nom, celui qui abolit les libertés accordées aux Arragonois & aux Valenciens. Le prétexte de défendre ces libertés, avoit occaſionné diverſes révoltes; mais celle-ci fut la plus conſidérable, elle cauſa de très-grands déſordres, les Révoltés aſſaſſinerent un très-grand nombre de ceux dont le zele leur paroiſſoit trop moderé, & le Roi d'Arragon aïant diſſipé la Ligue, fit périr par les plus cruels ſupplices ceux qui en avoient été les chefs. Les ſuites de cette révolte devinrent très-funeſtes à ceux de Valence, non-ſeulement à cauſe de tous les meur-

tres

tres dont elle fut l'occaſion, mais encore parce qu'elle donna un prétexte de les dépoüiller de leurs anciens privileges. Cette révolution eſt de l'an 1369. L'Ouvrage eſt néceſſairement poſtérieur à cette année-là.

Ce que l'Auteur dit de *l'arbre des Batailles*, Ouvrage compoſé vers l'an 1390. nous montre qu'il a vêcu au plutôt vers l'an 1400. La maniere dont il parle de l'Affrique dans ſon Roman, ne nous permet pas de ſuppoſer qu'il ait écrit depuis l'an 1480. ou 1485. Il paroît aſſés bien inſtruit du détail géographique de l'intérieur de ce Païs; les noms des peuples, des Villes & des Roïaumes ſont en général aſſés exacts, il parle même de celui de *Bornou*, dans le Païs des Noirs au-delà du grand Déſert, mais il ignoroit abſolument la ſituation de la partie Orientale de l'Affrique. Selon lui, les Etats d'Eſcariano Roi d'Ethiopie qui joüe un très-grand

rôle

rôle dans la ſeconde Partie du Roman s'étendoient depuis le Roïaume de Tremecen juſques au Tigre. Ils étoient voiſins de ce côté de l'Inde, & des Païs du *Prête-Jan*, ils faiſoient un même continent avec l'Arabie, & l'on pouvoit aller par terre de l'Ethiopie dans la Perſe & dans l'Aſie Mineure, ſans paſſer par l'Egypte & par la Syrie. Tout cela étoit conforme au ſiſtême ſuivi avant les navigations des Portugais autour de l'Affrique en 1485. mais alors on ceſſa de mettre les Etats du Prête-Jan dans la haute Aſie, & on ſe perſuada qu'il étoit le même que le *Negaſch*, ou que le Roi d'Abiſſinie. Ce fut auſſi alors qu'on commença à connoître les Indes, & la mer qui ſépare ce Païs d'avec l'Affrique. Si l'Auteur eût écrit depuis les Navigations des Portugais, il n'eſt gueres probable qu'il eût voulu conſerver un ſiſtême géographique abſolument décrié qui étoit indifférent à

l'œconomie

l'œconomie de ſon Roman, & qui n'étoit propre qu'à le faire paroître abſurde.

On peut encore déterminer avec plus de préciſion le tems auquel ce Roman doit avoir été écrit par quelques endroits du Livre qui font une alluſion aſſés ſenſible à des circonſtances que nous apprend l'Hiſtoire du quinziéme ſiécle.

1º. L'Auteur décrivant la Guerre que le Soudan d'Egypte & le grand Turc faiſoient à l'Empereur de Conſtantinople, ſuppoſe que pluſieurs Seigneurs Italiens & Napolitains étoient ligués avec les Infidéles, & ſervoient dans leur Armée. Il les nomme, & ces noms ſont ceux de pluſieurs Seigneuries conſidérables dans le Roïaume de Naples & ailleurs. Quelques-uns d'entr'eux ſont faits priſonniers dans un combat. Tirant les envoïe à Conſtantinople, & là ils ſont dégradés ſolemnellement de l'Ordre de Chevalerie, déclarés traîtres

traîtres & obligés d'eſſuïer la cérémonie la plus infamante que l'on puiſſe imaginer.

2°. L'Auteur parle des Genois en différens endroits de ſon Livre, & ſon eſprit paroît avoir été dans deux différentes diſpoſitions à leur égard. Dans la premiere Partie de ſon Roman, il les maltraite beaucoup; ils ſont tous, dit-il, de mauvais Chrétiens, des gens ſans foi, les amis & les alliés des Infidéles, & qui pour un médiocre profit ne craignent point de procurer la deſtruction du Chriſtianiſme. Ils veulent enlever l'Iſle de Rhodes aux Chevaliers de S. Jean, par la plus horrible trahiſon, & la livrer au Soudan d'Egypte.

Dans la ſeconde Partie, ce n'eſt plus la même choſe. Les Genois ont oublié le mal que leur a fait Tirant, & ils lui louent leurs Vaiſſeaux pour tranſporter à Conſtantinople l'Armée qu'il conduit au ſecours des Grecs.

Il faut donc chercher un tems dans lequel les Arragonois puiſſent avoir eu des motifs, 1°. De chercher à déshonorer quelques Seigneurs Napolitains. 2°. De déclamer contre les Genois, & d'en parler avec emportement. Il faut encore que dans ce même tems les choſes aïent changé par rapport aux Genois, & que dans cet intervale les mêmes raiſons d'en dire du mal, n'aïent plus ſubſiſté.

Le Regne d'Alfonce V. Roi d'Arragon, nous fournit ce tems. Ce Prince ſucceda à ſon pere le 2. Avril 1416. & mourut le 27. Juin 1458. En 1420. il fut adopté par la Reine Jeanne de Naples & déclaré ſon Héritier. Aïant déplû dans la ſuite à cette Princeſſe, elle caſſa cette adoption en 1433. & adopta à ſa place Loüis Duc d'Anjou. Ce Prince étant mort peu après ſans enfans, elle lui ſubſtitua René de Lorraine, & mourut en 1434.

Ces différentes adoptions cauſe-

rent de longues & cruelles diviſions parmi les Napolitains, & donnerent lieu aux deux factions différentes des Angevins & des Arragonois. La Guerre commença entre les deux Partis en 1434. à la mort de Jeanne. Ceux que l'Auteur du Roman traite ſi mal, étoient des Seigneurs du parti d'Anjou. On trouve les noms de quelques-uns dans l'Hiſtoire Générale, & peut-être découvriroit-on les autres dans les Hiſtoires particulieres de ce tems-là, ſi la choſe valoit la peine que donneroit une telle recherche. On doit donc ſuppoſer que l'Ouvrage a été écrit entre les années 1434. & 1458.

Mais ce que l'Auteur dit des Genois peut nous ſervir à déterminer un tems plus précis & un intervale encore plus court. Les Genois ont été long-tems en Guerre avec les Arragonois ; ils ſe diſputoient la poſſeſſion des Iſles de la Méditerranée, dont les Maures avoient été

chaſſés ; mais ces Guerres n'avoient donné lieu à aucun événement qui pût occaſionner la maniere emportée avec laquelle l'Auteur les traite. En 1636 ces Peuples s'étant ligués avec le Duc de Milan, & avec quelques autres Princes de la faction Angevine, mirent en mer une puiſſante Flotte pour aller ſecourir Gaëte aſſiégée par le Roi d'Arragon.

Alfonce s'avança au-devant d'eux, & leur préſenta le combat. Les Génois étoient alors les meilleurs hommes de mer de la Méditerranée. La Flotte Arragonoiſe fut battuë, & l'Armée détruite, Alfonce fait priſonnier avec ſes freres & la fleur de ſa Nobleſſe, fut remis entre les mains du Duc de Milan ; mais peu de jours après celui-ci mit ce Prince en liberté, ſans autre condition que celle d'une ligue offenſive & défenſive.

C'eſt ſans doute à cauſe de la priſe du Roi d'Arragon que l'on voit tant

tant de Rois priſonniers dans l'Hiſtoire de Tirant, & que ce Chevalier conſolant un de ces Rois dans ſa captivité, lui dit qu'elle n'eſt point un malheur dont un Prince doive rougir; que les Rois braves & courageux y ſont expoſés, & qu'il n'y a que ceux qui ſe tiennent toujours loin des dangers qui ſoient à l'abri d'un pareil ſort.

Alfonce ſe trouva par ſon alliance avec le Duc de Milan, & par les puiſſans ſecours que les Arragonois, les Valenciens & les Catalans lui envoïerent d'eux-mêmes, plus fort qu'il n'étoit avant ſa défaite. Il ſoumit entierement le Roïaume de Naples; & le 2 Juin de l'an 1442. il entra dans cette Ville, en renouvellant les cérémonies des anciens triomphes Romains; circonſtance qui peut avoir donné lieu à l'Auteur du Roman, de faire accorder de ſemblables honneurs à Tiran, après avoir délivré la Ville de Conſtantinople.

On trouve dans la Chronique Catalane de *Miquel Carbonnell* une Relation originale & très-détaillée des Fêtes données à Sarragoce l'an 1399. pour le Couronnement du Roi d'Arragon Martin I. & de la Reine Marie de *Luna* ſa femme. Ces Fêtes ſont le modéle de toutes celles que l'Auteur décrit dans ſon Roman, & qu'il ſuppoſe données tant en Angleterre qu'à Conſtantinople.

Alfonce maître du Roïaume de Naples, tourna toutes ſes forces contre les Genois. Ils furent obligés de ſe ſoumettre, & de demander la Paix, que ce Roi ne leur accorda qu'à la charge d'un préſent ou redevance annuelle. Ils la lui païoient avec des circonſtances qui donnoient à ce païement l'air d'un véritable tribut.

Il eſt ce me ſemble aſſez probable que la premiere Partie du Roman ait été écrite depuis la Priſon du Roi Alfonce, & pendant la plus grande

irritation

irritation des eſprits contre les Genois ; mais que la ſeconde le fut après l'an 1442. & lorſque ces Peuples s'étant ſoumis à païer une redevance annuelle, la haine des Arrogonois fut moderée par l'humiliation de leurs Ennemis.

Les Grecs de Conſtantinople étoient alors extrêmement preſſés par les Sultans des Turcs Amurath I. mort en 1451. & par ſon fils Mahomet II. qui prit cette Ville le 29. de Mai 1453. & qui détruiſit ſans retour l'Empire des Grecs. Dans la ſeconde Partie l'Empereur de Conſtantinople ſe trouve réduit à une ſemblable extrémité, & il en eſt tiré par la ſeule valeur de Tirant. La délivrance de l'Empire Grec étoit alors l'objet des vœux de tous les Chrétiens, quoique des intérêts particuliers empêchaſſent les Princes de ſe réünir pour y travailler. C'étoit probablement pour flatter ce déſir univerſel, & pour faire alluſion

à la ſituation actuelle des choſes, que l'Auteur du Roman a fini par ſuppoſer l'Empire de Conſtantinople dans le plus grand péril, & par l'en retirer contre toute apparence.

On peut ce me ſemble conclure de tout cela, qu'il eſt aſſez probable que ce Roman a été commencé entre les années 1436. & 1443. ou entre la priſe d'Alfonce par les Genois, & le tribut qu'il impoſa à ces Peuples, & qu'il a été achevé entre la même année 1443. & la priſe de Conſtantinople en 1453.

Si l'Auteur, dans ſon Argument, avoit daigné nous dire un mot du tems auquel il écrivoit, il auroit épargné au Lecteur l'ennui de cette diſcuſſion. Après tout, on ne trouveroit pas étrange de voir à la tête d'une traduction de *Theagene & Chariclée* une Diſſertation ſur la perſonne & ſur le tems d'Heliodore qui en eſt l'Auteur. Un Roman moderne qui nous peint les mœurs & la façon

de penſer du quinziéme ſiécle, & qui par-là peut ſervir à nous donner une plus juſte idée d'un tems auquel a commencé de ſe former la puiſſante Monarchie des Eſpagnols ſous la Maiſon d'Autriche, ne pourra-t-il pas joüir du même privilege ? N'y aura-t-il que l'antiquité Grecque & Romaine qui mérite notre attention & nos recherches ?

Quant au ſtyle de ce Roman, quoique Cervantes l'appelle à cet égard le *meilleur Livre du monde** cet éloge ne ſe doit entendre que par comparaiſon aux autres ouvrages du même genre. Il a ſur eux à la vérité l'avantage d'être écrit dans un ſtyle très-ſimple & très-naturel, au lieu que les autres Romans Eſpagnols ſont d'un ſtyle affecté & figuré juſques à l'enflure, quelquefois même juſqu'à l'extravagance. Mais il tombe peut-être dans l'excès oppoſé, & il n'eſt pas exemt des défauts qui accompagnent ordinairement

* *Porſu Eſtilo es el mejor libro del mundo.*

ordinairement une trop grande ſimplicité.

Quoique le fonds du ſtyle ſoit aſſez gai, & quoique les plaiſanteries ſoient en général d'aſſez bon goût, eu égard au tems, on trouve quelquefois des expreſſions & des détails trop bas, & peu ſeans aux Perſonnages que l'Auteur introduit. Peut-être auſſi ce défaut-là eſt-il moins celui de l'Auteur, que celui de ſon ſiécle. Les diſcours & les converſations ſont ordinairement très-allongées, quelquefois remplies de paroles & vuides de ſens. Mais c'étoit encore le défaut général de ſon tems. Il regne également dans nos vieux Romans & dans nos vieilles Chroniques, auſſi-bien que dans les anciens Ecrivains Eſpagnols. On le trouve même dans les Italiens, quoiqu'ils ſoient les premiers qui aïent commencé à mieux écrire.

Le Traducteur qui ſans doute n'a pas cru que le Public ſe ſouciât de voir

voir la Verſion littérale d'un ancien Roman Eſpagnol avec tous les défauts qui l'auroient empêché de s'amuſer à une lecture (dans laquelle on ne peut gueres chercher autre choſe que l'amuſement) a pris à cet égard toutes les libertés qu'il a cru néceſſaires, non-ſeulement en abrégeant certains récits & certaines harangues, qui n'étoient propres qu'à refroidir l'eſprit du Lecteur ; mais encore en faiſant des ſuppreſſions ou des changemens conſidérables toutes les fois qu'il a cru que l'interêt des mêmes Lecteurs le demandoit. Peut-être que quelques-uns ſouhaiteroient qu'il en eût encore fait davantage ; mais ceux qui voudront comparer cette Traduction avec l'Original Eſpagnol, ou même avec la Verſion Italienne, verront qu'il ne pouvoit guères faire de plus grands changemens ſans altérer l'économie du Roman. Il a même lieu de craindre que les Lecteurs amoureux de l'exactitude

titude littérale, ne l'accuſent d'avoir abuſé de la liberté accordée au Traducteur d'un Ouvrage frivole. Il a cependant conſervé partout avec ſoin, non-ſeulement la ſuite des narrations, & le ſens des diſcours, mais encore tous les détails & toutes les expreſſions qui pouvoient ſervir à peindre, ſoit les mœurs du ſiécle de l'Auteur, ſoit ſes opinions & ſa maniere de penſer.

Ce ſera au Lecteur à juger ſi ce Roman mérite, pour le fonds des choſes, les éloges que lui donne Cervantes : on permettra cependant encore une obſervation que ceux qui ne ſont pas familiariſés avec les anciens Romans Eſpagnols de Chevalerie, ne ſeroient peut-être pas en état de faire.

Dans ces Romans on ne donne aux Héros que la bravoure & la force de corps, & tous les dénoüemens ſont tirés du merveilleux de la Féerie & des enchantemens ; ou du moins

moins de certains hazards plus incroïables encore, ſi on le peut dire, que le ſiſtême de la Féerie & de la Magie, qui étoit alors le ſyſtême commun. L'Auteur de ce Livre ſemble avoir affecté de prendre à cet égard le contre-pied des autres Romans. Tirant, malgré ſa bravoure & ſa force prodigieuſe, ne fait rien qui ne ſoit poſſible aux hommes, & il doit encore plus ſes ſuccès à ſon eſprit & à ſon habileté militaire, qu'à ſa valeur. Les moïens par leſquels l'Auteur amene les événemens heureux ou malheureux de ſon Héros, ſont pris dans l'ordre naturel des choſes, leur ſingularité a même preſque toujours je ne ſçai quoi de bizarre qui fait rire l'eſprit, en même-tems qu'elle le ſurprend. Peut-être auſſi n'a-t-on éprouvé un pareil ſentiment en liſant cet Ouvrage, qu'à cauſe du contraſte qu'il forme à cet égard avec les autres Livres de Chevalerie que l'on a lus, & dont il peut paſſer pour une Critique ingénieuſe.

Quel-

Quelques Lecteurs pourront penſer que l'Auteur auroit du faire les Demoiſelles de Conſtantinople un peu moins faciles ; mais de ſon tems on ne connoiſſoit pas encore cet amour métaphyſique qui fait la baſe de nos grands Romans modernes, & qui n'a peut-être jamais exiſté hors de ces Livres. Dans Triſtan de Leonnois, dans Lancelot du Lac, dans Perceforeſt, & dans les Amadis, les choſes ſe paſſent à cet égard à peu près comme dans Tirant. D'ailleurs l'Auteur étoit d'un Païs où l'on croit que quand un homme & une femme qui s'aiment, ſe trouvent ſeuls, ce ſeroit ſotiſe que de perdre le tems en paroles ; & il pouvoit ſuppoſer que les femmes Grecques étoient encore plus vives ſur cet article que les Eſpagnoles.

Ce Livre eſt maintenant aſſez rare en Eſpagne ; il n'y eſt plus gueres connu que par l'Ouvrage de Cervantes. *Nicolas Antonio* n'en dit rien dans ſa Bibliotheque Eſpagnole en deux volumes

volumes *in fol.* quoiqu'il y ſoit entré dans un très-grand détail ſur les Romans de Chevalerie, & ſingulierement ſur ceux dont parle Cervantes dans le dénombrement de la Bibliotheque de Don Quixote.

On n'en connoît qu'une ſeule Edition Eſpagnole à Valladolid en 1511. *fol.* ſous ce titre: *Los cinco Libros del Efforçado y invencible Cavallero* TIRANTE EL BLANCO DE ROCA SALADA, *Cavallero de la Garrotera, El qual por ſu alta Cavalleria alcanço à ſer Principe y Ceſar del Imperio de Grecia.* fol. Lettre Gothique à deux colonnes, feuillets 288. A la fin on lit ces mots ſinguliers: *Al Loor y Gloria de nueſtro Señor y de la Bendita Virgen Maria ſu Madre y Señora nueſtra, fue Impreſſo el preſente* Libro del Famoſo & invencible Cavallero Tirante el Blanco, *en la muy noble Villa de Villadolid per Diego de Gumiel acaboſe à* XXVIII. *de Mayo del anno* M. D. XI.

Cette date eſt antérieure à la mort du Roi Ferdinand, & à celle du Cardinal

Cardinal Ximenès, le Reſtaurateur des Lettres en Eſpagne; mais d'un tems bien poſtérieur à l'établiſſement du fameux Tribunal de l'Inquiſition, & de la police à laquelle les Livres ſont aſſujetis en Eſpagne.

Ce Roman avoit déja été traduit en Italien; mais d'une façon très-litterale, & par un homme qui entendoit ſi mal ſon Original, qu'en pluſieurs endroits la Traduction eſt pleine de contre-ſens. Le Traducteur étoit *Lelio di Manfredi*. Il y a trois Editions de cette Traduction. L'une *in* 4°. à Veniſe en 1538. chez *Nicolini di Sabbio*.* La ſeconde en 3. vol. *in* 12. auſſi à Veniſe en 1566. chez *Domenico Sarri*. La troiſiéme en 1611. 3. vol. *in* 8°. Les trois Editions ſont faites avec toutes les marques poſſibles de publicité, & les deux dernieres ſont d'un tems où l'on obſervoit depuis pluſieurs années en Italie, pour la publication des Livres, les Regles ſeveres preſcrites par le Concile de Trente.

* *M. Federico Torregiano* en a été l'Editeur.

HISTOIRE
DU
GRAND CHEVALIER
TIRAN LE BLANC.

PREMIERE PARTIE.

L'ANGLETERRE joüiſſoit d'une profonde paix, lorſque le grand Prince par qui elle étoit gouvernée, voulant célébrer avec éclat l'Alliance qu'il venoit de contracter avec le Roi de France ; fit publier dans ſon Roïaume un Combat à la Barriere à tout venant. Le bruit des Fêtes & des magnificences dont ces nôces devoient être accompagnées, ſe répan-

répandit bien-tôt ; & tous les Braves des Cours Etrangeres ne tarderent pas à s'y rendre.

Un Gentilhomme d'une des plus anciennes Maiſons de Bretagne s'étoit joint à pluſieurs autres, qui comme lui alloient à Londres, dans le deſſein de prendre part à la Fête. Accablé de laſſitude, il s'endormit ſur ſon cheval, qui marchant à l'avanture, s'écarta du reſte de la troupe & du grand chemin. Un ſentier peu fréquenté qu'il ſuivit, le conduiſit dans un lieu ſolitaire, planté des plus beaux arbres du monde, & où ſur l'herbe tendre & fleurie couloit une fontaine délicieuſe, à laquelle les animaux ſauvages & domeſtiques venoient chaque jour ſe déſaltérer.

C'étoit dans ce lieu que le fameux Comte Guillaume de Varvich avoit choiſi ſa retraite. Ce Chevalier recommandable par ſa naiſſance & par ſes vertus, avoit long-tems porté les armes ſur terre & ſur mer. Il avoit remporté la victoire dans cinq combats particuliers, s'étoit trouvé à ſept Batailles générales, dont il étoit ſorti vainqueur, ſon nom étoit célébre dans tous les païs. A l'âge de cinquante-cinq ans, un ſentiment de Religion lui avoit fait quitter le métier de la Guerre

pour

pour faire le voïage de Jéruſalem. Ni les larmes de la Comteſſe ſon épouſe qu'il chériſſoit, ni les pleurs d'un fils unique qu'il laiſſoit encore au berceau, ne purent l'arrêter. Il fit une donation de toutes ſes Terres à la Comteſſe ſa femme, & aïant diſtribué des ſommes conſidérables à ſes Vaſſaux, & aux Chevaliers qui s'étoient attachés à lui, il partit ſuivi d'un ſeul Ecuïer; & après avoir viſité les ſaints Lieux, il ſe rendit à Veniſe. Là il donna tout ce qui lui reſtoit d'argent à ce fidéle domeſtique qui l'avoit ſuivi; & il exigea de lui, qu'à ſon retour en Angleterre il répandroit le bruit de ſa mort. Pour rendre cette nouvelle plus vraiſemblable, le Comte engagea quelques Négocians Anglois établis à Veniſe, à la mander dans leur païs. La Comteſſe l'apprit avec la douleur la plus vive, & fit faire, à ce mari qu'elle avoit aimé tendrement, des obſéques dignes de la naiſſance & de la valeur d'un auſſi bon Chevalier.

Cependant le Comte après avoir laiſſé croître ſes cheveux & ſa barbe, prit un habit d'Hermite, & vivant d'aumônes, retourna en Angleterre, où il choiſit pour ſa demeure une Solitude ſituée ſur une haute montagne, peu éloignée de ſa ville

de Varvich. Il y vivoit inconnu à tout le monde, & ſous ſon habit d'Hermite il alloit une fois la ſemaine à la Ville pour y recevoir les aumônes de ſes anciens ſujets. Il s'adreſſoit plus ſouvent à ſa vertueuſe épouſe qu'à tout autre, parce qu'il ne pouvoit ſe refuſer le plaiſir de joüir de la triſteſſe dans laquelle elle étoit plongée, & de voir combien elle étoit attachée à ſes devoirs. De ſon côté la Comteſſe, par un ſentiment ſecret dont elle ignoroit la cauſe, lui donnoit plus ſouvent, & plus abondamment qu'aux autres Pauvres.

Le Comte avoit déja paſſé quelque tems dans ſa ſolitude, lorſque la fortune l'en retira pour rendre encore une fois à ſa Patrie un ſervice ſignalé. Le grand Roi des Canaries, pour ſe vanger des inſultes de quelques Corſaires Chrétiens, qui avoient fait une deſcente dans ſes Iſles, avoit débarqué ſur les côtes d'Angleterre à la tête d'une Armée formidable. Il s'étoit même déja rendu maître d'une partie conſidérable de l'Iſle, où ſes Troupes commettoient les plus grands déſordres. En vain le Roi Anglois avoit crû pouvoir s'oppoſer aux progrès du Prince Infidéle. Vaincu dans deux combats, & chaſſé ſucceſſivement

ceſſivement de Cantorberi, de Londres, & de pluſieurs autres de ſes meilleures Places, il avoit enfin été obligé d'aller chercher un aſile dans la ville de Varvich. Là inveſti de tous côtés par l'Armée des Maures qui l'avoit ſuivi, ce malheureux Prince n'eſpéroit plus aucun ſecours, lorſque le Ciel lui en offrit un dans le courage & dans l'habileté du Comte Hermite.

Le lendemain de l'arrivée du Roi à Varvich, le Comte étant monté dès le matin ſur le haut de la montagne qu'il habitoit, dans le deſſein d'y ramaſſer quelques herbes, qui faiſoient une partie de ſa nourriture, il apperçut l'Armée des Infidéles campée dans la plaine. Il courut à la Ville, qu'il trouva dans la conſternation, & ſe rendit d'abord au Château. A peine y étoit-il entré, qu'il rencontra le Roi qui revenoit d'entendre la Meſſe. Il ſe jetta à ſes genoux, & lui demanda l'aumône; mais le Prince n'eut pas plutôt arrêté les yeux ſur lui, que ſa vûë lui rappella le ſouvenir d'un ſonge qu'il avoit eu la nuit précédente. Il avoit crû voir une grande & belle femme vêtuë de blanc, tenant un enfant entre ſes bras. Elle étoit ſuivie de pluſieurs Demoiſelles, qui toutes enſemble chantoient le *Ma-*

gnificat. Dès qu'elles eurent ceſſé de chanter, celle qui paroiſſoit commander aux autres s'approchant de lui, & lui mettant la main ſur la tête, lui avoit dit : Ne crains rien, Roi d'Angleterre, compte ſur le ſecours du Fils & de la Mere. Remarque bien le premier homme, portant une grande barbe, que tu verras te demander l'aumône : baiſe-le ſur la bouche ; conjure-le de quitter l'habit qu'il porte, & d'accepter le commandement de ton Armée ; je ferai le reſte. A ces mots le ſonge s'évanoüit, & le Roi s'étoit réveillé.

A la vûë de l'Hermite humilié devant lui, ce Prince ne douta point qu'il ne fût cet homme deſtiné du Ciel pour être l'appui de ſa Couronne. Il le baiſa ſur la bouche, ſuivant l'avertiſſement qu'on lui avoit donné ; le releva, & le prenant par la main, il le conduiſit dans une des chambres du Château. Là, après lui avoir repréſenté dans les termes les plus touchans, les malheurs de ſon Roïaume ; après l'avoir conjuré de l'aider de ſes conſeils & de ſa perſonne, il ſe jetta à ſes pieds, & le ſupplia de ne point lui refuſer la grace qu'il lui demandoit.

Les larmes du malheureux Roi touche-

rent

rent le Comte. Il ſe rendit aux prieres de ſon Prince, & à la triſte ſituation de ſa patrie. Bien-tôt, par ſes conſeils, les Chrétiens remporterent un avantage conſidérable ſur les Infidéles, dont ils brûlerent & pillerent le Camp. Quelques jours après le Roi Maure envoïa défier le Roi d'Angleterre à un combat particulier qui décideroit la Guerre. Le Roi Anglois accepta le défi; mais ſes forces ne répondoient pas à ſon courage, & le Conſeil ne vouloit pas conſentir qu'il s'exposât lui & ſon Roïaume à une perte certaine. Le Roi des Canaries étoit un-des hommes les plus forts & les plus adroits de ſa nation. Le Roi d'Angleterre ſe confiant à la promeſſe qui lui avoit été faite, crut ne devoir choiſir d'autre que l'Hermite même, pour ſe démettre en ſa faveur de la Roïauté, & le charger d'un combat, qui ne pouvoit ſe faire que de Roi à Roi. Il ne ſe trouva point d'armes qui puſſent convenir à l'Hermite dans toute la Ville; il fallut avoir recours à celles qu'il avoit laiſſées à la Comteſſe de Varvich en partant pour Jéruſalem, & dont il indiqua la forme & les couleurs.

Le Roi Hermite défit & tua le Roi Maure dans le combat. Cette mort ne ter-

mina cependant pas la Guerre. Le nouveau Roi que l'on élut à ſa place, refuſa d'exécuter le Traité.

Le Comte de Varvich donna dans la ſuite de cette Guerre de nouvelles preuves de ſa valeur & de ſon habileté. Il fit prendre les armes à tout le monde, même aux enfans âgés de onze ans. Le fils qu'il avoit laiſſé en partant ſe trouva dans ce cas, & les larmes, ni les prieres de la Comteſſe ne pûrent le faire excepter. Le Roi vit avec plaiſir que cet enfant témoignoit un courage au-deſſus de ſon âge. Il l'arma Chevalier à la premiere Bataille. Enfin, après pluſieurs combats, il vint à bout de ces barbares; tout fut paſſé au fil de l'épée, ou réduit en eſclavage.

Après avoir ainſi rendu la liberté à ſa patrie, il ne reſtoit plus au Comte de Varvich que de ſe faire connoître à ſa tendre & vertueuſe épouſe. Depuis qu'il étoit monté ſur le Trône, l'avanture des armes, & quelques autres de même eſpéce avoient déja donné de grands ſoupçons. Elle ne pouvoit comprendre comment, ſans être Sorcier ou Négromant, le nouveau Roi étoit inſtruit, comme elle-même, de tout ce qu'elle avoit de plus caché dans ſa maiſon. A ſon retour, il crut ne devoir pas

différer

différer à la tirer d'inquiétude. Il lui fit remettre la moitié d'un anneau chargé de ſes Armes, qu'il avoit partagé avec elle à ſon départ pour la Terre-Sainte ; avec ordre de lui dire, qu'il venoit d'un homme qui l'avoit aimée tendrement, & qui l'aimoit encore plus que ſa propre vie. A ce diſcours, & à la vûë de l'anneau, que la Comteſſe reconnut d'abord, elle tomba évanoüie ; & ne revint de ſa foibleſſe, que lorſqu'elle ſe trouva entre les bras de ſon mari, qui étoit accouru à la nouvelle de cet accident. Cette reconnoiſſance fut accompagnée de toute la joïe, & de toute la tendreſſe que peuvent éprouver, après une longue abſence, deux perſonnes qui s'aiment véritablement.

Au bruit de cet événement, l'ancien Roi, & tous les Barons, charmés de devoir la liberté de l'Angleterre à un Chevalier de ſi haute réputation, vinrent faire compliment au Comte & à la Comteſſe, qui leur donnerent une Fête magnifique. Mais au milieu des feſtins & des réjoüiſſances dont elle fut accompagnée, le nouveau Roi ſoupiroit après ſa Retraite, & ſongeoit à y retourner. Il commença donc par quitter les habits Roïaux, & remit à l'ancien Roi toute l'autorité

l'autorité dont il s'étoit dépoüillé en ſa faveur. Enſuite il recommanda ſa femme & ſon fils à ce Prince, qui lui promit d'en avoir ſoin, & fit ſur le champ le jeune Comte Grand Connétable d'Angleterre, en lui donnant outre cela une partie du Roïaume de Cornoüailles. Enfin, après les plus tendres adieux, le Comte reprit le chemin de ſon Déſert, où il s'enferma ; uniquement occupé du ſervice de Dieu, & du ſoin de pleurer ſes péchés.

Ce ſaint Homme s'occupoit à lire l'*Arbre des Batailles*, & cette lecture l'engageoit de plus en plus à remercier Dieu des graces qu'il lui avoit faites, pendant qu'il avoit ſuivi l'Ordre de Chevalerie, lorſque le Gentilhomme Etranger arriva à la fontaine. La vûë d'un homme endormi ſur ſon cheval, attira l'attention de l'Hermite. Il doutoit s'il devoit le réveiller ; mais le cheval preſſé de la ſoif, le tira d'embarras. Comme ſa bride étoit attachée à l'arçon, les mouvemens qu'il ſe donna pour s'en débarraſſer, réveillerent le Cavalier. Tiran demeura ſurpris à cette vûë. L'Hermite étoit d'une taille haute & majeſtueuſe ; il portoit une longue barbe blanche ; & malgré ſon habit déchiré, ſon viſage pâle & décharné, & ſes yeux

yeux preſque éteints, un air de dignité répandu ſur toute ſa perſonne, annonçoit ce qu'il avoit été autrefois.

Le Cavalier mettant auſſi-tôt pied à terre, s'avança pour le ſaluer. L'Hermite de ſon côté le reçut d'un air doux & civil; & lui aïant propoſé de s'aſſéoir dans l'agréable prairie qui bordoit la fontaine, il le conjura, par la politeſſe qu'il remarquoit en lui, de lui apprendre ſon nom, & quel hazard l'avoit conduit dans ce déſert. Alors l'Etranger prenant la parole: Il m'eſt aiſé, lui dit-il, mon Pere, de ſatisfaire votre curioſité. Je m'appelle Tiran le Blanc, parce que mon pere eſt Seigneur de la Marche de Tirannie, qui n'eſt ſéparée de l'Angleterre que par un petit trajet de mer. Ma mere, fille du Duc de Bretagne, ſe nomme Blanche. Ainſi pour conſerver les deux noms, on m'a donné celui de Tiran le Blanc. Les Fêtes que le Roi d'Angleterre prépare pour ſon Mariage avec la Princeſſe de France, m'ont attiré en ce païs. Cette Princeſſe eſt la plus belle de toute la Chrétienté. Elle poſſéde tous les charmes & toutes les graces qui ſont partagées entre les autres femmes; rien n'approche de la blancheur & de la fineſſe de ſon teint. Je

vous

vous en puis donner une idée, mon Révérend Pere, par un fait dont j'ai été témoin. J'étois à la Cour de France le jour de la Fête de S. Michel; ce jour auquel ſe faiſoit la déclaration du Mariage, il y eut beaucoup de réjoüiſſances. Le Roi, la Reine, & la Princeſſe leur fille, mangeoient à une table ſéparée; & je puis aſſurer, pour l'avoir vû, que la blancheur & la fineſſe de la peau de cette Princeſſe laiſſoient voir au paſſage, le vin rouge qu'elle bûvoit. Ce fut là que j'appris que le Roi d'Angleterre qui s'y étoit rendu, devoit être à Londres le jour de la ſaint Jean; & qu'à ſon arrivée il y auroit de grandes Fêtes dans cette Ville pendant un an & un jour. Sur cette aſſurance, nous ſommes partis trente Gentilshommes & moi pour nous y trouver, & pour recevoir l'Ordre de Chevalerie. La laſſitude de mon cheval, ajouta l'Etranger, m'a fait demeurer derriere. Je me ſuis endormi, & le hazard m'a conduit ici.

L'Hermite entendant parler de l'Ordre de Chevalerie, & du deſſein que ce Gentilhomme avoit formé de le recevoir, pouſſa un grand ſoupir. Son imagination lui retraça en cet inſtant toute l'excellen-

ce

ce de cet Ordre, & la gloire qu'il s'étoit aquis pendant tout le tems qu'il l'avoit profeſſé. Tiran ne put s'empêcher de lui demander le motif des réfléxions auſquelles il s'étoit abandonné. Et l'Hermite reprenant la parole, avec une douceur extrême : Je penſe, lui dit-il, mon cher enfant, aux devoirs auſquels un Chevalier s'engage en recevant cet Ordre. Malgré l'habit dont je ſuis revêtu, j'ai l'honneur d'être Chevalier. Il y a environ cinquante ans que je fus armé en Afrique, dans une grande Bataille que nous ſoutînmes contre les Maures.

Puiſque cela eſt ainſi, repliqua Tiran, je ſouhaiterois, mon Révérend Pere, que vous euſſiez la bonté de m'inſtruire à fonds d'un état auquel je veux m'attacher toute ma vie, & dont je déſire remplir les obligations. Mon fils, lui dit l'Hermite en lui montrant le Livre qu'il liſoit, toutes les Régles que vous demandez ſont écrites dans ce Volume. Je le lis ſouvent, pour ne point oublier les bontés dont le Seigneur m'a comblé.

Alors il ouvrit le Livre, & lut à Tiran un Chapitre qui contenoit l'origine de l'Ordre de la Chevalerie, & par quelle raiſon il fut établi. Il continua ſon diſcours,

cours, & lui apprit quelles étoient les vertus d'un bon Chevalier, & quelles obligations on contractoit en entrant dans cet Ordre. Il lui expliqua enſuite ce que ſignifioient les Armes offenſives & défenſives du Chevalier; le Caſque, la Cuiraſſe, l'Epée, la Lance, & juſqu'aux Eperons dorés. Il lui parla enfin des anciens Chevaliers, & de ceux qui ſe diſtinguoient encore alors par les armes; de Lancelot du Lac, de Galuan, de Boort, de Perceval, de Galas, qui fut le meilleur de tous; & qui par ſa vertu & ſa chaſteté (car il mourut Vierge) mérita de faire la conquête du Saint Graal *; du bon Chevalier de la Montagne Noire; du

* Le Saint Graal, dont il eſt tant parlé dans le Roman de Lancelot du Lac, & dans les Hiſtoires de la Table Ronde, étoit le Baſſin dans lequel Jeſus-Chriſt avoit fait la Cêne, apporté en Angleterre par Joſeph d'Arimathie, diſent ces Romans; ils en racontent beaucoup de merveilles, & même pluſieurs Miracles; car la ſimplicité de ces ſiécles groſſiers allioit la dévotion avec les intrigues libertines, dont ces Livres, ſurtout celui de Lancelot, ſont remplis. *Graal*, dans la baſſe Latinité *Gradale*, un baſſin: On emploïe encore dans quelques Provinces de France le mot de *Graile* au même ſens; & en vieil Anglois *Gral* ou *Graile* eſt la même choſe que *Gradual*.

Duc

Duc d'Altretera, & de pluſieurs autres. Il lui dit auſſi, que puiſqu'il avoit un ſi grand déſir de recevoir l'Ordre de Chevalerie, il falloit que ce fût avec éclat; c'eſt-à-dire, qu'il devoit choiſir pour cette cérémonie le jour d'un Combat ou de quelques Joûtes, afin que ſes parens & ſes amis ſçuſſent qu'il étoit capable de porter les armes, & de les conſerver. Mais il ſe fait tard, continua-t-il, votre compagnie doit être fort loin; vous ignorez les chemins, & vous ſeriez en danger de vous perdre dans les Bois dont ce canton eſt couvert, je vous conſeille donc de partir. A ces mots il pria Tiran d'accepter le Livre qu'il avoit. Montrez-le au Roi, & à tous les autres bons Chevaliers, lui dit-il, afin qu'ils ſçachent ce que c'eſt que l'Ordre de Chevalerie. Enſuite, l'aïant conjuré de paſſer à ſon retour par ſon Hermitage, & de lui faire le récit des Fêtes qui ſe ſeroient données à la Cour, il lui dit adieu. Mais avant que de ſe ſéparer, Tiran demanda au ſaint Homme ce qu'il devoit répondre au Roi, & aux autres Chevaliers, au cas qu'ils vouluſſent ſçavoir le nom de celui qui lui avoit donné le Livre. Vous leur direz ſeulement, repartit l'Hermite, qu'il leur eſt envoïé

de

de la part d'un homme qui a toujours aimé & honoré l'Ordre de Chevalerie.

Tiran remonta à cheval, & continua ſon chemin. Peu de tems après il rencontra pluſieurs de ſes gens, envoïés au-devant de lui, dans la crainte qu'il ne ſe fût égaré dans le Bois. Arrivé au Village, où les autres Cavaliers avoient mis pied à terre, il leur raconta ſon avanture, & leur montra le Livre que l'Hermite lui avoit donné. Ils paſſerent la nuit à le lire, & montant à cheval au point du jour, ils arriverent à Londres. Les Fêtes qui ſe donnerent dans cette Ville, à l'occaſion du Mariage du Roi, durerent, comme on l'a dit, un an & un jour; après quoi tous les Etrangers qui s'y étoient rendus de toutes parts, quitterent la Cour pour retourner dans leur païs.

Tiran ſe ſouvint alors de la parole qu'il avoit donnée à l'Hermite. Il déclara donc à ſes Compagnons de voïage, qu'il étoit obligé de les quitter. Mais ils le prierent tous de trouver bon qu'ils l'accompagnaſſent, & lui proteſterent que le récit qu'il leur avoit fait avoit tellement piqué leur curioſité, qu'ils ne ſortiroient point ſatisfaits d'Angleterre, s'ils n'avoient auparavant le plaiſir de voir

le

le ſaint Homme. Tiran conſentit à les conduire au lieu de ſa Retraite, & ils prirent tous enſemble le chemin de l'Hermitage. En y arrivant, ils trouverent le Solitaire qui diſoit ſes Heures au pied d'un arbre. Ils l'aborderent d'un air ſoumis; le ſaluerent très-reſpectueuſement, & voulurent même lui baiſer la main: mais il les en empêcha; & les aïant tous embraſſés, il les obligea de s'aſſéoir. Enſuite il leur parla en homme poli & touché de l'honneur qu'ils lui faiſoient, & leur demanda s'ils ne venoient pas de la Cour du Roi ſon Maître; quels étoient ceux qu'on avoit armés Chevaliers, & ce qui s'étoit paſſé aux Fêtes qui s'étoient données au ſujet du Mariage du Roi avec la Princeſſe de France: Mais auparavant, ajouta-t-il en s'adreſſant à Tiran, qu'il avoit reconnu d'abord, aïez la bonté de me nommer tous les Seigneurs qui me font aujourd'hui l'honneur de me viſiter. Tiran obéït & ſatisfit la curioſité de l'Hermite; après quoi, il continua en ces termes.

Les Fêtes aïant été indiquées pour le jour de la ſaint Jean, on commença par faire la Revûë de tout ce qui ſe trouvoit dans la Ville; tant de Chevaliers & d'Artiſans, que de Dames ou de Demoiſelles.

Je ne dois pas oublier, que par une magnificence, qui peut-être n'a jamais encore été miſe en uſage par aucun autre Prince, le Roi avoit ordonné que dans tous les Ports, & ſur tous les grands chemins qui conduiſoient à la Capitale, on fournît des vivres à ceux qui arriveroient, ou pour voir les Fêtes, ou pour y ſignaler leur adreſſe; enſorte que depuis le jour de leur débarquement, juſqu'à celui de leur départ, ils ont toujours été défraïés.

Le jour de la ſaint Jean, le Roi parut vêtu d'un habit magnifique, brodé de groſſes perles, & doublé de martres zibelines. Les chauſſes étoient pareilles, & le pourpoint de fil d'argent trait; ce Prince ne portoit point d'or, parce qu'il n'étoit pas encore armé Chevalier. Il avoit ſeulement ſur la tête une riche couronne de ce même métal, & tenoit ſon ſceptre à la main. Il montoit ce jour-là un très-beau cheval, qu'il manioit avec une adreſſe & une bonne grace admirable. Dans ce ſuperbe équipage, il partit de ſon Palais & ſe rendit à la grande Place, ſuivi ſeulement des Damoiſels de quatre différentes Cours de l'Europe. Dès qu'il fut arrivé, le Duc de Lancaſtre, couvert d'une armure

mure blanche, parut à la tête de quinze mille hommes d'Armes. Ce Seigneur mettant pied à terre, alla d'abord faire la révérence au Roi, & prendre ſes ordres; après quoi il fit défiler les Gendarmes & paſſer à la tête de la Marche. Ils étoient montés & armés à l'avantage; leurs chevaux étoient couverts de houſſes d'une étoffe brochée d'or & d'argent, & avoient ſur la tête des houpes & des pannaches à l'Italienne.

Toutes ces Troupes marcherent à la ſuite du Duc de Lancaſtre, chaque Cavalier portant un cierge à la main. Les Artiſans parurent enſuite, ſelon le rang, & avec les marques de leur Profeſſion. Mais il s'éleva parmi eux une ſi grande diſpute, qu'elle fit craindre qu'il n'en périt un grand nombre.

Quelle fut l'origine & la ſuite de cette conteſtation, reprit l'Hermite? Je vais vous l'apprendre, répondit Tiran. Les Tiſſerans prétendoient avoir le pas ſur les Serruriers, qui n'y vouloient point conſentir. Il ſe trouva plus de dix mille hommes de chaque côté, prêts à ſoutenir l'honneur de leur Corps. Les gens de Loi étoient la principale cauſe de tout le déſordre; les uns alléguoient, en faveur des

Tiſſerans, que la toile étoit néceſſaire pour le Service Divin ; les autres diſoient, pour les Serruriers, que l'invention du fer avoit précédé celle de la toile, & qu'il n'y avoit aucun Métier auquel le fer ne fût néceſſaire ; ce qui donnoit un grand avantage à ces derniers. Ces diſcours ne ſervoient qu'à échauffer les eſprits ; & ſi le Duc ne ſe fût trouvé alors à cheval, les choſes auroient peut-être tourné de façon, que le Roi lui-même n'eût pû y apporter de remede. Le Duc ſe jetta donc au milieu des mutins ; prit ſix Légiſtes, trois d'un parti & trois de l'autre, & les emmena hors de la Ville. Ils le ſuivirent ſans aucun ſoupçon. Mais à peine furent-ils éloignés de leurs Confreres, que le Duc, qui avoit eu la précaution d'établir une garde de mille hommes à la tête du Pont, avec ordre de ne laiſſer paſſer qui que ce fût, n'exceptant de cette défenſe que la ſeule perſonne du Roi, mit pied à terre au milieu du Pont, fit élever très-promptement deux potences, & fit pendre à chacune trois des Légiſtes la tête en bas, pour leur faire plus d'honneur. Le Roi inſtruit de cet événement, courut au Duc, & lui dit : Qu'il ne pouvoit jamais lui rendre un plus grand ſervice, ni faire rien de plus juſte, parce

que

que ces hommes de Loi ne s'enrichiſſoient qu'en ruinant toute l'Angleterre. Je veux, continua-t-il, que ces Légiſtes demeurent expoſés dans cet état pendant tout ce jour, & que demain on les coupe en quatre quartiers, pour les mettre ſur les grands chemins. Le Duc profita de cette occaſion, pour repréſenter au Roi : Que ſi Sa Majeſté vouloit le croire, elle ordonneroit que dans tout le Roïaume il n'y eût que deux hommes de Loi, qui ſeroient obligés de prononcer, dans l'eſpace de quinze jours, une Sentence définitive, ſur quelque affaire que ce pût être. Mais il faudroit, ajouta-t-il, que Votre Majeſté les païât bien, afin de pouvoir les traiter comme ceux-ci l'ont été, au cas qu'on s'apperçût qu'ils ſe laiſſaſſent corrompre. Le jeune Roi approuva l'avis du Duc. Il ordonna ſur le champ qu'il fût exécuté ; & le peuple informé d'un Réglement ſi ſage, lui donna des loüanges infinies. Du reſte, cet incident n'empêcha point la Fête de s'exécuter de la maniere dont elle avoit été projettée.

Après les Artiſans, qui formoient entre eux différens jeux, venoient les Archevêques, les Evêques, les Protonotaires, les Prevôts, les Chanoines, les Prêtres ;

enfin tout le Clergé portant un grand nombre de Reliques. On voïoit enſuite un grand Dais ou Baldaquin très-riche, ſous lequel marchoit le Roi, environné de tous ceux qui vouloient recevoir l'Ordre de Chevalerie. Ils étoient vêtus de ſatin blanc, ou de brocard d'argent, pour marque de la virginité dont ils devoient faire profeſſion.

Derriere eux marchoient les Seigneurs & les Barons, vêtus de brocard ou de riches étoffes d'or & d'argent, de ſatin, de velours, & de damas cramoiſi. Toutes les femmes mariées paroïſſoient enſuite, vêtuës comme leurs maris. Les hommes veufs & les femmes veuves venoient après cette riche cavalcade; les uns & les autres portoient des habits de velours noir, avec les harnois de leurs chevaux de même couleur. Ils étoient ſuivis par les jeunes filles & par les jeunes garçons, habillés de brocard blanc ou verd, chamarré d'argent. Les diverſes troupes étoient parées de groſſes chaînes d'or, avec des fermails de même métal, enrichies de perles, de diamans, de rubis, & d'autres pierreries d'une grande valeur; car tous, à l'envi, avoient fait leurs efforts pour paroître magnifiques à cette Fête.

Après

Après cette pompeuſe Cour marchoient toutes les Religieuſes de tous les différens Ordres, vêtuës d'habits de ſoïe, ſi elles le vouloient, mais de la couleur preſcrite par leur Regle; le Roi en avoit obtenu la Permiſſion du Pape, avec celle de pouvoir ſortir de leurs Couvens pendant l'eſpace d'un an & un jour. Mais afin qu'elles puſſent faire uſage de cette liberté, le Roi avoit fait diſtribuer de l'argent à tous les Monaſteres, ſurtout à ceux qui étoient les moins riches. Ainſi toutes les Religieuſes, ſurtout les jeunes, ne manquerent pas de ſe trouver à cette Fête, parées & ajuſtées avec ſoin. Elles portoient chacune un cierge allumé. Les femmes du Tiers-Ordre ſuivoient, en chantant le *Magnificat*. Elles étoient auſſi habillées de ſoïe, & portoient de même un cierge à la main. Après elles, paroiſſoient tous les Officiers du Roïaume, & toute l'Infanterie armée comme ſi elle eût marché à l'Ennemi. Toute cette Milice portoit la livrée du Roi; c'eſt-à-dire, des caſaques miparties de blanc & de rouge, avec une bordure d'hermine. Ces Troupes précédoient les femmes Publiques, accompagnées de leurs Protecteurs. Elles portoient une guirlande de fleurs ou de mirthe. Cel-

les qui avoient quitté leurs maris, pour prendre cet état, étoient obligées de porter encore une banderolle à la main. Les unes & les autres marchoient en danſant au ſon du tambourin.

Dès que la Reine apprit que le Roi approchoit, elle ſortit du Palais qu'elle avoit occupé juſqu'alors à * Granoug, & monta dans un Château de bois, porté ſur douze rouës, & traîné par trente-ſix chevaux, des plus grands & des plus forts que l'on eût pû trouver en France. Elle avoit avec elle cent trente Demoiſelles, toutes fiancées; car il n'étoit point permis à aucune autre fille ou femme de l'accompagner. Ce Palais roulant étoit ſuivi d'un grand nombre de Ducs, de Comtes & de Marquis à cheval, & de pluſieurs Dames & Demoiſelles du premier rang. La Reine s'arrêta au milieu d'une grande prairie, & ſe plaça ſur la porte de ſon Château, d'où elle ne ſortit qu'à l'arrivée du Roi. Le Duc de Lancaſtre parut le premier, & aïant mis pied à terre, vint faire la révérence à cette Princeſſe. Chaque Ordre défila enſuite devant elle, & lui rendit ſes hommages. Cependant le

* Granoug, c'eſt Greenwich.

Roi

Roi étant arrivé, mit pied à terre à quelques pas du Château, avec tous ceux qui l'accompagnoient. Alors la Reine, ſuivie de toutes les Dames, ſe leva & deſcendit par une échelle d'argent qu'on appliqua au Château. La fille du Duc de Berri lui donnoit le bras; & celle du Comte de Flandres lui portoit la queuë. Elle étoit précédée par les cent trente Demoiſelles qui l'avoient accompagnée.

Mais permettez-moi, mon Révérend Pere, de vous parler ici de la magnificence, & de la beauté de cette Princeſſe. Elle étoit vêtuë ce jour-là d'une veſte de brocard rouge & or, dont le fonds étoit relevé d'une riche broderie d'argent; la tête de chaque fleur étoit d'or émaillé. Sur la veſte, elle portoit un manteau tout couvert de glands d'or battu, garnis de rubis & d'émeraudes. Jamais beauté ne fut comparable à la ſienne. Ses cheveux traînans juſqu'à terre, paroiſſoient autant de fils d'or; ſon viſage & ſes mains étoient d'une blancheur ébloüiſſante; ſa taille enfin & ſa démarche avoient tant de graces, qu'elles perſuadoient aiſément que tout ce qu'on ne voïoit point, étoit admirable. Dès que cette Princeſſe fut en préſence du Roi, elle lui fit une petite révérence

ce, qu'il lui rendit par une inclination de tête. Alors tous les Seigneurs & les Dames de la Cour furent admis à baiſer la main de Leurs Majeſtés. Auſſi-tôt après le Cardinal d'Angleterre, revêtu de ſes habits Pontificaux, commença la Meſſe ſur un Autel portatif, que l'on dreſſa dans la prairie; & lorſqu'il fut à l'Evangile, il fiança le Roi avec la Princeſſe; le Roi la baiſa pluſieurs fois. Après la Meſſe, il alla la joindre, cauſa long-tems avec elle, & ils ſe firent toutes les careſſes permiſes entre fiancés. Le Duc de Lancaſtre, oncle du Roi, lui donna enſuite l'Ordre de Chevalerie. Pluſieurs jeunes Gentilshommes témoignerent le déſir qu'ils avoient de recevoir auſſi cette marque d'honneur; mais on déclara, que dans un pareil jour aucun autre ne pouvoit être armé Chevalier.

Après la cérémonie, le Roi entra dans un petit Pavillon, où il quitta tous les habits qu'il avoit portés comme Damoiſel, & les envoïa au fils du Duc d'Orleans, couſin germain de la Reine, & qui avoit été chargé de la conduire en Angleterre. Il accompagna ce préſent de deux gros Villages, qu'il lui donna. Enſuite ce Prince parut avec un ſuperbe habit de velours rouge à fonds d'or, doublé d'hermine.

Au

Au lieu de couronne, il portoit ſur ſa tête une tocque de velours noir, ornée d'une agraffe de diamans, que l'on eſtimoit cent cinquante mille écus. Dès-lors il quitta la compagnie des Damoiſels, pour prendre celle des Chevaliers mariés; & s'étant remis ſous ſon riche Baldaquin, tandis que la Reine étoit montée dans ſon Château de bois, on ſe rapprocha de Londres dans le même ordre qu'on avoit tenu d'abord.

A un mille de cette Ville, on s'arrêta dans une vaſte prairie, où l'on trouva un grand nombre de Tentes & de Pavillons dreſſés, & une infinité d'inſtrumens qui joüoient ſans diſcontinuer. Le Roi mit pied à terre avec toute ſa Cour, monta dans le Château de la Reine, & lui donna la main pour deſcendre dans la prairie. Alors ils ſe baiſerent. Tous les fiancés en firent de même, & le Bal commença. On ſervit enſuite, ſelon l'uſage de ce païs, un breuvage compoſé de malvoiſie & de gingembre verd *. On partit de cette prairie pour ſe rapprocher de la Ville; & l'on ſe rendit auprès d'une grande riviere

* C'eſt ce que nos Romans François, comme Perceforêt, nomment *Vin Eſpecial*. Cet uſage a ſubſiſté long-tems.

bordée

bordée d'arbres fort hauts, & de différentes eſpéces, ſous leſquels on avoit dreſſé un grand nombre de tables. Chaque Corps avoit ſon quartier ſéparé, accompagné de maiſons de bois que l'on avoit conſtruites à ce deſſein, & qui jointes à un grand nombre de Tentes, ſuffiſoient pour loger tout le monde, ſans qu'on fût obligé d'entrer dans la Ville. Là les Fêtes commencerent; & ce premier jour ſe paſſa en jeux & en danſes. Le ſecond, qui étoit un Vendredi, après la Meſſe nous montâmes dans des bateaux couverts de tapiſſeries de ſoïe & de brocard, & ornés de Deviſes. Nous prîmes le divertiſſement de la Pêche. Il y avoit plus de deux cens barques. Le Roi dîna enſuite; & ſur la fin du repas le Grand Veneur parut, ſuivi de tous ſes Chaſſeurs, qui conduiſoient des braques, des chiens courans & des lévriers de Bretagne. On partit pour la Chaſſe, où l'on tua une prodigieuſe quantité de gibier.

Le Samedi matin on aſſembla un Conſeil général, compoſé d'hommes & de femmes pris dans tous les différens Ordres; & on régla quelle devoit être la deſtination de chacun des jours de la ſemaine, pendant tout le tems que devoient durer

durer les Fêtes. Le Réglement arrêté à la pluralité des voix, fut publié par les Rois d'Armes, les Hérauts & les Pourſuivans. Voici quelle en étoit la ſubſtance.

Le Dimanche, jour de bénédiction & de joïe, fut deſtiné aux Danſes ; les différens Etats, tant de la Magiſtrature que des Corps de Métiers devoient danſer ſéparément. Ils pouvoient auſſi, s'ils le vouloient, repréſenter des Farces & des Comédies *. Ceux qui auroient le mieux réüſſi, au ſentiment des Juges nommés à cet effet, devoient recevoir vingt marcs d'argent, & de plus être rembourſés des frais de leurs Intermedes.

Le Lundi fut marqué pour les Joûtes, ſoit à fer morné, ſoit à fer émoulu. On régla la forme & la meſure des Lances, & on ordonna que ces deux eſpéces de Joûtes ſe feroient alternativement. On fixa le prix à cinq marcs d'or.

Le Mardi fut deſtiné aux Combats de Barriere à pied, des Chevaliers & des Gentilshommes, ſoit ſeul à ſeul, ſoit deux contre deux, ou en plus grand nombre ; mais il ne pouvoit paſſer vingt-cinq, parce que le nombre des tenans n'étant que de vingt-ſix, il falloit qu'il reſtât quel-

* Entremeſes.

qu'un

qu'un à la garde du Prix deſtiné à celui qui auroit le mieux fait ; c'étoit une épée d'or du poids de dix marcs. Le vaincu devoit reſter priſonnier du vainqueur, & ne pouvoit obtenir ſa liberté que par échange ou par rançon.

Le Mercredi étoit le jour des Combats à cheval, ſoit à outrance, ſoit au premier ſang. Le prix de ces Combats devoit être une couronne d'or du poids de quinze marcs.

Le Jeudi étoit deſtiné pour les Combats à pied à outrance & à toutes armes, ſoit corps à corps, ſoit deux contre deux, ou en plus grand nombre ; mais toujours au-deſſous de vingt-ſix, comme on l'a dit. Le prix étoit une ſtatuë d'or repréſentant l'Infante, & du poids de trente-cinq marcs au moins. Le vaincu devoit faire ſerment entre les mains des Juges, 1°. De ne pouvoir jamais, du reſte de ſa vie, demander le Combat à outrance, avec des armes de l'eſpéce de celles qu'il avoit emploïées dans ce Combat. 2°. De ne pouvoir porter les armes du reſte de cette année, à moins que ce ne fût contre les Infidéles. 3°. D'aller ſe remettre à la diſcretion de l'Infante, qui pourroit en faire à ſa volonté.

Le Vendredi, jour de douleur & de triſteſſe,

triſteſſe, il ne devoit y avoir aucun Combat ; ſeulement après la Meſſe, il étoit permis d'aller à la Chaſſe.

Enfin, le Samedi fut deſtiné pour l'examen & la réception des nouveaux Chevaliers. Après ce Reglement, on fit le choix des vingt-ſix tenans. On alla examiner les lices & le champ de Bataille que l'on trouva en bon état. On régla auſſi la façon dont les Aſſaillans devoient ſe préſenter pour demander le Combat, & pour marquer les armes dont ils devoient ſe ſervir. Comme toutes ces entrepriſes devoient avoir la gloire des Dames pour objet, l'Aſſaillant s'avançoit au pied de l'échaffaut ſur lequel étoient les Tenans, accompagné de deux filles ou de deux femmes, à ſa volonté : là, après avoir déclaré ſon païs, ſon nom, celui de ſon pere & celui de ſa mere, il déclaroit ſi celle à l'honneur de qui il entreprenoit le Combat étoit fille, femme, veuve ou Religieuſe ; & alors toutes celles de l'Ordre, dont étoit ſa Maitreſſe, faiſoient à haute voix des vœux pour qu'il obtînt la victoire.

Lorſque toutes ces choſes eurent été reglées, le Roi alla dîner ; & après avoir entendu les Vêpres, il ſe rendit dans la prairie ſuivi de tous les Ordres. On avoit dreſſé

dreſſé au milieu une montagne de charpente, avec tant d'art, que l'œil y étoit trompé. Sur le ſommet de cette montagne, on découvroit un Château très-élevé, défendu par une épaiſſe muraille, garnie de cinq cens ſoldats couverts d'armes blanches. Le Duc de Lancaſtre s'avança à la tête des Troupes, & dès qu'il fut au pied du Rempart, il fit ſommer la Garniſon d'ouvrir les portes. Ils répondirent que leur Seigneur leur avoit confié la garde du Château, & qu'ils en défendroient l'entrée contre le monde entier. Alors le Duc s'adreſſant à ceux de ſa ſuite : Chevaliers, leur dit-il, faites comme moi. En même-tems il mit pied à terre, & en un inſtant toutes les Troupes attaquerent la Place l'épée & la lance à la main. Les Aſſiégés lançoient cependant, avec leurs machines, de grandes poutres, & des pieux, qu'on auroit pris pour des barres de fer ; mais les yeux y étoient trompés, & tout cela n'étoit au fonds que des ſachets de cuir remplis de ſable & noircis. Les pierres, dont la Garniſon faiſoit pleuvoir une grêle ſur les Aſſiégeans, étoient de même nature. Ces ſacs ne laiſſoient pas de renverſer ſouvent les aſſaillans ; enſorte qu'il ſe paſſa quelque tems avant qu'ils s'apperçuſſent

çuſſent que ce n'étoit qu'un jeu ; ce qui rendit le ſpectacle plus agréable.

Tous les Etats ſe préſenterent ſucceſſivement devant la Place, & la ſommerent inutilement d'ouvrir ſes portes ; le Roi lui-même ne réuſſit pas mieux. Enfin la Reine s'avançant au pied du Rempart, ſuivie de toutes ſes Dames, demanda le nom du Seigneur de ce Château ; on lui répondit, qu'il s'appelloit le Dieu d'Amours. En même-tems il parut à une fenêtre. La Reine lui fit une profonde révérence, & s'adreſſant à lui : Dieu d'Amours, lui dit-elle, dont je révére la puiſſance & la grandeur, eſt-il poſſible que vous réſiſtiez ainſi aux prieres de vos ſerviteurs, & que vous refuſiez de les rendre témoins de la gloire & du bonheur que vous deſtinez à ceux qui vous ſervent ? Vous qui regnez ſur les cœurs des Amans fidéles, leur refuſerez-vous votre aſſiſtance dans leurs peines ? Les rendrez-vous éternelles ? & ne parviendront-ils jamais à cette félicité qui en doit être le prix ? Dieu puiſſant, auquel je me ſuis livrée, ouvrez-moi les portes de votre ſéjour ; recevez-moi pour la plus ſoumiſe de vos eſclaves ; rendez-moi témoin de votre gloire qui m'a été inconnuë juſqu'à préſent, & admettez-moi au nom-

bre de celles qui en ont goûté les douceurs.

A ces mots la porte s'ouvrit avec un grand bruit. Le Roi & la Reine, ſuivis de tous les Etats, entrerent dans une vaſte cour tenduë de tapiſſeries travaillées en ſoïe, en or & en argent, & qui repréſentoient des Hiſtoires admirables. Le plafond de la cour étoit couvert de brocard d'Alexandrie, & au-deſſus des tentures on voïoit des loges remplies d'Anges vêtus de blanc, & portant des diadêmes ſur la tête. Ils joüoient de toutes ſortes d'inſtrumens, & chantoient ſi parfaitement, que les ſpectateurs en étoient ravis & charmés. Peu de tems après le Dieu d'Amours, tout brillant de lumiere, parut à une fenêtre; & s'adreſſant à la Reine, avec un air riant & ouvert: Vos graces, aimable Reine, lui dit-il, vous rendent ſouveraine de ma volonté. Je vous adopte pour fille. Diſpenſez les faveurs de cet heureux ſéjour. Puniſſez & récompenſez tous ceux qui ſont engagés ſous ma loi. Vous ſeule déſormais ſerez la maitreſſe de leur ſort. Mais que les Amans & les Amantes perfides ne trouvent aucune grace devant vous; c'eſt la ſeule Loi que je vous impoſe. En même-

tems

tems le Dieu & les Anges diſparurent ; les tapiſſeries s'agiterent, comme ſi la terre eût tremblé. Nous montâmes tous au haut du Château, & mettant la tête aux fenêtres qui regardoient ſur la cour, nous ne découvrîmes plus que la prairie ; & nous appercûmes avec ſurpriſe, que le Château étoit compoſé de quatre grands Bâtimens ſéparés.

Le Roi logea dans un avec toute ſa Cour. La Reine occupa le ſecond avec tous les François qui l'avoient ſuivie. Le troiſiéme & le quatriéme étoient deſtinés pour les Chevaliers étrangers, d'Allemagne, d'Italie, de Lombardie, de Caſtille, d'Arragon, de Portugal & de Navarre.

Chacun de ces quatre grands corps de Bâtimens renfermoit un ſi grand nombre de ſalles & de chambres ſuperbement meublées, que tout le monde y étoit commodément logé. Les Chevaliers qui avoient viſité toutes les Cours des plus grands Rois, convenoient qu'ils n'avoient rien vû de ſi magnifique que cette Fête. On voïoit dans l'appartement du Roi une ſtatuë d'argent, qui repréſentoit une femme nuë ; ſon ventre paroiſſoit un peu enflé, ainſi que ſa gorge, qu'elle ſembloit ſoutenir, & même preſſer avec ſes deux

mains. Il ſortoit de cette gorge deux filets d'une eau extrêmement claire, qui tomboit dans un vaſe de criſtal.

Dans le logement de la Reine étoit la ſtatuë d'une jeune fille faite d'or émaillé; elle étoit nuë, & tenoit ſes mains baiſſées & ſerrées contre ſon corps comme pour s'en couvrir. De deſſous ſes mains, il ſortoit une fontaine de vin délicieux, qui étoit reçûë dans un vaſe tranſparent.

D'un autre côté paroiſſoit une ſtatuë d'Evêque, auſſi d'argent. Il étoit repréſenté les mains jointes, les yeux élevés vers le Ciel, & la mître en tête; de cette mître couloit une fontaine d'huile, qui tomboit dans un vaſe de jaſpe. Enfin, dans le dernier corps de Bâtiment, on voïoit un lion d'or, portant une couronne ornée de pierreries, jettant continuellement par la gueule un miel blanc & délicieux, qui étoit reçû dans un vaſe de Calcédoine.

Au milieu d'une cour, qui ſéparoit ces quatre logemens, étoit un nain, le plus difforme que l'on puiſſe imaginer. Une de ſes mains poſoit ſur ſa tête; l'autre ſoutenoit ſon ventre, dont il ſortoit un ruiſſeau d'un excellent vin rouge, qui tomboit dans un vaſe d'argent. Ce nain étoit

moitié

moitié d'or & moitié d'acier, & paroiſſoit couvert d'un demi-manteau. Un peu au-deſſus il y avoit une ſtatuë d'argent, repréſentant un homme d'une grande vieilleſſe, avec une boſſe d'une grandeur énorme, & couvert d'une barbe très-blanche. Il avoit un bâton à la main, & cette boſſe étoit creuſe & elle étoit toujours remplie d'un pain le plus blanc & le meilleur que l'on pût manger.

Toutes ces merveilles, qui tenoient de l'enchantement, étoient l'ouvrage de l'art. Tant que les Fêtes ont duré, le Boulanger de la Cour a fourni par jour plus de trente mille pains. Jamais on ne dérangeoit les Tables que pour en changer le linge, & elles étoient ſervies avec profuſion. Tous les appartemens où l'on mangeoit, étoient accompagnés d'un Buffet richement paré des plus beaux vaſes d'argent, ſans que jamais perſonne ait été ſervi qu'avec de la vaiſſelle de ce métal. Ce Château étoit accompagné d'un Jardin parfaitement bien planté, & très-agréable, où le Roi alloit ſouvent ſe promener. De-là on entroit par une très-belle porte dans un grand Parc, rempli de gibier & des animaux les plus rares. C'étoit-là que ce Prince, ſuivi de tous les Seigneurs de ſa Cour, alloit chaſ-

ſer le Vendredi, comme il avoit été réglé. Quelquefois auſſi il ſe promenoit ſur la riviere, accompagné d'un nombreux cortége de Barques, toutes magnifiquement parées.

Dans le cours de la Fête, il y a eu plus de ſoixante jeunes Gentilshommes qui ont reçû l'Ordre de Chevalerie; & plus de cent cinquante Chevaliers ont perdu la vie dans les différens Combats de Barriere. Il s'y eſt trouvé des Rois, des Ducs, des Comtes, des Marquis & un nombre infini de Gentilshommes des plus anciennes & des plus illuſtres Maiſons de l'Europe, qui tous s'y ſont diſtingués.

C'eſt ſans doute un grand honneur pour un Chevalier, reprit l'Hermite, d'entendre proclamer ſon nom, & de ſe voir déclarer vainqueur dans une telle Aſſemblée. Mais dites-moi, je vous prie, continua-t-il, quel eſt celui qui s'eſt le plus diſtingué, & auquel on a décerné l'honneur des Tournois & des Joûtes? La choſe n'étoit pas facile à décider, répondit Tiran. Il pouvoit ſe faire que cet honneur eût été mérité par un ſimple Gentilhomme; & il n'eût pas été naturel de faire cet affront au grand nombre de Princes & de Seigneurs qui étoient à la Fête; car

car pour peu que ces derniers montrent de valeur dans de ſemblables Aſſemblées, leur gloire efface celle des ſimples Chevaliers. Cela peut arriver, dit l'Hermite, mais ce n'eſt pas là l'uſage de ce païs ci. Car dans les Joûtes & dans les Tournois, les Hérauts & les Rois d'Armes ſont obligés de proclamer à haute voix quel eſt celui qui a remporté l'honneur du Combat, par-deſſus tous les autres vainqueurs. On n'aura pas ſans doute manqué à cette coutume, dans une Fête comme celle-ci : c'eſt le nom du Chevalier que je vous demande.

Tiran rougit à ces mots, baiſſa les yeux, & ſe tut. Pourquoi donc ce ſilence, mon fils, reprit l'Hermite ? Alors un Chevalier, nommé Diofebo, ſe leva ; & prenant la parole : Son ſilence, dit-il, mon Pere, vous inſtruit aſſez. Mais je jure par l'Ordre que j'ai reçû le jour de l'Aſcenſion, de vous dire avec vérité, tout ce que vous déſirez ſçavoir. Tiran, qui ne vouloit pas être préſent à cette converſation, les quitta pour aller donner quelques ordres ; & Diofebo continuant ſon diſcours : Ce Chevalier qui a diſparu, eſt celui-là même qui a emporté le prix ſur tous les vainqueurs. C'eſt ainſi qu'en

ont décidé le Roi, les Juges du Camp ; & tous les Seigneurs de la Chrétienté, qui ſe ſont trouvés préſens aux Combats. A ces mots Diofebo ſe remit ſur le gazon, & continua en ces termes.

Tiran le Blanc fut le premier auquel le Roi conféra l'Ordre de Chevalerie. Après les queſtions & les réponſes ordinaires, & après le ſerment accoutumé de remplir les engagemens de cet Ordre, deux des plus grands Seigneurs prirent notre Chevalier ſous les bras, & le conduiſirent aux pieds du Roi, qui lui mit l'épée ſur la tête, en diſant : Dieu & Monſeigneur ſaint Georges te faſſent bon Chevalier, après quoi il le baiſa à la bouche. En même-tems ſept Demoiſelles vêtuës de blanc, repréſentant les ſept Allégreſſes de la Vierge Marie, vinrent lui ceindre l'épée. Enſuite quatre Chevaliers, qui repréſentoient les quatre Evangéliſtes, lui chauſſerent l'éperon. Alors la Reine s'avança, & le prenant par un bras, tandis qu'une Ducheſſe le tenoit par l'autre, elle le conduiſit ſur une belle eſtrade, où elle le fit aſſéoir ſur un trône. Le Roi & la Reine ſe placerent à ſes côtés ; & tous les Chevaliers & les Demoiſelles ſe rangerent au bas de l'eſtrade. Enfin, on ſervit une ſuperbe

perbe collation, après laquelle chacun ſe retira. On obſerva les mêmes cérémonies pour tous les autres Chevaliers.

La Promotion de Tiran fut ſuivie de deux Victoires, qu'il remporta ſucceſſivement contre deux des Chevaliers tenans. Le premier Combat étoit à cheval & à la lance ; le ſecond fut un Combat à pied & à outrance, avec la hache, l'épée & le poignard. Dans l'un & dans l'autre, Tiran fit également admirer ſon adreſſe & ſon courage, & laiſſa ſes deux adverſaires morts ſur la place.

Peu de jours après, le Roi & la Reine danſant dans la prairie, Tiran jetta les yeux ſur une parente de la Reine, nommée la belle Agnès, fille du Duc de Berri. Sa beauté le cédoit à peine à celle de la Reine ; mais elle l'égaloit en graces, en gentil parler, & en politeſſe. Elle étoit affable & prévenante, n'aïant rien de ces façons altiéres, ſi communes aux belles perſonnes. Cette belle portoit ce jour-là au col un nœud de diamans. Après les danſes, Tiran s'approcha d'elle, & lui faiſant une profonde révérence : La vertu, lui dit-il, la haute naiſſance, la beauté, les graces & le ſçavoir qui ſont en vous, belle Agnès, me font déſirer de

vous

vous ſervir. Si vous me donniez ce nœud que je vois ſur votre ſein, je le porterois toute ma vie ; & je fais ſerment par l'Ordre de Chevalerie que j'ai reçû, de combattre en votre honneur un Chevalier à toute outrance, ſoit à pied, ſoit à cheval, armé ou déſarmé. Sainte Marie, s'écria la belle Agnès ! Comment pour une choſe auſſi médiocre, vous voulez vous expoſer, & vous battre en champ clos ? Mais afin de ne point eſſuïer les reproches des Dames, des Demoiſelles & des bons Chevaliers ; & pour que vous ne perdiez point le fruit du mérite de la Chevalerie, je conſens qu'en préſence de tout le monde, vous preniez vous-même ce joïau que vous déſirez. Tiran fut charmé de la réponſe de la belle Agnès ; & aïant détaché le bijou, ce qu'il ne pouvoit faire ſans lui toucher ſa gorge, il le porta à ſa bouche. Enſuite, ſe mettant aux genoux de celle qui venoit de lui accorder une faveur ſi ſinguliere : Je ne puis aſſez vous remercier, Madame, lui dit-il, du préſent que vous venez de me faire. Je l'eſtime plus que je ne ferois le Roïaume de France ; & je promets à Dieu de le conſerver juſqu'à la mort. En même-tems il l'attacha à la Barrette qu'il portoit ce jour-là.

Cette

Cette avanture lui occaſionna un démêlé avec un Chevalier François, qui étoit alors à la Cour. Il ſe nommoit le Seigneur de Villermes. Sa valeur & ſon expérience aux armes étoient connuës. Le lendemain, pendant que le Roi entendoit la Meſſe, il vint trouver Tiran, & lui dit : Chevalier, comment avez-vous eu l'audace de porter des mains prophanes ſur un corps ſacré comme celui de la belle Agnès ? Jamais Chevalier a-t-il fait une demande pareille à la vôtre ? Il faut que de gré ou de force vous me donniez ce précieux bijou, je le mérite mieux que vous. Dès mon enfance, j'ai aimé, ſervi & reſpecté cette rare beauté ; c'eſt un prix qui eſt dû à mes longs ſervices. Remettez-le à celui qui en eſt plus digne. Ne me forcez point à vous l'arracher avec la vie. Je ſerois regardé comme le plus infame, & le plus poltron des Chevaliers, répondit Tiran, ſi j'abandonnois ce joïau qui m'a été accordé, que j'ai détaché moi-même, & que j'ai juré de conſerver. Mais, Chevalier, vos diſcours ſont trop fiers ; je vois qu'il faut que je rabaiſſe votre orgüeil. Le Chevalier François voulut alors ſe ſaiſir du joïau ; Tiran mit ſur le champ l'épée à la main, & tous ceux qui ſe trouverent

rent préſens en firent de même. Chacun prit parti ; deſorte qu'il y eut une douzaine de Chevaliers ou de Gentilshommes tués, avant qu'il fût poſſible de les ſéparer. Je puis en dire des nouvelles certaines, ajouta Diofebo, puiſqu'en cette occaſion je fus bleſſé de quatre coups d'épée. Cependant la Reine accourut au bruit des combattans. Sa préſence arrêta d'abord les plus animés : on ſe ſépara, & chacun ſe retira à ſon logement.

Cette affaire ne laiſſa pourtant pas d'avoir des ſuites. Quelques jours après le Chevalier François écrivit à Tiran, & lui fit tenir ſa Lettre par un Page. Elle étoit conçûë en ces termes.

A toi Tiran le Blanc, qui viens de cauſer la perte de tant de Guerriers. Si tu ne crains point d'expoſer ta vie, je te laiſſe le choix des armes ; armé, déſarmé, à pied, à cheval, nud ou habillé, tout m'eſt égal, pourvû que je me batte avec toi, juſqu'à la mort. Ecrit de ma propre main, & ſcellé de mon cachet. DE VILLERMES.

Tiran lut la Lettre, & fit entrer le Page dans une chambre, où il lui donna dix mille écus d'or, après avoir tiré parole de lui, qu'il ne parleroit à perſonne de ce qui s'étoit paſſé. Enſuite il ſortit ſeul, & fut

fut chercher un Roi d'Armes, qu'il conduiſit à trois milles du lieu, où les Fêtes ſe donnoient. Là, ſe trouvant tête à tête avec lui : Roi d'Armes, lui dit-il, je te conjure par la foi dont tu fais profeſſion, & par le ſerment que tu as prêté à ton Roi, le jour qu'il t'a revêtu de ta Charge, de me garder le ſecret ſur ce que je vais te confier, & de me dire franchement & loïalement qu'elle conduite je dois tenir. Le Roi d'Armes, qui ſe nommoit Jéruſalem, jura par tout ce qu'il y a de plus ſacré, d'être ſecret ; après quoi Tiran lui montrant la Lettre qu'il avoit reçûë : Jéruſalem, mon ami, lui dit-il, je tiendrai certainement à honneur de ſatisfaire la volonté du brave Chevalier de Villermes ; mais je n'ai pas encore vingt ans, & je ne ſçai pas trop les régles de la Chevalerie, c'eſt à toi de m'en inſtruire. Je crains de déplaire au Roi, & de violer des Loix que je voudrois ſuivre, ſi l'honneur me le permettoit. Le Roi d'Armes lui répondit qu'il pouvoit être tranquille, & que le Chevalier étant l'agreſſeur, c'étoit lui qui violoit les Loix, & qui le mettoit, par ſon défi, dans la néceſſité de les enfraindre. Le ſcrupule de Tiran étant diſſipé par cette réponſe, il demanda à Jéruſalem

ruſalem quel ſeroit le Juge de ce combat. Le Héraut lui répondit qu'il ne pouvoit plus lui ſervir de Juge, à cauſe qu'il lui avoit ſervi de conſeil; mais il ajouta qu'il ne pouvoit mieux faire que de prendre le Roi d'Armes Claros de Clarence. Je le connois pour très-inſtruit, dit Tiran; je le prendrai, ſi le Seigneur de Villermes le trouve bon. En même-tems il délivra au Roi d'Armes ſon blanc-ſeing cacheté de ſes armes, avec pouvoir de convenir avec ſon ennemi de toutes les conditions du combat. Et parce qu'il étoit l'agreſſeur, il fut réſolu qu'on lui laiſſeroit le choix des armes.

Jéruſalem conſentit à tout, & ſe chargea de la carte-blanche. En le quittant, Tiran lui fit préſent d'une robe de brocard doublée d'hermine, qu'il accepta. De-là il alla chercher le Chevalier de Villermes, & le tirant à l'écart: Seigneur, lui dit-il, je voudrois fort, à cauſe de mon miniſtére, vous accorder, & faire la paix entre vous & Tiran le Blanc; mais ſi vous perſiſtez dans votre réſolution, voici votre Lettre & ſa réponſe; c'eſt un blanc-ſeing, ſigné de ſa main & ſcellé de ſes armes. Vous êtes l'agreſſeur, décidez de tout; & ſi vous le pouvez, prenez cette nuit pour le combat. Le

Le Seigneur de Villermes fut charmé du procedé de Tiran. Il dit au Roi d'Armes, qu'il acceptoit volontiers le pouvoir qu'il lui donnoit de la part de ſon ennemi ; & voici, ajouta-t-il, quelles ſont mes intentions. Nous nous battrons à pied, avec une ſimple chemiſe de toile de France, un bouclier de papier, & une guirlande de fleurs ſur la tête. Nos armes offenſives ſeront deux couteaux de Gênes longs de deux palmes, pointus & tranchans des deux côtés, avec leſquels nous nous battrons à outrance. Allons donc, lui dit Jéruſalem, chercher avant la nuit, tout ce qui eſt néceſſaire pour le combat. Sur le champ ils firent l'acquiſition de deux couteaux, tels qu'ils les ſouhaitoient. Ils choiſirent de la toile de France, dont ils commanderent deux chemiſes un peu longues, mais dont les manches ne venoient que juſqu'au coude, pour ne point les embarraſſer. Enſuite ils prirent une feüille de papier qu'ils ſéparerent en deux, & qu'ils accommoderent en forme de boucliers. Après cette cérémonie, Jéruſalem propoſa à Villermes de prendre pour Juge de leur combat le Roi d'Armes Claros de Clarence. Il eſt fort entendu, ajouta-t-il, & lui-même très-adroit aux armes. Pourvû

vû que la choſe ſoit égale & ſecrette, tout m'eſt bon, répliqua le Chevalier. Arrangez-vous avec Tiran. Je vais vous attendre à l'Hermitage de la Madelaine, afin que ſi par haſard quelqu'un me rencontroit, on s'imaginât que j'y ſuis pour faire mes prieres.

Le Roi d'Armes ſe rendit d'abord chez Claros, qui conſentit à être le Juge de ce combat, pourvû qu'il ne ſe fît point de nuit, parce qu'alors il n'eſt pas poſſible de juger avec connoiſſance de cauſe. Il accepta ſeulement la propoſition pour le lendemain matin, pendant que le Roi entendroit la Meſſe; tems auquel les Chevaliers étoient occupés à lui faire leur cour, ou empreſſés auprès des Dames. Jéruſalem rendit compte à Tiran & au Seigneur de Villermes de cette réſolution; & de part & d'autre on attendit le lendemain avec une égale impatience.

Dès le grand matin les Rois d'Armes vinrent prendre les deux Chevaliers, & les conduiſirent dans un bois, où ils choiſirent une place convenable pour leur combat. Alors Jéruſalem poſa ſur l'herbe les armes dont ils étoient convenus; & Claros de Clarence prenant la parole: Vaillans Chevaliers, leur dit-il, voici le lieu

lieu de votre mort & de votre ſépulture. Vous êtes ici ſans eſpérance de ſecours, & vous touchez à votre derniere heure. Prenez confiance en Dieu, & en votre courage. Mais déclarez d'abord, ſi vous m'acceptez pour Juge, & jurez-moi, par l'Ordre de Chevalerie, de ceſſer le combat dès que je vous l'ordonnerai. Ils le jurerent; & Villermes dit à Tiran : Prenez les armes. Non, répondit-il, vous êtes l'agreſſeur, c'eſt à vous de choiſir. Après cette légere conteſtation, que Claros termina en les faiſant tirer au ſort, ils quitterent leurs habits, & prirent les chemiſes qu'on avoit apportées. Le Juge leur partagea enſuite le champ, leur défendant de commencer le combat qu'il ne leur en donnât l'ordre. Après quoi les deux Rois d'Armes coupérent des branches d'arbres, dont ils formerent une eſpéce d'échaffaut pour aſſéoir le Juge.

Cependant Claros faiſoit tous ſes efforts pour accorder les deux Chevaliers. Tiran ſembloit ſe prêter; mais le Seigneur de Villermes ne vouloit entendre à aucun accommodement, ſi premierement ſon adverſaire ne lui remettoit le bijou, que la belle Agnès lui avoit donné, & s'il ne lui rendoit les armes. Le Juge voïant

donc qu'il n'étoit pas poſſible de faire la paix entr'eux, alla s'aſſéoir ſur ſon échaffaut de branches d'arbres, & cria à haute voix : Allons, Chevaliers, gouvernez-vous en bons & braves combattans, tels que vous êtes.

Alors ils coururent l'un à l'autre avec une fureur égale ; le Chevalier François portant le coûteau auſſi haut que ſa tête, & Tiran droit devant ſa poitrine. Villermes porta d'abord un coup à ſon adverſaire ; mais celui-ci le rabattit, & d'un revers lui emporta l'oreille, qui tomba ſur ſon épaule. La bleſſure étoit ſi grande, qu'on lui voïoit preſque la cervelle. Tiran reçut enſuite ſur la cuiſſe un coup ſi terrible, que l'os en étoit découvert ; mais il ne l'empêcha pas d'en rendre un à ſon ennemi ſur le bras gauche. Enfin, notre Chevalier ſe ſentant affoiblir, par la quantité de ſang qu'il perdoit, ſerra de près ſon adverſaire, & lui porta à la mammelle gauche un coup de pointe, dont il lui perça le cœur ; l'autre lui donna en même-tems un ſi grand coup ſur la tête, qu'il en fut ébloüi & renverſé. Il eſt certain que ſans le coup qu'il avoit porté au François, Tiran eût infailliblement perdu la vie ; car il demeura évanoüi, & baigné

dans

dans ſon ſang. Mais Villermes n'eut pas le tems de redoubler, & tomba mort.

Le Juge voïant les deux Chevaliers par terre & ſans mouvement, deſcendit de l'échaffaut ſuivi de Jéruſalem. Ils s'approcherent d'eux, & les trouverent ſans connoiſſance. Ils firent donc deux Croix, qu'ils poſerent ſur leurs corps; mais s'appercevant enſuite que Tiran reſpiroit encore, Claros ordonna à Jéruſalem de demeurer à la garde des corps, pendant qu'il iroit rendre compte au Roi & aux Juges du Camp de ce qui s'étoit paſſé. Le Roi d'Armes rencontra ce Prince revenant d'entendre la Meſſe; & l'abordant d'un air empreſſé: Seigneur, lui dit-il, il y a deux Chevaliers qui ſe ſont battus à trois milles d'ici, & qui expirent ſur le champ de bataille. Eh! qui ſont-ils, reprit vivement le Roi? Claros les lui nomma, l'aſſurant que l'un d'eux étoit certainement mort, & que l'autre donnoit peu d'eſpérance.

Cette nouvelle fit monter à cheval tous les parens & les amis de ces Chevaliers. Nous arrivâmes des premiers; & nous trouvâmes Tiran ſi défiguré, qu'à peine pouvoit-on le reconnoître. Il avoit cependant encore les yeux ouverts. Les amis

de Villermes le voïant expiré, voulurent ſe jetter ſur notre Chevalier, pour lui enlever le peu de vie qui lui reſtoit : mais nous nous mîmes en devoir de le défendre ; & le plaçant au milieu de nous, nous fîmes face de tous côtés. Nous étions dans cette ſituation, lorſque le Connétable, armé de blanc, parut à la tête de beaucoup de Troupes, qu'il poſta en différens endroits. Le Roi ſuivit de près, accompagné des Juges du Camp. Lorſqu'ils apperçurent l'état où étoient les deux Chevaliers, ils défendirent qu'on les enlevât, juſqu'à ce qu'ils euſſent tenu Conſeil ; ce qu'ils firent.

Cependant la Reine arriva, ſuivie de tous les Etats. Les Dames & les Demoiſelles ne purent voir ces braves Chevaliers, ſans verſer des torrens de larmes. Mais on ne peut exprimer la douleur de la belle Agnès, qui ſe tournant vers la Reine : Voïez, Madame, lui dit-elle à haute voix, voïez quel ſpectacle affligeant, & quelles preuves des ſentimens les plus généreux. Enſuite, s'adreſſant aux parens & aux amis de Tiran, elle leur reprocha le peu d'intérêt qu'ils prenoient à ſa vie. Il va mourir, continua-t-elle, & vous lui laiſſez perdre tout ſon ſang. Que voulez-

vous

vous que nous faſſions, Madame, lui répondit un de nous? Le Roi a défendu, ſous peine de la vie, de l'enlever ſans ſa permiſſion. Ah malheureux, s'écria la belle Agnès! Comment ſe peut-il que le Roi ait donné un ordre auſſi ſévére? Cependant s'étant apperçûë que le Chevalier s'affoibliſſoit, & que ſes bleſſures ſe refroidiſſoient : Qu'on en diſe tout ce que l'on voudra, s'écria-t-elle; je ne le fais qu'à une ſainte intention. A ces mots elle détacha ſa robe de velours blanc, doublée de martres zibelines, & la fit mettre ſous Tiran. Elle pria auſſi pluſieurs Demoiſelles de lui donner leurs robes pour le couvrir.

Enfin, le Roi parfaitement inſtruit ſortit du Conſeil; & appellant les Archevêques & les Evêques, il leur ordonna une Proceſſion ſolemnelle de tout le Clergé, pour rendre au Chevalier mort les honneurs qui lui étoient dûs. Les parens de Tiran firent venir en même-tems des Chirurgiens, une tente, un lit, en un mot, tout ce qui lui étoit néceſſaire. On viſita ſes bleſſures, & d'onze qu'il avoit reçûës, on trouva qu'il y en avoit quatre qui pouvoient être mortelles. On en compta cinq ſur le corps de l'autre Che-

valier, qui toutes avoient cauſé ſa mort. On mit enſuite le premier appareil; & tout le Clergé étant en ordre, le Roi & les Juges ordonnerent, que le mort ſeroit couvert d'un drap d'or magnifique, préparé pour les Chevaliers qui ſeroient tués dans les Fêtes. Tiran ſuivit le corps, porté ſur un grand bouclier. Il fut encore réglé, qu'à cauſe de ſon extrême foibleſſe, ſa main ſeroit appuïée ſur un bâton, auquel ſeroit attaché le couteau, avec lequel il avoit tué ſon adverſaire. Les Croix marchoient les premieres. Le corps les ſuivoit, accompagné de tous les Chevaliers à pied. Le Roi, la Reine, tous les Seigneurs, les Dames & les Demoiſelles venoient enſuite, & précédoient Tiran. Le Connétable fermoit la Marche, à la tête de trois mille hommes d'Armes. On arriva en cet ordre à l'Egliſe de ſaint Georges, où l'on célébra, en grande pompe, une Meſſe de *Requiem*, après laquelle tout le Clergé chanta une belle Litanie ſur la foſſe du Défunt. Le Roi, la Reine, & toute leur Cour, conduiſirent enſuite Tiran à ſon logement. On lui donna trente Demoiſelles pour le ſervir; & juſqu'à ce qu'il fût entierement rétabli, le Roi vint tous les jours lui rendre viſite. Mais pour le

dire

dire en paſſant, il eut cette attention pour tous les bleſſés.

Diofebo continua ſon diſcours, & voïant que l'Hermite en étoit touché, il lui raconta encore un Combat ſingulier que Tiran avoit eu contre un dogue furieux, de ceux que le Prince de Galles, qui avoit beaucoup de paſſion pour la Chaſſe, avoit amenés à ces Fêtes. Cet animal, qui avoit rompu ſa chaîne, cauſoit beaucoup de déſordre. Tiran l'attaqua ſans ſe ſervir d'aucunes armes. Le combat dura entr'eux plus d'une demi-heure. Le chien étoit beaucoup plus grand que le Chevalïer. Ils ſe colleterent. Trois fois le dogue renverſa Tiran; & trois fois Tiran terraſſa ſon ennemi. Enfin, prenant le chien par le col, & le mordant de toutes ſes forces, il l'étouffa. Mais, ajouta Diofebo, ce qu'il me reſte à vous apprendre de Tiran, a quelque choſe encore de plus merveilleux.

Quelques-jours après ce Combat, lorſque Tiran fut rétabli de quelques bleſſures qu'il avoit reçûës, il arriva à la Cour une Avanture ſi ſinguliere, qu'elle parut d'abord tenir de l'enchantement. Un jour l'Aurore commençoit à peine à paroître, lorſqu'à deux portées d'arc du logement

du Roi, on apperçut pluſieurs Pavillons qu'on avoit dreſſés dans cet endroit pendant la nuit, & qui ſe faiſoient remarquer de loin par leurs pommes dorées. Auſſi-tôt on vint avertir les Juges du Camp de cette nouveauté. Ils ſe tranſporterent chez le Roi; & ſuivant leur avis, ce Prince envoïa un Roi d'Armes, pour éclaircir cette Avanture.

Jéruſalem fut chargé de cette commiſſion. Il prit ſa cotte d'Armes; & s'étant rendu ſeul à ces tentes, lorſqu'il en fut proche, il vit ſortir d'un des Pavillons un vieux Chevalier avec une longue barbe d'une blancheur ébloüiſſante, appuïé ſur un gros bâton, vêtu de velours noir avec une doublure de martres, comme on eſt à la Cour. Il tenoit à la main une couronne de Calcédoine, & la chaîne d'or qu'il portoit au col étoit des plus groſſes.

Le Roi d'Armes le traita en Chevalier, & le ſalua en ôtant ſa barrette. Le Vieillard, ſans lui dire un ſeul mot, lui rendit ſon ſalut d'une façon polie, & Jéruſalem prenant la parole: Seigneur, lui dit-il, le Roi mon Maître, & les Juges du Camp, curieux de ſçavoir qui vous êtes, m'ont envoïé vers vous pour m'en informer. Je vous ſerai obligé de m'inſtruire de façon, que

que je puiſſe les ſatisfaire. Au reſte, ſi vous avez beſoin de mon miniſtére, continua-t-il, je ſuis prêt à vous obéïr. Le vieux Chevalier, gardant toujours le ſilence, le remercia par un ſigne de tête; & le prenant par la main, il le conduiſit dans une tente, qui renfermoit quatre beaux chevaux Siciliens, de la plus grande taille, avec leurs ſelles garnies d'acier, & leurs brides toutes dorées.

De-là, il le fit entrer dans une autre tente ornée de quatre lits de camp ſuperbes, & fort ſinguliers. Chaque lit avoit ſa couverture & ſes matelats. Leurs pavillons étoient de brocard verd, doublé de ſatin cramoiſi brodé d'or battu, avec un nombre infini de pendeloques qui s'agitoient au moindre ſouffle de vent. Ils étoient tous quatre abſolument ſemblables. Au pied de chacun étoit une Demoiſelle, richement vêtuë, d'une beauté admirable; elles en faiſoient la plus belle parure. Dans cette tente étoient attachés, vis-à-vis de la porte, quatre Ecus parfaitement bien peints.

Le Vieillard & le Roi d'Armes paſſerent enſuite dans une troiſiéme, à l'entrée de laquelle ils rencontrerent quatre grands lions, qui ſe leverent ſur leurs pieds

pieds à la vûë de Jéruſalem, & qui lui firent très-grande peur. Mais un jeune enfant leur donna à chacun un petit coup de baguette, & ſur le champ ils ſe coucherent à terre. Le Roi d'Armes apperçut dans cette tente quatre armures des plus brillantes, & un pareil nombre de belles épées bien dorées. Un rideau de velours vert partageoit cette tente, à peu près par la moitié. Un autre enfant, de même âge que le gouverneur des lions, tira ce rideau, & laiſſa voir quatre Chevaliers aſſis. Ils avoient le viſage couvert d'un grand voile de ſoïe très-clair, qui ſans les empêcher de voir, mettoit dans l'impoſſibilité de les reconnoître. Leurs éperons étoient chauſſés, & ils tenoient leur épée nuë, la pointe en bas, & le pommeau ſur leur eſtomach.

Après que le Roi d'Armes les eut conſidérés pendant quelque tems, le vieux Chevalier le fit ſortir de cette tente pour entrer dans une autre. J'oubliois de vous dire, que toutes ces tentes étoient doublées de taffetas, & brodées comme les lits. Jéruſalem trouva dans cette derniere un grand Buffet, orné de beaucoup de vaiſſelle d'or & d'argent, & pluſieurs tables dreſſées, où tous ceux qui entroient

étoient

étoient abſolument obligés de boire & de manger. Si on faiſoit quelque difficulté, il arrivoit un lion qui ſe mettoit à la porte, & qui ne laiſſoit point ſortir, qu'on n'eût pris quelques rafraîchiſſemens. On fit beaucoup d'honnêteté au Roi d'Armes dans cette tente; & lorſqu'il voulut ſe retirer, le vieux Chevalier prit de deſſus le Buffet un plat d'argent, qui peſoit trente-cinq marcs, & lui en fit préſent. Jéruſalem vint auſſi-tôt rendre compte au Roi de tout ce qu'il avoit vû, & l'aſſura que depuis qu'il étoit au monde, il n'avoit jamais eu tant de peur.

Après le dîner on eut avis que les quatre Chevaliers arrivoient. Auſſi-tôt le Roi & la Reine allerent s'aſſéoir à la porte du Château, pour les recevoir. Toute leur Cour occupoit les deux côtés de la prairie, dont elle laiſſoit le milieu libre. Un moment après parurent quatre jeunes enfans, portant des pourpoints d'étoffe d'argent, avec des caſaques ſans manches, tailladées & découpées, & ornées d'une riche broderie; leurs chauſſes étoient couvertes de très-belles perles. Ils menoient chacun un lion, attaché à une chaîne d'or qui leur paſſoit au col. Les quatre Chevaliers marchoient enſuite, montés ſur des haquenées

nées blanches. Leurs habillemens ſuperbes, & les équipages de leurs chevaux étoient uniformes. Toutes leurs actions indiquoient, qu'ils étoient grands Seigneurs. Ils mirent pied à terre à quelques pas du Roi, & le ſaluerent par une ſimple inclination de tête, en pliant pourtant un peu les genoux. Le Roi & la Reine leur rendirent leur ſalut.

Les Chevaliers, ſans faire aucun mouvement, ni prononcer une ſeule parole, s'arrêterent d'abord à conſidérer la magnificence de cette Cour. Un inſtant après, un des enfans s'approchant d'eux avec ſon lion, l'un des Chevaliers lui mit un papier dans la gueule, lui parla à l'oreille pendant quelque tems, & le détacha. Alors le lion vint droit au Roi, ſans ſe méprendre & ſans héſiter. La Reine voïant approcher l'animal, eut ſi grande peur, qu'elle fut ſur le point de prendre la fuite, auſſibien que ſes Demoiſelles; mais le Roi la retint par la robe, & lui dit de s'aſſéoir, en lui repréſentant, pour la raſſurer, qu'il n'étoit pas naturel d'imaginer, que des Etrangers vinſſent à ſa Cour dans l'intention de l'offenſer. La Reine obéït avec quelque répugnance. Et le lion s'approchant de la façon du monde la plus familiere,

liere, préſenta au Roi le papier qu'il tenoit dans ſa gueule. Ce Prince le prit, ſans faire paroître la moindre altération. Alors l'animal ſe coucha à ſes pieds, & y reſta le plus tranquillement du monde, tandis que le Roi fit la lecture de cet Ecrit. Voici quel en étoit le contenu.

Tous ceux qui verront ces préſentes Lettres, ſçauront que les quatre Freres d'Armes, en préſence du Sénat de Rome, & des Cardinaux de Piſe, de Terra-Nuova, de ſaint Pierre de Luxembourg, du Patriarche de Jéruſalem, de Meſſire Alberto Campobaſſo, & Meſſire Loüis Colonne, &c. m'ont ordonné, à moi Notaire Impérial, de dreſſer un Acte public, pour certifier que ces quatre Chevaliers prouvent leurs quatre quartiers de pere & de mere, d'oncle & de tante, & que perſonne ne peut leur diſputer l'ancienneté de leur Nobleſſe. En foi de quoi, moi Notaire public, j'ai ſigné, AMBROSINO DE MANTOUA. *L'an mil, &c.*

La lecture de ce papier fit voir au Roi, que ces Chevaliers ne vouloient point être connus. Ainſi il ordonna à un de ſes Sécretaires d'écrire, qu'ils étoient les bien venus dans ſon Roïaume & dans ſa Cour, & qu'il les aſſuroit qu'ils y ſeroient les Maîtres. Le Roi mit cette réponſe dans la gueule

gueule du lion, qui retourna promptement à ſes Maîtres. Les Inconnus lurent la réponſe du Roi, ôterent leurs chapeaux, & firent une profonde révérence, pour remercier le Prince des offres qu'il leur faiſoit. Enſuite, un autre enfant s'approcha avec ſon lion. Un des quatre Inconnus fit la même cérémonie que le premier; & l'animal s'étant de même approché du Roi, ce Prince trouva encore dans ſa gueule un papier, qui contenoit ce qui ſuit.

Aiant appris à Rome, que le Très-Haut & Très-Puiſſant Roi d'Angleterre accordoit toute ſûreté à ceux qui ſe rendroient dans ſon heureuſe Cour : Nous les quatre Freres d'Armes, ſommes venus pour y combattre à outrance. C'eſt pourquoi nous ſupplions Votre Alteſſe de nous permettre le Combat.

Le Roi répondit de la même maniere, qu'ils étoient les Maîtres de choiſir le lieu, l'heure, & le jour qu'ils ſouhaiteroient, quand ils auroient pris le tems néceſſaire pour ſe repoſer; les priant cependant de venir chez lui, où il ſeroit charmé de leur faire tout l'honneur qu'ils méritoient.

Les Chevaliers augmenterent à cette réponſe, les ſignes de leur muette reconnoiſſance. En même-tems le troiſiéme Inconnu

connu détacha ſon lion. Son Ecrit portoit : Que s'il ſe trouvoit quelques Chevaliers, qui vouluſſent les combattre à outrance, ils pouvoient venir à leur logement, où ils trouveroient pour Deviſe une Hune de Vaiſſeau, portée ſur un arbre qui n'a ni feüille, ni fruit, ni fleurs, & que l'on appelle Sicomore ; & autour de cette Hune quatre Ecus peints en or & en flammes, dont chacun a ſon nom. L'un s'appelle *Valeur*, l'autre *Amour*, le troiſiéme *Honneur*, & le quatriéme *Intrépidité*.

Le Chevalier, diſoit cet Ecrit, qui touchera l'Ecu qui s'appelle *Amour*, ſera obligé de combattre à cheval ; & celui qui le défendra aura une caſaque de toile & un ſimple harnois. Le combat ne finira que par la mort & la victoire, ſans qu'on puiſſe le ſuſpendre, pour raccommoder quelque piéce du harnois que ce ſoit ; & les harnois ſeront ſans aucune fauſſe fabrique, c'eſt-à-dire, tels qu'on les porte à la Guerre.

Celui qui touchera l'Ecu de l'*Honneur*, ſe battra ſans caſaque, ſans bouclier & ſans autre arme défenſive que le harnois. écu. Les lances auront ſept palmes de longueur, & ſeront armées d'un fer très-

aigu.

aigu. Si la lance ſe rompt, les combattans pourront en changer, & courront l'un contre l'autre juſqu'à la mort ou la victoire.

Celui qui touchera l'écu qui ſe nomme *Valeur*, combattra à cheval, avec une ſelle & une garniture de bride d'acier, les étriers déliés, les corcelets de vingt livres, & une ſeule lance longue de treize palmes, avec un fer à pointe de diamant, la groſſeur à volonté. L'épée aura quatre palmes de longueur; la dague & la petite hache au choix du Chevalier; & ſur la tête une ſalade avec la viſiére. Si la hache tombe de la main, le Chevalier pourra la ramaſſer, tout autant de fois qu'il lui ſera poſſible de le faire; mais il ne ſera permis à perſonne de la lui donner.

Enfin, le quatriéme lion ſe préſenta avec ſon papier. Voici ce qu'il contenoit. Le Chevalier, qui touchera l'écu de l'*Intrépidité*, combattra à pied avec quatre ſortes d'armes; la lance, le poignard, l'épée, & la hache à deux mains. La lance à ſon choix; l'épée aura le fil, s'il lui convient. Le combat ne finira, comme les autres, que par la mort ou la victoire. Si le vaincu demeuroit ſain, & ſans aucune bleſſure, il ſera tenu de ſe remettre

au

au pouvoir de la Dame que nommera le vainqueur. La mort étant un danger égal, nous pardonnons de bon cœur à quiconque nous la donnera ; comme nous demandons pardon à ceux que nous ſerons forcés d'outrager. Le Roi accorda les demandes des quatre Inconnus ; mais il ne put s'empêcher de dire, que leur entrepriſe étoit périlleuſe.

Après cette cérémonie, qui fut longue, les Etrangers monterent à cheval, & retournerent à leur logement. Un moment après le Roi & la Reine les envoïerent inviter par un Héraut d'Armes, & firent conduire à leurs tentes trente mulets chargés de toutes ſortes de vivres. Les Inconnus furent ſenſibles à ces politeſſes ; mais ils écrivirent au Roi, qu'ils avoient fait vœu de ne rien recevoir, & de ne point manger hors de chez eux, qu'après leur combat, & renvoïerent les préſens. La Cour & la Ville alloient en foule admirer la magnificence de ces quatre Chevaliers inconnus. Leur table étoit toujours ſuperbement ſervie ; & tous ceux qui ſe préſentoient, y étoient reçûs. Tout ce qu'ils achetoient, ils le païoient en monnoïe d'or ; & ſi le prix étoit moindre, l'excédant étoit pour le Marchand,

ne voulant pas même toucher de la monnoïe d'argent.

Le lendemain de leur Audience, ils allerent entendre la Meſſe au logement du Roi. Ils étoient vêtus ce jour-là de robes de brocard cramoiſi, traînantes juſqu'à terre, & doublées d'hermine, le viſage couvert avec des gaſes d'une autre couleur, brodées de groſſes perles. Ils étoient coeffés à la Turque, portant des coliers d'or maſſif, & tenant à la main des couronnes garnies de groſſes Calcédoines. Ils arriverent en cet équipage, ſuivis de leurs quatre lions, qui leur portoient chacun un Livre d'Heures richement orné. Le Roi les rencontra au ſortir de ſon appartement, & voulut les conduire lui-même à la Chapelle. En allant, ce Prince leur fit des excuſes, de ce que ne les connoiſſant point, il ne leur rendoit peut-être pas tout ce qu'il leur devoit; & lorſqu'ils furent arrivés, il les fit placer au plus près de l'Autel, & avant tous les autres Chevaliers. A toutes ces honnêtetés, ils ne répondirent que par un profonde inclination de tête, ſans jamais proférer un ſeul mot. Après la Meſſe, pendant laquelle ils furent toujours en prieres, ils reconduiſirent le Roi & la Reine juſqu'à leur appar-

appartement ; mais quelques inſtances que fit le Prince, ils ne voulurent jamais accepter le dîner qu'il leur propoſa.

Dès que les quatre Inconnus eurent préſenté leur Cartel au Roi, Tiran ſe rendit ſecrettement à la Ville, & commanda quatre écus, ſur leſquels il fit peindre les Armes de ſon pere, celles de ſa mere, de ſon grand-pere, & de ſa grand'mere. Pendant qu'il faiſoit ces préparatifs, tous les meilleurs Chevaliers vouloient s'éprouver contre ces nouveaux venus, & formoient pour cela leurs Quadrilles. Le Prince de Galles, les Ducs de Clarence, d'Atretera & de Bedfort, paroiſſoient les plus empreſſés. Ils firent même des propoſitions à Tiran, pour l'engager à lier lui-même la partie. Il feignit d'entrer dans leur projet ; mais il avoit en effet des vûës fort différentes.

Il appréhendoit ſi fort d'être prévenu, qu'à peine ſe donna-t-il le tems de faire peindre quatre grandes Banniéres, qu'on devoit porter devant lui, & de faire faire quatre Cottes d'Armes pour deux Rois d'Armes, un Héraut, & un Pourſuivant. Auſſi-tôt que tout ſon Equipage fut en état, il aſſembla toutes les Demoiſelles les plus jolies, & de la plus grande diſtinc-

tion, & leur donna ſes quatre écus à porter. Il pria auſſi pluſieurs Chevaliers de l'accompagner ; & avec ce nombreux cortége, précédé des trompettes & de différens inſtrumens, il ſe rendit aux tentes des quatre Etrangers, qui frappés du bruit & de cette nombreuſe ſuite, ſortirent bien en ordre, mais toujours le viſage couverts de leurs gaſes, pour n'être point reconnus. Ils firent un peu abaiſſer la Hune, afin que les Demoiſelles en pûſſent aiſément approcher.

La premiere qui ſe préſenta, fut la belle Agnès ; & quoique plus voiſine des autres écus, elle toucha par préférence celui d'*Amour* ; car dans la crainte de ſe méprendre, elle eut grand ſoin de lire ce qui étoit écrit. Madame Guyomar, fille du Comte de Flandres, fut affligée de ne toucher que l'écu de la *Valeur*. Caſſandre, fille du Duc de Provence, ne voulut toucher que celui de l'*Intrépidité* ; & la belle Sans-Pair, fille du Duc de Niort, fut contente de celui de l'*Honneur*. Les Inconnus deſcendirent enſuite les Demoiſelles de cheval, & chacun prit la ſienne ſous le bras. Nous les ſuivîmes dans la tente, où les lits étoient dreſſés. Par ma foi, Madame, dit un des Etrangers

gers à la belle Agnès dans un écrit qu'il lui préſenta, ſi vous étiez en chemiſe dans ce lit, & vos Compagnes dans les trois autres, pendant toute une longue nuit d'hiver, je pourrois bien dire qu'il n'y auroit pas quatre plus beaux lits dans le monde. Notre compagnie ne vous eſt pas trop néceſſaire, Seigneurs Chevaliers, répondit la belle Agnès, je vois là quatre belles Dames qui vous tiennent aſſez bonne compagnie toute la nuit, pour qu'il ne vous en faille pas d'autres. Eh! Madame, dit le Chevalier, le bien empêche-t-il de connoître le mieux?

En ſortant des tentes, un des Inconnus fit préſent à la belle Agnès d'un petit Livre d'Heures admirable, & richement garni. Un autre donna à Madame Guyomar un braſſelet d'or & d'acier, orné d'un grand nombre de diamans, & d'autres pierreries fines. Caſſandre reçut du troiſiéme un ſerpent d'or, qui ſe mordoit la queuë. Il étoit garni de diamans, & les yeux étoient marqués par deux gros rubis. Pour la belle Sans-Pair, qui avoit les cheveux blonds, & de la plus grande longueur, le quatriéme lui offrit un peigne d'or, auſſi richement garni que les trois autres bijoux. Ils firent auſſi préſent

de mille nobles d'or à chacun des Rois d'Armes, des Hérauts, des Pourſuivans, des Trompettes, & des Joüeurs d'inſtrumens; après quoi ils reconduiſirent les quatre Demoiſelles juſques chez la Reine, qui leur fit encore beaucoup de politeſſes.

Lorſque tout fut prêt pour le combat, les Chevaliers inconnus écrivirent ſur la porte du champ clos, que le Chevalier qui avoit touché l'écu d'*Amour*, eût à ſe trouver dans trois jours au Camp. Ce jour arrivé, Tiran s'arma le plus ſecrettement qu'il lui fut poſſible; ce qu'il obſerva dans les trois autres combats ſuivans. Nous n'étions que trois de ſes parens, & un ancien domeſtique dans ſa confidence; & ce fut à nous qu'il fit porter ſes bannieres. Il ſe mit en marche, ſuivi de toutes les Demoiſelles, & d'un grand nombre de Chevaliers; & arriva au Camp, où l'Inconnu, qui devoit combattre contre lui, l'attendoit à la barriere. Après les cérémonies accoutumées, les deux Chevaliers partirent l'un contre l'autre au bruit des trompettes, & fournirent pluſieurs carrieres avec beaucoup de grace & d'adreſſe. Mais enfin, la fortune favoriſa Tiran, qui rencontra ſon ennemi dans l'épaule gauche, & lui caſſa le bras. Le malheureux Chevalier

valier vouloit abſolument qu'on le lui attachât, réſolu de continuer le combat; mais le ſang qu'il perdoit le fit tomber évanoüi. On l'emporta; & il mourut de ſes bleſſures. Le Roi lui fit rendre tous les honneurs poſſibles. Les trois autres ſuivirent le corps de leur frere, ſans répandre une ſeule larme, ni témoigner la moindre douleur. Ils étoient, eux & toute leur ſuite, habillés de rouge, en ſigne de vengeance.

La fortune ne favoriſa pourtant pas leurs intentions dans les combats ſuivans. Tiran en remporta encore tout l'honneur, & fit de même mordre la pouſſiere aux trois Inconnus, qui ſe préſenterent ſucceſſivement contre lui. Le premier, après dix courſes aſſez heureuſes, fut percé de part en part à la onziéme. Tiran fit ſauter la cervelle au ſecond à coups de hache. Le troiſiéme lui donna plus d'affaires; mais enfin il ſuccomba, & mourut. Après cet avantage, Tiran fut reçû avec beaucoup de joïe par toutes les Demoiſelles qui l'attendoient, & qui le conduiſirent à ſon logement. Là il ſe déſarma promptement, ſans cependant vouloir jamais ôter ſon armure de tête, comme il le pratiqua dans tous les combats qu'il ſoutint con-

tre ces Inconnus, afin de n'être point connu lui-même. Il s'habilla enſuite le plus ſecrettement qu'il lui fut poſſible, & vint ſe mêler parmi les autres Chevaliers.

Cependant quelques précautions qu'il eut pris, on n'ignora pas long-tems que c'étoit à lui que cette victoire étoit dûë. On apprit de même dans la ſuite, que l'un des quatre Inconnus étoit le Roi de Friſe, l'autre le Roi d'Apollonie, le troiſiéme le Duc de Bourgogne, & le quatriéme le Duc de Baviere *.

La partie avoit été liée à Rome entre ces quatre Princes. Le Roi de Friſe & celui d'Apollonie étoient freres. Ils avoient une égale paſſion de viſiter les Cours de l'Europe. Ils voulurent commencer par celle de Rome, & profiter de l'occaſion du Jubilé; mais pour n'être point reconnus à Rome, ils ſe déguiſerent. Etant allés viſiter un jour l'Egliſe de ſaint Pierre, un Gentilhomme du Duc de Bourgogne, qui reconnut le Roi d'Apollonie, le ſalua comme on ſaluë les Rois. Ce Prince

* On auroit peine à trouver le tems de cet Empereur Philippe de Baviere, les Romanciers Eſpagnols ne ſe ſont jamais aſſujettis à la Chronologie ni à l'exactitude Hiſtorique.

le remit auſſi, & lui demanda ſi le Duc ſon Seigneur étoit à Rome. Le Gentilhomme le lui montra dans une Chapelle. Alors les deux Princes, charmés de ſe voir, coururent l'un à l'autre, & ne ſe quitterent plus pendant le voïage. Ils avoient auſſi toujours avec eux Philippe Duc de Baviere, celui qui avoit témoigné contre ſa mere, qu'il avoit fait mourir en priſon. Il étoit fils de l'Empereur d'Allemagne. On ſçait qu'on ne peut élire d'Empereur, que de la Maiſon de Baviere, ou de celle d'Oſtalrich *.

Un jour ils parlerent à table du Roi d'Angleterre, & des ſuperbes Fêtes dont il avoit voulu que ſes nôces fuſſent accompagnées; de l'honneur qu'y recevoient tous les Etrangers; des hauts faits d'Armes que l'on y voïoit chaque jour, & de l'affluence des Chevaliers qui ſe rendoient à Londres de toutes parts. Le Roi de Friſe dit: Qu'après les cérémonies de Rome, il étoit réſolu d'y faire un tour. Ce Prince n'étoit âgé tout au plus que de vingt-ſept ans, & le Roi d'Apollonie n'en avoit pas trente. Le Duc de

* D'Autriche, du nom Allemand, un peu défiguré de ce païs. *Ooſten-Riick*, Roïaume oriental. *Oſten* eſt la même choſe que *Ooſtelyck* oriental.

Baviere

Baviere également animé du désir de la gloire, assura qu'il ne les abandonneroit point ; & le Duc de Bourgogne les voïant déterminés, protesta qu'il quitteroit toutes les affaires qu'il avoit à la Cour de Rome, pour les suivre. Puisque nous pensons tous de même, dit le Roi de Frise, promettons-nous de ne nous point quitter pendant le voïage ; de nous garder une inviolable fidélité ; & que vivant en tout comme freres, nous serons aussi freres d'Armes. La proposition fut acceptée ; & ils allerent sur le champ à saint Jean de Latran, où ils prononcerent leur serment. Ils pourvûrent ensuite à tout ce qui leur étoit nécessaire pour le voïage, & aborderent en Angleterre sans être connus. Comme ils étoient instruits de tout ce qui se passoit à la Cour, ils arriverent pendant la nuit, & firent tendre leurs Pavillons, comme je l'ai dit, à deux traits d'arbalêtre du lieu où le Roi faisoit son séjour.

Peu de tems après on apprit en Frise, avec une douleur extrême, l'accident arrivé au Roi de ce païs. A cette nouvelle, le Chevalier Dom *Kyrié Eleïson* de Montauban, qu'on croïoit descendu des anciens Géants, parce qu'il étoit prodigieu-

sement

ſement grand, & qu'il joignoit à cette taille beaucoup de force & de courage, jura publiquement de venger le mort du Prince. En effet, il écrivit ſur le champ une Lettre, dont il chargea une Demoiſelle, qu'il fit accompagner par un Roi d'Armes, nommé Fleur de Chevalerie. Ils s'embarquerent l'un & l'autre pour paſſer en Angleterre, où ils arriverent heureuſement; & aïant obtenu audience du Roi: Je ſuis venuë vers Votre Majeſté, lui dit la Demoiſelle d'une voix ferme, pour lui demander juſtice d'un faux Chevalier, qui ſe fait nommer Tiran le Blanc, & pour lui ſoutenir, que par trahiſon, & avec des armes inégales, il a tué depuis peu deux Rois & deux Ducs. Demoiſelle, répondit le Roi, comment ce que vous dites peut-il être vrai, puiſqu'il y a près d'un an que ce Chevalier eſt à ma Cour, & que je n'ai vû ni entendu dire qu'il ait rien fait de ſemblable à ce que vous lui reprochez? Quelques parens de Tiran voulurent alors prendre la parole; mais ce Prince leur impoſa ſilence, & fit appeller le Chevalier.

On le trouva dans ſon lit, où le retenoient ſes bleſſures, dont il n'étoit pas encore parfaitement rétabli. Lorſqu'il apprit

prit qu'une Demoiſelle l'accuſoit de trahiſon en préſence du Roi, de la Reine, & de toute la Cour : Sainte Marie, s'écria-t-il, jamais une ſemblable idée ne m'eſt entrée dans l'eſprit. En même-tems il s'habilla, & prit un manteau brodé de perles, parce qu'on lui avoit dit, que la Demoiſelle étoit accompagnée d'un Roi d'Armes. Il courut chez le Roi, qui l'attendoit à la porte de ſa Chapelle, & l'abordant avec la fierté convenable à un Chevalier : Seigneur, lui dit-il, me voici prêt à défendre la raiſon, l'honneur, & ma réputation. Traître & méchant Chevalier, indigne de porter l'Ordre de Chevalerie, interrompit la Demoiſelle qui le reconnut à ces paroles, tu as répandu le ſang Roïal, & tes armes fauſſes ont fait périr en ce lieu-ci deux Ducs & deux freres, les Rois de Friſe & d'Apollonie, & les Ducs de Baviere & de Bourgogne. Rien ne peut excuſer ton infamie, ni te faire éviter la punition que tu mérites. Demoiſelle, lui dit le Roi, de quels Rois & de quels Ducs me parlez-vous ? Je n'ai aucune connoiſſance de leur arrivée, ni de leur combat en ce païs. Alors la Demoiſelle lui apprit quels étoient ces quatre Chevaliers inconnus, mêlant dans ſon récit

cit de nouvelles injures contre Tiran, qui eut peine à ſe modérer. Il ſe contenta de lui répondre que les diſcours de celles de ſon ſexe, qui ne ſçavoient combattre que de la langue, ne pouvoient faire de bleſſures à l'honneur. Enſuite, s'adreſſant au Roi, & aux Seigneurs qui étoient préſens : Si j'ai tué ces quatre Chevaliers, continua-t-il, je l'ai fait ſans ſupercherie, & avec des armes égales. Le Roi & les Juges du Camp en peuvent rendre témoignage ; je me ſoumets à leur Jugement. Le Roi & les Juges approuvérent ſa réponſe, & convinrent tout d'une voix, que Tiran étoit un très-brave, & très-ſage Chevalier.

Alors le Roi d'Armes Fleur de Chevalerie s'approcha de Tiran, & lui préſenta la Lettre de Don *Kyrié Eleiſon* de Montauban. Roi d'Armes, lui dit le Chevalier, vous êtes obligé par votre emploi de donner les Lettres de batailles, & de porter les paroles aux Chevaliers, pour les combats néceſſaires ou volontaires. J'accepte en préſence du Roi, de la Reine, & de toute la Cour celui que vous me propoſez, ſoit à outrance, ou autrement. En même-tems il prit la Lettre, qui fut luë à haute voix. Elle étoit conçuë en ces termes. *A toi*,

A toi, Tiran le Blanc, le plus cruel & le plus faux de tous les Chevaliers, qui as répandu le ſang roïal de Friſe & d'Apollonie avec des armes fauſſes, & que les Chevaliers d'honneur ne portent jamais. J'ai appris le détail de la mauvaiſe action que tu as commiſe, & quoique tu me ſois fort inégal, puiſque tu es un Traître, je veux bien cependant m'abaiſſer juſqu'à te défier, & entrer en champ clos avec toi. Je te combattrai ſuivant l'uſage de France, te laiſſant le choix des armes. Le combat ſe fera dans vingt-cinq jours, à compter de celui auquel cette Lettre te ſera renduë par le Roi d'Armes Fleur de Chevalerie. J'attens ta réponſe, qu'il eſt chargé de me remettre. Si tu me redoutes, & que tu n'acceptes pas le défi, ſois certain que je renverſerai ton Ecu, je te pendrai par les pieds comme un Traître, & j'irai annoncer ta perfidie dans toutes les Cours. Ecrit, ſigné, & ſcellé de ma main & de mon cachet. KYRIE' ELEISON DE MONTAUBAN.

Sire, dit Tiran au Roi après la lecture de la Lettre, chaque choſe aura ſon tems. Ce Chevalier m'accuſe d'une trahiſon; c'eſt à moi à m'en défendre par les armes. Je ſerois digne du traitement dont il me menace ſi j'en étois coupable. Nous connoiſſons tous, lui répondit le Roi, la fauſ-

ſeté

ſeté de cette accuſation, mais nous ne pouvons nous diſpenſer de rendre aux Rois que vous avez vaincus les honneurs dûs à leur rang.

Les Juges du Camp approuverent cette réſolution ; & toutes les Cours s'aſſemblerent pour l'exécuter. Alors Tiran demanda, qu'il lui fût permis de marcher tout armé immédiatement après les corps de ces Rois, que l'on alloit transférer dans une ſépulture plus honorable. On tint conſeil ; & l'on convint que ſa demande étoit conforme aux regles. Il alla donc promptement prendre des armes blanches, & marcha à l'Egliſe de ſaint Georges l'épée à la main, eſcorté de ſa compagnie ordinaire de Demoiſelles & de Chevaliers, & ſuivi des trompettes, des tambourins, & d'un nombre infini d'inſtrumens.

Lorſqu'il entra dans l'Egliſe avec tout ce cortége, le Roi, la Reine, & toutes les Cours étoient déja arrivées auprès du tombeau commun, qui renfermoit les corps des Chevaliers. Ils étoient dans des cercüeils ſéparés, & embaumés avec ſoin. On avoit eu cette attention pour tous les Chevaliers morts à ces Joûtes, afin qu'ils puſſent être tranſportés dans leur patrie. Tiran s'étant approché frappa le tombeau de

de ſon épée, en diſant : *Sortez Rois, qui repoſez ici.* Alors les gens de Juſtice en firent l'ouverture, & porterent les deux cercüeils des Rois au milieu de l'Egliſe, ſous deux Catafalques couverts d'étoffes précieuſes. Le Roi fit élever enſuite un cercüeil de bois d'aloës, chargé de ſculptures, ſur lequel on poſa leurs armes, & au-deſſus celles de Tiran, avec des inſcriptions en lettres d'or, qui portoient, que les deux Rois de Friſe & d'Apollonie étoient freres, & qu'ils étoient Martyrs d'Armes de la main du brave Chevalier Tiran le Blanc. Après cette cérémonie, il fut reconduit par le même cortége juſqu'à ſon logement, où il ſe déſarma, & répondit à la Lettre de Kyrié Eleïſon.

Le Roi d'Armes Fleur de Chevalerie ſe rembarqua donc dès le lendemain de ſon arrivée, avec la Demoiſelle qui l'avoit ſuivi. Peu de tems après ils arriverent en Friſe. Kyrié Eleïſon aïant lû la Réponſe de Tiran, & la trouvant telle qu'il la deſiroit, mit ordre à ſon équipage ; & aprés avoir embraſſé ſes parens & ſes amis, il partit dès le jour ſuivant avec un grand cortége. Il étoit accompagné du même Roi d'Armes, qu'il avoit envoïé à Tiran. Il arriva à la Cour d'Angleterre ; & après

avoir

avoir fait la révérence au Roi & à la Reine, il demanda lequel des Chevaliers étoit ſon ennemi. Fleur de Chevalerie le lui montra. Le Chevalier étranger s'avança vers lui ; Tiran en fit de même, & ils s'embraſſerent. Puiſque notre combat eſt réſolu, dit Kyrié Eleïſon, demandons au Roi la permiſſion de terminer ce differend dès ce ſoir ou demain matin. J'y conſens, repartit Tiran ; & le prenant par la main, ils allerent enſemble préſenter leur Requête au Roi, qui leur répondit qu'il ne la trouvoit pas raiſonnable, parce que ſi par haſard la fortune ne favoriſoit pas Kyrié Eleïſon, on ne manqueroit pas d'attribuer ſon malheur à la fatigue du voïage. Ainſi, continua-t-il, je crois qu'il eſt plus à propos de remettre la partie à la huitaine.

Les deux Chevaliers parurent également affligés de ce retardement. Cependant Kyrié Eleïſon fut accüeilli par toute la Cour, ſurtout par le Prince de Galles, qui ne pouvoit pardonner à Tiran d'avoir tué ſon dogue, & d'avoir combattu les quatre Inconnus à ſon préjudice. Le lendemain de ſon arrivée, le Chevalier étranger pria ce Prince de le conduire au tom-

beau des deux Rois. Il admira la beauté de ce monument ; mais lorſqu'il apparçut au-deſſus de leurs Ecus les Armoiries de Tiran, il répandit des torrens de larmes, & pouſſa des cris affreux ſur la mort de ſon Souverain. Sa douleur fut ſi forte à cet aſpect, qu'il courut arracher les Ecus de Tiran ; car il étoit ſi grand, qu'il y touchoit facilement. Enſuite lorſqu'il fut revenu à lui, par le ſecours des Seigneurs qui l'accompagnoient, il fit ouvrir le tombeau ; mais la vûë de ſon Maître lui ſerra ſi fort le cœur, que le ſaiſiſſement joint à la colere le fit expirer ſur le champ. Cet événement fut heureux ; car trois cens Chevaliers, tous armés de blanc, monterent à cheval, dès qu'ils apprirent comment cet Etranger avoit traité l'Ecu de Tiran. Ils étoient réſolus de prendre ſa défenſe ; & le Prince de Galles auroit été dans la neceſſité d'embraſſer le parti de Kyrié Eleïſon ; ce qui auroit fait répandre beaucoup de ſang.

Kyrié Eleïſon étoit favori du Roi de Friſe, qui après l'avoir accablé de biens, l'avoit encore nommé Viceroi de ſes Etats pendant ſon abſence. Ce Chevalier avoit un frere, pour qui le Roi d'Apollonie ne montroit pas moins d'amitié. Il

s'appelloit

s'appelloit Thomas de Montauban. C'étoit un homme extrêmement fort, très-bien fait, & beaucoup plus brave que ſon frere. Sa taille étoit ſi élevée, qu'à peine Tiran alloit à ſa ceinture. Celui-ci aïant appris la réſolution que ſon frère avoit formée de venger la mort des deux Rois, partit d'Apollonie, dans l'eſpérance de le rencontrer encore en Friſe : mais à ſon arrivée, il appit ſon départ pour l'Angleterre. Il s'y rendit de ſon côté ; mais en débarquant, il fut informé par les Domeſtiques de ſon frere, du malheur qui lui étoit arrivé. Cette nouvelle augmenta la douleur qu'il reſſentoit de la mott de ſes Maîtres. Avant que de ſe préſenter à la Cour, il fut à l'Egliſe de ſaint Georges. Depuis l'entrépriſe de Kyrié Eleïſon, Tiran avoit fait porter ſes Ecus chez lui ; enſorte que le Chevalier étranger ne les trouva plus.

Après avoir fait ſa priere, & pleuré ſur les tombeaux de ſes Rois & de ſon frere, Thomas de Montauban alla faire ſa révérence au Roi & à la Reine, & demanda Tiran, qui laiſſant la converſation des Dames, ſe préſenta. Alors l'Etranger s'adreſſant à lui : Chevalier, lui dit-il, je ſuis venu pour venger la mort du brave

Kyrié Eleïſon mon frere. Voilà la Lettre qu'il vous avoit écrite, & la Réponſe que vous y avez faite. Tout ce qui eſt dans cette Lettre me convient; mais je ſoutiens de plus, que vous avez tué en traître mon Souverain le Roi de Friſe, & ſon frere le Roi d'Apollonie. C'eſt pour ces raiſons que je vous offre le combat. Je l'accepte, répondit Tiran, pour me défendre de la trahiſon, que vous & votre frere m'avez imputée; & je dis que vous avez menti tous les deux. En même-tems l'Etranger ôta ſa tocque; Tiran prit de même une chaîne d'or qu'il portoit, & l'un & l'autre les remirent aux Juges; après quoi ils s'embraſſerent, pour ſe demander mutuellement pardon de leur mort.

Le jour marqué pour le combat, Tiran par un pur mouvement de religion, propoſa un accommodement à ſon ennemi, qui n'y voulut point entendre. Ils ſe rendirent donc au Camp l'un & l'autre avec les cérémonies accoutumées, & furent conduits d'abord dans deux petits Pavillons de ſatin. Dès qu'ils y furent entrés, deux Moines de l'Ordre de ſaint François vinrent pour les confeſſer, & les communierent avec un peu de pain; car en cette occaſion ils n'avoient garde de leur donner

ner le Corps de J. C. Après leur départ, les Juges du Camp prierent inſtamment le Chevalier Thomas de pardonner l'injure qu'il croïoit lui avoir été faite. Le Roi même ſe joignit à eux ; mais inutilement. Ils firent donc entrer dans ſon Pavillon un Prêtre tenant le Corps de J. C. qui lui dit : Chevalier, ne ſois point cruel à ton Maître & à ton Créateur ; comme il a pardonné à ceux qui lui donnoient la mort, pardonne à tes ennemis. A la vûë du Corps du Seigneur, le Chevalier ſe mit à genoux pour l'adorer, & dit : Seigneur, vous avez pardonné à ceux qui vous ont fait mourir ; mais pour moi, je ne pardonne, ni ne veux pardonner à ce traître de Tiran.

Les Juges voïant ſon obſtination, ſe retirerent fort mécontens ; les Trompettes ſonnerent, & un Roi d'Armes cria par trois fois : Laiſſez aller les bons Chevaliers. Alors le combat commença, & devint très-vif. Il ſe faiſoit à pied, avec la hache, l'épée, & le poignard. L'Etranger eut d'abord l'avantage du combat. Sa taille & ſa force prodigieuſes nous firent croire pendant quelque tems que Tiran ne lui pourroit réſiſter. La hache de Thomas de Montauban s'étoit engagée dans

la mantoniere du caſque de Tiran, de façon qu'elle lui bleſſoit la gorge, & lui ôtoit la reſpiration. Tiran fut obligé de ſe retirer juſqu'aux barrieres du Camp. Il reſta quelque tems en cet état; mais Thomas de Montauban aïant voulu faire un mouvement & prendre ſa hache de la main gauche pour ſe pouvoir ſervir de ſon poignard, la hache lui échappa. Tiran profita de cet inſtant, lui fit pluſieurs bleſſures, & l'obligea de reculer à ſon tour juſques à l'autre extrémité de la barriere. Tiran avoit alors l'avantage des armes; car Thomas de Montauban ne ſe ſervoit pas de ſon épée comme de ſa hache. Il propoſa à ſon ennemi de lui permettre de reprendre ſa hache, pourvû qu'il voulût ſe dédire de l'accuſation de trahiſon. Thomas accepta le parti; on fit approcher les Rois d'Armes, & les *Feaulx*, & on dreſſa un Acte, en forme de la retractation. Le combat recommença enſuite avec une nouvelle ardeur; mais les ſuites en furent funeſtes au Chevalier de Montauban. Ses forces déja affoiblies par une bleſſure qu'il avoit reçûë au commencement du combat, ne répondoient plus à ſa taille giganteſque. Tiran au contraire ſentoit redoubler les ſiennes; car

comme

comme je vous l'ai déja dit, jamais ce Chevalier n'a perdu l'haleine dans un combat; il eſt plus frais à la fin qu'au commencement. Enfin, Thomas fut renverſé par Tiran d'un coup de hache, & conſentit à recevoir la vie que notre Chevalier lui offrit généreuſement. Le Vainqueur fut conduit en triomphe hors des barrieres par Thomas de Montauban; on l'obligea de marcher à reculons devant Tiran qui tenoit l'épée nuë d'une main & le poignard de l'autre. Lorſqu'ils furent aux barrieres, on déſarma le Vaincu, & on jetta toutes les pieces de ſon armure l'une après l'autre hors de la lice. Les Juges du Camp le déclarerent déloïal, parjure, & faux Chevalier. Il fut enſuite mis hors des barrieres toujours à reculons, & conduit de la même maniere à l'Egliſe de ſaint Georges au milieu des huées & des injures des enfans. Là, en préſence de tout le monde, un Pourſuivant prit de l'eau chaude dans un baſſin d'étain, & la lui jetta au viſage, en criant: C'eſt-là le faux Chevalier qui s'eſt dédit & qui s'eſt parjuré. Thomas de Montauban guérit de ſes bleſſures; mais il alla cacher ſa honte dans un Cloître & ſous un habit de Moine. Après cette victoire, toute la Cour con-

duiſit Tiran armé, & à cheval, chez le Roi, qui lui fit préſent d'un manteau de brocard, doublé de martres zibelines, & le retint pour le ſouper, après lequel on danſa juſqu'à minuit.

Que vous dirai-je enfin, mon Révérend Pere, continua Diofebo? Tiran a été vainqueur dans onze combats à outrance, ſans compter les victoires remportées dans les Joûtes & dans les Tournois. Mais, ajouta-t-il, j'aurois peur de vous ennuïer par un plus long récit. Le ſouper eſt prêt. Tiran nous ſert aujourd'hui de Maître d'Hôtel; ne le faiſons point attendre. Après le repas je vous entretiendrai de l'Ordre, ou Fraternité, que le Roi d'Angleterre a inſtitué, & qui a beaucoup de rapport à celui de la Table Ronde, que le bon Roi Artus établit autrefois.

Je ſuis charmé, dit l'Hermite, de tout ce que vous m'avez appris; mais je ſuis enchanté ſurtout de ce que vous m'avez dit du fameux Tiran le Blanc, qui dans un âge auſſi peu avancé, a fait tant de belles actions. Je me croirois le Chevalier du monde le plus heureux, ſi j'avois un fils qui pût un jour lui reſſembler. Alors Tiran parut avec l'air le plus modeſte;

& mettant un genoüil en terre : Vous nous ferez beaucoup d'honneur, dit-il, mon Pere, ſi vous daignez agréer le petit ſouper de ces Meſſieurs & le mien. Le vertueux Hermite ſe leva, & lui répondit avec politeſſe, que quoiqu'il ne lui convînt pas trop d'accepter de pareilles invitations, il ſe rendroit à celle-là pour l'amour de lui. On s'approcha de la belle Fontaine, ſur le bord de laquelle les tables étoient dreſſées ; l'Hermite donna ſa bénédiction, & chacun prit place. Le ſouper fut très-bon, & très-abondant ; car Tiran avoit pouvû à tout. On ne s'entretint pendant le repas que de faits de Chevalerie.

Le lendemain tous les Chevaliers allerent prendre l'Hermite, qui, après ſa priere, ſortit de ſa cellule, & les conduiſit dans un des plus beaux endroits de la prairie. Là le ſaint Homme leur témoigna l'envie qu'il avoit d'entendre la ſuite du récit, que Diofebo lui avoit promis la veille ; & ce Chevalier prenant la parole à la priere de Tiran, continua ſon diſcours en ces termes.

L'année marquée pour la durée des Fêtes étant expirée, le Roi fit prier tous les Etats, de lui accorder encore quelques jours

jours, parce qu'il vouloit faire publier l'Ordre & la Fraternité de vingt-ſix Chevaliers, qui ſeroient tous ſans reproche. Ce Prince nous a raconté lui-même ce qui lui fit naître la premiere idée de cette inſtitution.

Un jour qu'il donnoit un bal à ſa Cour, après avoir danſé, il ſe retira dans un des côtés de la ſale où l'on étoit aſſemblé. La Reine étoit vis-à-vis de lui avec ſes Demoiſelles. Pendant que les Chevaliers danſoient avec les Dames, une Demoiſelle nommée Madré Silva, paſſa en danſant proche du Roi. Le mouvement qu'elle ſe donnoit fit tomber ſa jarretiere de la jambe gauche, qui étoit une liziere de ſoïe, & un Chevalier qui s'en apperçut, lui dit: Demoiſelle, vous avez perdu une des piéces de votre armure, votre Page l'avoit bien mal attachée. * Ce diſcours l'embarraſſa. Elle ceſſa de danſer, & alla pour

* Dans l'Eſpagnol, le diſcours du Cavalier n'a rien d'offenſant. Le voici à la lettre. *Madre Silva, vous avez perdu votre armure de jambe, vous avez ſans doute un Page maladroit qui n'a pas ſçû l'attacher.* Cetre piece de l'armure nommée *Greve* qui couvroit la jambe, s'attachoit avec des aiguillettes, & c'étoit les Pages qui armoient leurs Maîtres. C'eſt-là le fondement de la plaiſanterie.

reprendre

reprendre ſa jarretiere ; mais elle avoit été prévenuë par un Chevalier qui l'avoit ramaſſée ; le Roi l'appella & ſe la fit attacher à la jambe gauche, au-deſſous du genoüil. Ce n'eſt pas que cette Demoiſelle fût plus belle qu'une autre : ſa beauté étoit aſſez commune ; mais elle avoit de l'éclat : ſa danſe & ſa voix étoient agréables ; ſa converſation & ſes manieres étoient vives & même un peu agaçantes, & le plus ſouvent c'eſt-là ce qui détermine le goût des hommes.

Le Roi porta cette jarretiere plus de quatre mois, ſans que jamais la Reine lui en dît un mot. Cependant il la mettoit avec plus de ſoin, lorſqu'il devoit paroître en public. Il n'y eut qu'un de ſes Favoris qui oſa lui en parler. Un jour voïant que cette fantaiſie ne finiſſoit point : Si V. M. ſçavoit, lui dit-il, tout ce que diſent les Etrangers, les Anglois, la Reine elle-même, & toutes les Dames de la Cour ! Eh bien, que diſent-ils, répondit le Roi ? Ils ſont étonnés, continua le Favori, de ce que V. M. fait pour une Demoiſelle de médiocre condition, qui n'eſt point jolie & qui n'eſt pas même trop eſtimée, des choſes qui ſeroient encore extraordinaires ſi elles avoient une Reine ou quelque grande

grande Princeſſe pour objet. Ainſi donc reprit le Roi, tout le monde en jaſe ? Eh bien, ajouta-t-il, & en François, *honni ſoit qui mal y penſe* ! Je jure d'établir en faveur de cette jarretiere un Ordre de Fraternité, dont on parlera à jamais dans le monde. A ces mots, quelque regret qu'il eût à cette jarretiere, il l'ôta, & ne la porta plus depuis ; mais auſſi-tôt après les Fêtes, il penſa à exécuter ſon projet.

Il commença par faire bâtir une Egliſe dans un Château nommé * *Andiſor*, & la dédia au bienheureux Monſeigneur S. Georges. Elle étoit conſtruite à l'imitation de celles des Moines qui diſent l'Office. On y voïoit de chaque côté treize Chapelles, chacune deſquelles étoit deſtinée à un Chevalier, qui y avoit ſon fauteüil, & ſur le dos du fauteüil, étoit appliquée une lame d'or ou d'argent, ſur laquelle ſes armes étoient peintes ou attachées. Au-deſſus de chaque place, ce Prince avoit fait mettre une épée dorée, dont le fourreau couvert de brocard d'or & cramoiſi, étoit brodé de perles, & garni d'orfévrerie. A côté de cette épée étoit un

* C'eſt Windſor. Le Romant Eſpagnol d'Amadis de Gaule, nomme ce lieu Vindiliſor de ſon ancien nom Saxon.

heaume

heaume pareil à ceux dont on ſe ſert dans les joûtes. Il étoit orné de ſon cimier, avec la Deviſe de chaque Chevalier.

Le Roi procéda enſuite à la nomination des vingt-cinq Chevaliers, donc l'Ordre devoit être compoſé, après avoir juré d'obſerver lui-même les Statuts, qu'il lui avoit donnés. Tiran fut nommé le premier comme le plus excellent de tous, après quoi on fit la cérémonie de leur réception. Voici ce qui s'obſerva alors, & ce qui doit ſe pratiquer dans la ſuite en pareille rencontre.

On donne à un Evêque ou Archevêque une copie des Reglemens fermée & cachetée; & il envoïe au Chevalier déſigné une robe brodée de Jarretieres, & doublée de martres zibelines, un manteau de damas d'Alexandrie traînant juſqu'à terre, & doublé d'hermine, & un cordon de ſoïe blanche pour le laſſer. Les deux manches du manteau ſont faites de façon, qu'elles peuvent ſe rejetter ſur les épaules, pour laiſſer voir la robe. Le chaperon eſt brodé, & doublé d'hermine, comme le manteau. La broderie de la ceinture eſt pareille à celle de la Jarretiere, ſur laquelle on lit ces mots : *Honni ſoit qui mal y penſe.* Elle tombe juſqu'à la moitié de la jambe,

jambe, lorſqu'elle eſt paſſée dans la boucle. Tout l'habillement eſt donc brodé de Jarretieres. Après que le Chevalier a reçu l'Habit, l'Evêque, ou l'Archevêque qui le lui a envoïé, doit auſſi le conduire en cérémonie, non de la part du Roi, mais de tout l'Ordre, à l'Egliſe de ſaint Georges, ou à celle du lieu de ſa réſidence. Là le Prélat lui fait mettre la main ſur l'Autel, en lui diſant : Chevalier, qui avez reçu l'Ordre de la Chevalerie, je ſuis chargé par toute la Fraternité de l'Ordre fortuné du Bienheureux ſaint Georges, de vous demander par ſerment le ſecret directement, ou indirectement, ſur tout ce que vous allez apprendre. Après que le Chevalier a fait le ſerment, le Prélat lui remet les Reglemens, qu'il reçoit à genoux avec beaucoup de reſpect & de ſoumiſſion ; & l'on célébre une grande Fête. Les Chevaliers qui ſont alors en Angleterre, doivent ſe rendre à cette cérémonie. Ceux qui ſont abſens, ne ſont obligés à rien ; mais ceux qui ſe trouvent dans l'Iſle, & qui manquent d'aſſiſter à la réception, ſont condamnés à deux marcs d'or, qui doivent être emploïés pour les Egliſes.

Le Roi a donné à cet Etabliſſement quarante

quarante mille écus de revenu, deſtinés à la dépenſe des habits de l'Ordre, & aux frais d'un repas magnifique, accompagné d'une grande Fête, qui ſe donne la veille de la ſaint Georges. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'on reçoit auſſi dans l'Ordre vingt Dames d'honneur, qui font trois vœux; le premier, qu'elles ne ſolliciteront jamais leurs maris, leurs freres, ou leurs enfans qui ſeront à la guerre, de revenir chez eux; le ſecond, que ſi elles apprennent, que quelques-uns de ceux que je viens de nommer, ſont aſſiégés dans quelque Ville ou Château, & qu'ils aïent beſoin de vivres, elles feront tout leur poſſible pour leur en envoïer. Le troiſiéme enfin, que ſi quelqu'un de ceux-là eſt fait priſonnier, elles l'aideront de tout leur pouvoir, & ſacrifieront pour ſa rançon juſqu'à la moitié de leur dot. Du reſte elles ſont dans l'obligation de porter la Jarretiere, non-ſeulement ſur leurs habits, mais encore autour du bras gauche.

Je vous ſuis très obligé, dit alors l'Hermite, de tout ce que vous avez bien voulu m'apprendre. Je vous avouë, que cet Ordre de la Jarretiere me plaît beaucoup, parce qu'il eſt établi en conſéquence des belles Loix de la Chevalerie. Je n'ai jamais

mais entendu parler de rien qui ſe ſoit fait avec autant de dignité, ni qui ſoit plus conforme à ma façon de penſer. L'Hermite témoignoit ainſi ſa reconnoiſſance à Diofebo, lorſque Tiran vint le prier d'accepter une Collation qu'il avoit fait préparer à la Fontaine. Il lui demanda en même-tems la permiſſion de paſſer quatre ou cinq jours avec lui. L'Hermite non-ſeulement agréa la propoſition; mais il leur témoigna tant d'amitié, qu'au lieu de quatre ou cinq jours qu'ils comptoient reſter avec lui, ils y en demeurerent plus de dix, qu'ils emploïerent à parler des belles actions qui s'étoient faites, & à écouter les bons avis du ſaint Pere.

La veille de leur départ, Tiran le pria avec inſtance de paſſer la nuit avec eux ſous leurs Tentes, car il retournoit tous les ſoirs coucher à ſon Hermitage. Tiran lui demanda cette grace, afin que le lendemain matin ils pûſſent tous recevoir la bénédiction, ſans laquelle ils ne vouloient point partir. L'Hermite y conſentit, pour leur faire plaiſir, & ſe jetta ſur un petit lit, qu'on lui avoit préparé. Cependant Tiran fit porter ſecretement à l'Hermitage des vivres pour plus d'un an, & juſqu'à du bois & du charbon, afin que le bon Pere

ne

ne fût point obligé de ſortir par le mauvais tems. Quand l'heure du départ fut venuë, les Chevaliers remercierent l'Hermite, reçurent ſa bénédiction, & prirent le chemin de la Bretagne. De retour à ſa Cellule, il s'apperçut avec ſurpriſe qu'elle avoit été remplie de proviſions. Il ſe douta que c'étoit une attention de Tiran, & ſe promit bien de ne pas l'oublier dans ſes prieres.

Tiran arriva à Nantes, avec tous ceux qui l'accompagnoient. Au bruit de ſon retour, le Duc de Bretagne déja inſtruit par la renommée, des grandes actions par leſquelles il s'étoit diſtingué à la Cour d'Angleterre, alla au-devant de lui, & dans la ſuite il le traita comme ſon favori, & lui donna pluſieurs grandes terres. Un jour il ſe promenoit avec le Duc, lorſqu'ils virent arriver deux Chevaliers, qui venoient de la Cour de France. Ils leur demanderent, s'il n'y avoit aucune nouvelle ? Oüi, Seigneurs, il y en a, répondirent les deux Chevaliers, & elles ſont telles, que vous ne pouvez manquer d'en être touchés. * Vous ſçavez l'établiſſement de l'Ordre de ſaint Jean de Jéruſalem. Vous n'ignorez pas de mê-

* Voici une nouvelle preuve du peu de ſoin qu'a

me, qu'on lui a donné les dépoüilles des Templiers, & que ces nouveaux Chevaliers ſe ſont emparés de l'Iſle de Rhodes. Lorſque le bruit s'en eſt répandu dans le Levant, le Sultan du Caire fut très-faché d'apprendre que la Ville & le Château étoient extrémement fortifiés ; & pendant pluſieurs années il ne s'occupa que des préparatifs néceſſaires, pour aller les attaquer.

Les Genois aïant appris, que cette année il devoit faire des efforts plus conſidérables, & déſirant d'être les maîtres de Rhodes, qu'ils trouvoient d'autant plus à leur bienſéance, que leurs Vaiſſeaux trafiquent beaucoup en Alexandrie & à Barouth, réſolurent dans un Conſeil qu'ils tinrent en préſence de leur Duc, de ſurprendre la Ville & le Château. Dans ce deſſein ils armerent vingt-ſept Navires ; mais ils n'en firent d'abord partir que trois, qui mirent à la voile au commencement du Carême. Quinze jours après ils en envoïerent cinq autres, ſous prétexte de vouloir les faire racommoder dans le Levant. A la Mi-Carême un pareil nombre

eu l'Auteur de s'aſſujettir à la Chronologie. Ce fut ſous Philippe le Bel que l'on donna la dépoüille des Templiers aux Chevaliers de Rhodes.

ſe

ſe mit en mer. En un mot, ils prirent ſi bien leurs meſures, que le Dimanche des Rameaux les vingt-ſept Vaiſſeaux moüillérent devant la Ville de Rhodes, chargés de beaucoup de Troupes, les uns faignant d'aller à Alexandrie, les autres à Barouth, & quelques-uns tenant la mer, de façon qu'on ne pouvoit les reconnoître de la côte. Enfin tous les Vaiſſeaux ſe raſſemblerent dans le Port le Vendredi-Saint, jour que les Genois avoient choiſi, pour s'emparer de la Ville.

Ils n'ignoroient pas qu'il y avoit grand nombre de Reliques dans le Château, & que les Papes avoient accordé beaucoup d'Indulgences à ceux qui ce jour-là ſe trouveroient à l'Office. C'eſt-là que ſe voit une épine de la Couronne du Sauveur, qui fleurit tous les ans préciſément à l'heure qu'on la mit ſur ſa tête, & demeure en cet état juſqu'au moment, auquel il rendit l'eſprit. Cette épine eſt de jonc marin, & on la fait voir au Peuple tous les Vendredis. Les Genois qui ſont mauvais Chrétiens, bien informés de toutes ces circonſtances, & de la maniere dont le Grand-Maître & la Religion ſe gouvernoient, avoient gagné deux Chevaliers de leur Nation, qui ôterent toutes les balles des

arbalêtres, & mirent à leur place des morceaux de fromage ou de ſavon. En un mot, tout étoit diſpoſé de façon, qu'ils auroient facilement pris ou tué tous les Chevaliers avant que le Grand-Maître eût pû y mettre ordre; mais Notre Seigneur permet quelquefois un grand péché, pour qu'il en réſulte un plus grand bien.

Il y avoit dans la Ville de Rhodes une Dame d'une grande beauté, à laquelle pluſieurs Chevaliers, & entre les autres un Navarrois nommé Simon del Far, faiſoient la cour. Elle leur avoit réſiſté à tous. Mais un Ecrivain de la Capitane de la Flotte Genoiſe, l'ayant vûë, en devint amoureux; il l'alla trouver, lui déclara ſa paſſion & lui promit de faire ſa fortune ſi elle vouloit y être ſenſible; en même-tems il lui préſenta un diamant & un rubis du prix de plus de 500. ducats, & tirant une poignée de piéces d'or, il la verſa dans ſon giron: des manieres ſi nobles attendrirent la Dame, ſa fierté l'abandonna & elle rendit le Genois heureux.

Cette avanture ſe paſſa le Jeudi-Saint. La Dame réſoluë d'en tirer ce qu'elle pourroit, ne ménageoit rien pour le perſuader

de

de ſa tendreſſe. Vous me rendez le plus heureux de tous les hommes, lui dit le Genois dans les tranſports de ſon amour, je veux vous rendre auſſi la plus riche & la plus heureuſe femme du monde. Je prétens vous donner dès demain la maiſon la plus belle & la mieux meublée de la Ville. Ah, malheureuſe que je ſuis, s'écria la Dame! Parce que vous n'avez plus rien à déſirer, vous vous mocquez maintenant de moi, retirez-vous, & n'inſultez pas plus long-tems à ma foibleſſe. Madame, lui répondit l'Ecrivain, je croïois être de tous les hommes le plus heureux. J'eſpérois que la mort ſeule pourroit nous ſéparer, & que je vous verrois la femme la plus contente de toute l'Iſle. Cependant vous me quittez ainſi, croyez que je vous parle ſincerement, & que je vous aime plus que ma propre vie. Le terme que je vous marque n'eſt pas éloigné; demain vous me rendrez juſtice. Puiſque la choſe m'eſt ſi avantageuſe, repliqua la Dame, pourquoi donc m'en faire un myſtere? Mais vous autres Genois, vous êtes des ingrats. Eh bien, Madame, repartit l'Ecrivain, promettez-moi le ſecret, & vous ſerez ſatisfaite. La Dame promit tout au Genois, & il lui fit le récit de ce qui de-

voit ſe paſſer le lendemain.

A peine étoit-il ſorti, qu'elle envoïa au Château un enfant très-ſage, & dont elle connoiſſoit l'eſprit & la diſcrétion. En arrivant, il apprit que le Grand-Maître étoit à Matines avec tous les Freres. Il ſe rendit à l'Egliſe, & fit ſigne à Simon del Faro qu'il avoit à lui parler. Le Chevalier ſortit pour ſçavoir ce qu'on ſouhaitoit de lui; & il apprit de cet enfant, que ſa Maitreſſe le conjuroit de tout quitter, pour l'aller trouver; qu'il s'agiſſoit d'une affaire ſi importante, que le jour même de la Paſſion ne devoit point l'empêcher de la voir.

Le Chevalier que l'amour preſſoit plus que la dévotion, courut chez la Dame le plus ſecretement qu'il lui fut poſſible, & en fut reçu avec beaucoup de careſſes. Elle l'embraſſa; & le faiſant aſſéoir auprès d'elle ſur un petit lit: Généreux Chevalier, lui dit-elle à voix baſſe, je n'ignore point votre paſſion pour moi, ni les peines qu'elle vous a cauſé. Le devoir ſeul m'a empêché d'y répondre juſqu'à préſent. Je n'y ai point été inſenſible; votre amour m'a touché, & je ſuis prête de le récompenſer; mais j'ai une choſe encore plus preſſée & plus importante à vous découvrir,

vrir, c'eſt-là ce qui m'oblige de vous envoïer chercher dans un jour tel que celui-ci. Je frémis en vous révélant ce ſecret.

Le Grand-Maître de Rhodes, toute la Religion, & le peuple de cette ville, touchent au moment de leur perte. Demain pendant l'Office l'entrepriſe ſe doit exécuter. Le Chevalier frappé du diſcours de la Dame lui répondit, qu'il étoit plus flatté de ce qu'elle étoit ſenſible à ſon amour, qu'il ne le ſeroit du don d'une Couronne; & lui baiſant les mains tendrement; il la ſupplia de lui découvrir tout ce qu'elle ſçavoit de cette importante affaire. La Dame lui raconta alors tout ce qu'elle avoit appris de l'Ecrivain Genois, ſans l'inſtruire cependant du moïen dont elle s'étoit ſervie, pour tirer de lui ce ſecret. Le Chevalier ſe jetta aux genoux de ſa Maitreſſe, qu'il embraſſoit dans les tranſports de ſes proteſtations. Elle le releva, & le baiſa avec une modeſtie qui tenoit encore de ſon ancienne conduite avec lui.

Cependant le tems preſſoit, le Chevalier ſe hâta de prendre congé de la Dame. La nuit étoit fort obſcure, & les portes du Château déja fermées. Simon del Faro frappa très-fort. Les Chevaliers qui étoient de garde ſur le rempart, demanderent

qui pouvoit frapper avec tant de force. Simon ſe nomma, & les pria de lui ouvrir ; mais ils s'en excuſerent, & lui dirent de revenir le lendemain, en l'avertiſſant du danger qu'il couroit, ſi le Grand-Maître venoit à ſçavoir qu'il fût hors du Château à une telle heure. Je ſçai tout cela, répondit Simon ; mais il faut abſolument que je lui parle. Allez donc, je vous prie, lui dire de me faire ouvrir. A ce diſcours on détacha un Chevalier de la Garde, qui ſe rendit à l'Egliſe, où le Grand-Maître diſoit ſes Heures.

Lorſqu'il apprit que Simon del Faro étoit à cette heure hors du Château, il entra dans une furieuſe colere, & jura, que le lendemain matin il lui feroit donner une telle diſcipline, qu'elle le puniroit ſuffiſamment, & ſerviroit d'exemple à tous les autres. Voilà, continua-t-il, un mauvais Frere ! Depuis que je ſuis Grand-Maître, aucun Chevalier ne s'eſt encore abſenté à une telle heure. Retournez lui dire qu'il ne peut entrer ce ſoir, mais que demain matin il ſera traité ſuivant ſes mérites. Il continua ſes prieres, & on apporta ſa réponſe au Chevalier, qui ne ſe rebuta point. Au contraire il proteſta, qu'il ſe ſoumettoit à la pénitence, dont il

étoit

étoit menacé, & obtint que l'on retournât vers le Grand-Maître.

Il étoit accompagné d'un vieux Chevalier, qui lui dit : Pourquoi ne donnez-vous pas audience à ce Frere Simon ? Il arrive quelquefois dans un moment ce qui n'arrive pas en mille. Ce Chevalier ſçait la conſéquence de ſa démarche ; ne le croïez pas aſſez fol, pour vouloir ſans ſujet entrer à cette heure dans le Château. Si j'étois à votre place, je ferois redoubler la Garde aux portes & dans les tours, & mettre les machines en état ſur les remparts. Car enfin, Seigneur, j'ai vû de mon tems, que ſi l'on n'eût ouvert à minuit la porte du Château de ſaint Pierre, il eût été pris le lendemain par les Turcs.

Le Grand-Maître ſe rendit aux raiſons du vieux Chevalier, & donna tous les ordres néceſſaires, pour éviter une ſurpriſe. On amena enſuite le Chevalier Simon del Faro, auquel il dit d'un air irrité : O mauvais Frere, & plus mauvais Chevalier ! Comment avez-vous aſſez peu de crainte de Dieu, pour être hors du Château à une heure auſſi induë ? Venez, Miniſtres de la Juſtice : conduiſez-le en priſon, & ne lui donnez pour toute nourriture, que quatre onces de pain & deux

onces

onces d'eau. Le Chevalier lui répondit ſans s'étonner : Votre Seigneurie n'a pas coutume de condamner quelqu'un ſans l'entendre. Si la raiſon que j'ai à donner n'eſt pas bonne, je me ſoumets ſans en appeller, au double de la pénitence que vous m'impoſez. Je ne t'écoute point, répliqua le Grand-Maître avec vivacité ; & je veux que mes ordres ſoient exécutés. Seigneur, reprit le Chevalier, il ne ſe paſſera pas vingt-quatre heures que vous ne vous repentiez de ne m'avoir pas écouté ; vous voudriez alors m'avoir donné la meilleure Commanderie de la Religion. Sçachez qu'il n'y va pas moins que du ſalut de tout notre Ordre. Si je vous en impoſe, je conſens à être précipité dans la mer.

La fermeté du Chevalier étonna le Grand-Maître ; & comme il l'aſſura qu'il ne pouvoit lui parler qu'en particulier, il fit retirer tout le monde. Alors Simon ſe voïant tête à tête avec lui : Seigneur, lui dit-il, notre Religion reçoit en ce moment une grande marque de la bonté divine. Encore une nuit, & nous étions perdus. Je vous prie, mon fils, de vous expliquer, dit alors le Grand-Maître d'un ton fort radouci ; & loin de vous punir, je

je vous promets foi de Religieux, de vous faire un des premiers de l'Ordre. Le Chevalier ſe mit à genoux, en lui baiſant la main, & lui fit le détail de tout ce qu'il avoit appris. Il lui dit, que deux Chevaliers Genois les avoient trahis, & avoient engagé la Flotte de leur Nation à venir attaquer l'Iſle; que leurs Vaiſſeaux étoient dans le Port, chargés de beaucoup de Troupes; que ces traîtres avoient ôté toutes les balles des arbalêtres, & en avoient ſubſtitué de ſavon, ou de fromage; qu'ils avoient choiſi les plus braves de leurs ſoldats, pour entrer dans le Château, ſans autres armes qu'une épée & des arbalêtres démontées, qui ſe rajuſtoient en un inſtant; qu'ils devoient s'y rendre le lendemain matin deux à deux, ſous prétexte de venir adorer la Croix, & entendre l'Office. Lorſqu'ils ſeront en aſſez grand nombre, continua-t-il, ils doivent ſortir de l'Egliſe; & par le ſecours des deux traîtres, qui cependant ſe ſeront rendus maîtres de la Tour, qu'on a laiſſée à la garde du Châtelain, ils donneront aiſément entrée à toutes leurs Troupes. Alors s'étendant de proche en proche dans les autres Tours, ils auront pris la moitié du Château, avant que vous

en aïez eu le moindre ſoupçon. Ainſi vous voïez, Seigneur, que nous ne pouvons éviter la mort.

A cette nouvelle le Grand-Maître voulut s'éclaircir de la vérité ; & prenant le Chevalier par la main : Allons, lui dit-il, à la chambre des armes. Ils s'y rendirent, & trouverent en effet ce que Simon avoit dit. Alors le Grand-Maître convaincu de la trahiſon, fit aſſembler promptement le Conſeil. On arrêta les deux Freres Genois, qui convinrent que le Grand-Maître & tout l'Ordre devoient périr le lendemain. Sur le champ ils furent précipités dans le fond d'une tour remplie de ſerpens, d'aſpics, & d'autres animaux vénimeux. Tous les Chevaliers paſſerent la nuit ſous les armes. Ils redoublerent la garde, & choiſirent cinquante d'entr'eux les plus jeunes & les plus alertes, pour recevoir ceux des ennemis, qui ſe préſenteroient pout entrer au Château, tandis que les autres s'armeroient pour les ſoutenir.

Le matin dès que les portes furent ouvertes, les Genois vinrent deux à deux, ſous prétexte de vouloir entendre l'Office. Ils avoient trois portes à paſſer, avant que d'entrer dans le Château. Ils trouverent

rent la premiere ouverte, & gardée ſeulement par deux Portiers ; mais on ne paſſoit les deux autres que par le guichet. A meſure que les ſoldats Genois arrivoient dans la grande cour, les cinquante Chevaliers nommés pour les recevoir les déſarmoient; après quoi ils les jettoient dans une grande foſſe, deſtinée à conſerver le bled, & de laquelle on ne pouvoit entendre leurs cris. On fit périr ainſi mille trente Genois. Il n'en vint pas un plus grand nombre au Château, parce que leur Commandant, qui ne voïoit paroître aucun de ceux qu'il avoit envoïés, ſongea à rembarquer promptement le reſte de ſes Troupes. Alors le Grand-Maître commanda une ſortie, compoſée de preſque tous les Chevaliers, avec ordre de faire main-baſſe ſur les ennemis, dont un grand nombre reſta ſur la place.

Les Genois ſe voïant découverts, mirent à la voile, & firent route à Barouth, où le Sultan devoit ſe rendre. Là le Commandant Genois lui fit le récit de tout ce qui s'étoit paſſé à Rhodes, & à ſa priere le Sultan réſolut d'armer & de paſſer lui-même dans l'Iſle, avec le plus de forces qu'il lui ſeroit poſſible. Il fit partir d'abord vingt-cinq mille Mammelucs, & au ſecond

cond voïage il ſe rendit lui-même devant la Place ſuivi de vingt-cinq mille Maures. A préſent, continuerent les Chevaliers, il eſt à la tête de cent cinquante mille hommes. Après avoir déſolé la campagne, il a mis le Siége devant la Ville, que les Vaiſſeaux Genois tiennent bloquée de toutes parts, pour empêcher le ſecours. On donne régulierement trois aſſauts par jour. Les Chevaliers ſe défendent en braves gens ; mais ils manquent de vivres, & après avoir été contraints de manger leurs chevaux, ils ſe nourriſſent à préſent de rats & de ſouris. Le Grand-Maître a fait paſſer un Brigantin à travers la Flotte ennemie, pour informer le Pape, l'Empereur & tous les Rois Chrétiens, du triſte état où il eſt réduit, & leur demander du ſecours. Tous en ont promis, mais il eſt très-lent à partir. Le Roi de France a donné de belles paroles, mais il n'a rien effectué.

Les Chevaliers ajouterent, qu'ils avoient quitté la Cour de France pour venir implorer la protection du Duc de Bretagne. Ce Prince leur témoigna combien il étoit ſenſible à la cruelle ſituation du Grand-Maître & de tout l'Ordre, & les aſſura qu'il alloit envoïer des Ambaſſadeurs au Roi

Roi de France, pour lui offrir de commander en perſonne le ſecours qu'il voudroit envoïer à Rhodes, & de contribuer juſqu'à dix mille écus pour les frais de l'expédition. En effet, il tint le lendemain un grand Conſeil, & l'on nomma quatre Ambaſſadeurs, qui furent un Archevêque, un Evêque, un Vicomte & Tiran le Blanc, parce qu'il étoit Chevalier de la Jarretiere. A leur arrivée en France, ils eurent audience du Roi, qui remit à leur faire réponſe dans quatre jours ; mais il ſe paſſa plus d'un mois avant qu'ils puſſent ſçavoir quelles étoient ſes intentions. Enfin ce Prince leur déclara que dans les circonſtances où il ſe trouvoit, il ne pouvoit rien faire pour la Religion, & qu'il avoit des affaires plus importantes. Après cette réponſe, les Ambaſſadeurs reprirent le chemin de la Bretagne.

Lorſque Tiran vit que perſonne ne ſe diſpoſoit à ſecourir la Ville de Rhodes, il demanda à ceux que l'on avoit envoïés dans le Brigantin, s'il étoit impoſſible d'y faire entrer du ſecours par mer. Ils lui répondirent, qu'en prenant beaucoup de précautions, on pouvoit entrer dans le Château de Rhodes par une autre porte, que celle de la Marine. Sur cette aſſurance,

ce, Tiran avec la permiſſion du Duc, de ſon pere, & de ſa mere, acheta un gros Vaiſſeau, qu'il fit équiper en guerre, & qu'il chargea de toutes ſortes de vivres, & de munitions.

Le Roi de France qui regnoit alors, avoit cinq fils. Le plus jeune, qui ſe nommoit Philippe, étoit fort lourd, & très-ignorant. Le Roi en faiſoit ſi peu de cas, que perſonne ne parloit de lui. Un Gentilhomme qui le ſervoit, aïant appris que Tiran armoit un gros Vaiſſeau, pour aller à Rhodes, & ſouhaitant de paſſer lui-même dans ce païs, réſolu de ſe rendre enſuite Hermite à Jéruſalem, parla un jour à Philippe de cet armement; & le trouvant diſpoſé à l'écouter: Seigneur, continua-t-il, les Chevaliers qui veulent acquérir de l'honneur, ne doivent pas s'enſevelir dans la maiſou paternelle, lorſqu'ils ſont jeunes, & capables de porter les armes, ſurtout lorſque leurs peres ne paroiſſent avoir pour eux aucune eſtime. Pour moi, ſi j'étois à votre place, il n'y a rien au monde que je ne préferaſſe à cette Cour. Ne ſçavez-vous pas ce que dit le Proverbe, que qui change de lieu, change de fortune? Jettez les yeux ſur ce fameux Tiran le Blanc. Voïez quel honneur

il

il s'eſt acquis en Angleterre. Il arme à préſent un gros Vaiſſeau pour aller au ſecours de Rhodes, de la Religion & de la ſainte Maiſon de Jéruſalem. Quelle gloire ne vous attireriez-vous pas, ſi nous partions pour l'accompagner dans cette expédition ! Tiran eſt un Chevalier rempli d'honneur qui ſe fera une gloire de vous ſervir & de rendre tout ce qui eſt dû à votre naiſſance & à votre rang. Ce conſeil eſt bon, lui dit le Prince ; mais quelles meſures faut-il prendre pour l'exécuter ? Seigneur, répondit le Gentilhomme, j'irai trouver Tiran comme de moi-même, ponr lui demander paſſage ſur ſon Vaiſſeau, & ſuivant la diſpoſition où je le trouverai, je me déclarerai davantage. Il partit le lendemain & ſe rendit en ſix jours au Port. Tiran qui connoiſſoit ſa valeur & qui aimoit ſon caractere, le vit avec joie & s'engagea à tout entreprendre pour ſervir le Prince de France. Ils convinrent de faire préparer une chambre ſur le Vaiſſeau, où il pourroit ſe tenir caché juſques à ce que l'on fût en mer. Après quoi Ténebreux retourna à la Cour. *

* Ce Philippe de France eſt un perſonnage de la façon de l'Auteur, & qu'il eſt inutile de chercher dans l'Hiſtoire. On verra dans la ſuite qu'il le fait devenir Roi de Sicile par ſon mariage avec la fille

Philippe l'attendoit avec impatience. Le Gentilhomme lui rendit compte de ſa négociation. Le Prince lui répondit, que rien ne le retenoit. En effet, dès le lendemain matin il alla trouver le Roi ſon pere, & en préſence de la Reine, il lui demanda la permiſſion d'aller à Paris voir la Foire qui devoit s'ouvrir dans deux jours. L'un & l'autre y conſentirent. Philippe leur baiſa les mains en prenant congé d'eux ; & après avoir fait proviſion d'argent & de pierreries, il partit ſuivi de Ténebreux, & prit le chemin de la Bretagne.

Ils arriverent au bout de ſix jours au Port de mer, où ils s'embarquerent ſans que le Prince eût été reconnu. Peu de tems après on mit à la voile, & Philippe ſe fit connoître à Tiran, qui fût très charmé de le voir, & qui le reçut avec les honneurs dûs à ſa naiſſance. Le vent les

unique du Roi de ce Païs. Charles d'Anjou frere de S. Loüis, le premier Roi de Sicile de la Maiſon de France, le devint par le droit des armes & par l'inveſtiture du Pape, qui ôta cette Couronne à Mainfroy par des motifs de politique. D'ailleurs Charles d'Anjou étoit marié en France & avoit épouſé une fille du Comte de Provence. Il eſt vrai qu'il étoit le ſeptiéme fils de Loüis VIII. mais il étoit un enfant à la mort de ſon pere. Ainſi cet Epiſode & le caractere que l'Auteur Eſpagnol donne à Philippe de France ſont des choſes totalement imaginaires.

obligea

obligea de relâcher à Lisbone ; & le Roi de Portugal informé que le fils du Roi de France étoit ſur le Vaiſſeau, envoïa un Gentilhomme le prier de deſcendre à terre. Philippe & Tiran s'habillerent magnifiquement, & ſuivis d'un grand nombre de Gentilshommes parés de chaînes d'or, ils prirent le chemin du Palais. Le Roi de Portugal embraſſa le Prince, & le retint deux jours à ſa Cour. Cependant il envoïa ſur le Vaiſſeau des proviſions en abondance. Ce fut de là que Tiran dépêcha un Gentilhomme au Roi de France, pour lui donner des nouvelles de ſon fils. Le Roi & la Reine qui ignoroient ce qu'il étoit devenu, & qui appréhendoient qu'il ne fût mort, ou qu'il ne lui eût pris fantaiſie d'entrer dans quelque Monaſtere, furent charmés de le ſçavoir en auſſi bonne compagnie.

Philippe prit congé du Roi de Portugal, & le Vaiſſeau remit à la voile. Il avoit doublé le Cap de S. Vincent, & ſe préparoit à paſſer le Détroit, lorſqu'il fut attaqué par quinze Vaiſſeaux Maures. Le combat fut vif & dura plus de quatre heures, pendant leſquelles il y eut de part & d'autre beaucoup de tués & de bleſſés.

Tiran avoit embarqué un Matelot d'u-

ne adreſſe & d'une valeur infinie. Il ſe nommoit Catoquifaras. Celui-ci voïant que le combat ne tournoit pas à leur avantage, fit avec de la corde un filet ſemblable à ceux dans leſquels on porte la paille. Il le tendit enſuite depuis le Château de poupe juſqu'à la prouë, & l'élevant fort haut ſur le grand mât, il ne cauſoit aucun embarras aux Chrétiens qui combattoient, & leur étoit d'un grand ſecours. Car les Maures jettoient ſur le pont une quantité prodigieuſe de poutres, de pierres & de pieux ; mais le filet renvoïoit tout à la mer. Non content de cette manœuvre, le Matelot fit boüillir de l'huile & de la poix, avec leſquelles il obligea les ennemis d'abandonner l'abordage & de ſe décrocher.

Les Chrétiens paſſerent ainſi le Détroit en ſe battant jour & nuit. Leur Vaiſſeau reçut tant de coups de traits, que ſes voiles en reſterent clouées contre les mats, & il lui étoit difficile de manuœvrer. Ils gagnerent enfin le moüillage d'une Iſle déſerte & voiſine de la terre des Maures, & & après avoir réparé, autant qu'il leur fut poſſible leur Vaiſſeau, ils cotoïerent la Barbarie & aborderent à Tunis. Ils ne firent pas un long ſéjour dans ce Port. Comme

me ils vouloient embarquer des bleds, ils prirent la route de Sicile, & arriverent heureuſement à Palerme.

Dès que le Vaiſſeau fut entré dans le Port, Philippe & Tiran envoïerent à terre l'Ecrivain & cinq ou ſix perſonnes de l'Equipage pour faire les proviſions néceſſaires, avec ordre de ne point les découvrir, & de dire ſeulement, que ce Vaiſſeau étoit parti de Ponant, faiſant route à Alexandrie, & aïant à bord quelques Pelerins qui alloient au S. Sépulchre. Mais le Roi informé qu'il étoit arrivé des étrangers, aïant voulu les voir, en lui faiſant le récit de leur navigation, ils oublierent l'Ordre qu'ils avoient reçû, & lui apprirent ſans le vouloir, que Philippe fils du Roi de France étoit ſur le Vaiſſeau avec Tiran le Blanc.

A cette nouvelle, ce Prince fit dreſſer un grand pont de bois, qui depuis la terre alloit juſqu'au Vaiſſeau. On le couvrit de tapiſſeries, qui pendoient juſqu'à la mer; & le Roi s'étant rendu lui-même à bord accompagné de ſes deux fils, il pria Philippe & Tiran de ſe débarquer & de venir ſe repoſer à terre des fatigues de la mer, & des combats qu'ils avoient eſſuïés contre les Maures. Ils accepterent ſes offres,

& le ſuivirent, après l'avoir remercié mille fois de toutes ſes honnêtetés. Le Roi les conduiſit à la Ville, où l'on leur avoit préparé par ſon ordre un magnifique logement. Ce Prince voulut les y conduire lui-même ; mais Philippe inſtruit par Tiran, proteſta qu'il n'y mettroit point le pied, qu'il n'eût rendu ſes devoirs à la Reine. Le Roi y conſentit ; & lorſqu'ils arriverent au Palais, ils trouverent cette Princeſſe accompagnée de l'Infante Ricomana ſa fille, & en furent reçus avec une extrême politeſſe. Après cette viſite ils ſe rendirent à leur logement, qu'ils trouverent ſuperbement orné, & où ils furent ſervis avec beaucoup de magnificence.

Pendant le ſéjour que Philippe & Tiran firent à Palerme, ils étoient preſque toûjours avec le Roi, mais plus ſouvent encore avec l'Infante, Princeſſe accomplie, renommée pour ſon ſçavoir & ſa vertu, & qui recevoit ſi poliment les étrangers, que dans tout le monde on ne parloit que de ſon mérite. Philippe ne put la voir ainſi tous les jours ſans en devenir amoureux. L'Infante de ſon côté ne fut pas inſenſible au mérite du Printe deFrance. Mais lorſqu'il étoit avec elle, il ſe

trouvoit ſi embarraſſé qu'il ne pouvoit parler, ni répondre aux queſtions qu'elle lui faiſoit. Tiran témoin de ſon embarras, & qui avoit réſolu de ſervir ſa paſſion, prenoit alors promtement la parole.

Un jour qu'il étoit ſeul avec l'Infante, le Chevalier croïant cette occaſion favorable pour parler en faveur du Prince : Voïez, Madame, quel eſt le pouvoir de l'amour, lui dit-il. Dès que Philippe eſt de retour chez lui, il chante ſans ceſſe vos loüanges, & l'excès de ſa paſſion le rend muet en votre préſence. Pour moi, continua-t-il, ſi j'étois fille, & que je trouvaſſe un homme d'un ſemblable caractere, bien fait & d'auſſi bonne Maiſon, je le préfererois à tout autre. Ce que vous dites eſt fort bon, répondit la Princeſſe. Mais en convenant de toutes ces qualités que vous donnez au Prince, ſi la nature l'a formé lourd & épais ; quel plaiſir peut goûter une femme raiſonnable, lorſque tout le monde ſe rit de celui qu'elle aime, & qu'elle eſt obligée de le tenir, pour ainſi dire, enfermé dans une boëte ? A vous parler naturellement, j'aimerois mieux que le Prince eût un peu plus d'eſprit & moins de nobleſſe. Je voudrois encore qu'il ne fût point avare, & que ſon igno-

rance ne fût point extrême. Avec votre permiſſion, Madame, répliqua Tiran, vous ne rendez pas juſtice à Philippe. Il eſt jeune, mais il a la raiſon d'un vieillard. Croïez-moi, aimez qui vous aime. Ce Prince eſt fils de Roi comme vous : il vous adore, & s'il ne parle pas autant que beaucoup d'autres, vous devez l'en eſtimer davantage. Défiez-vous, ajouta-t-il, de ces hommes qui témoignent leur paſſion avec hauteur & fierté. Cet amour n'a ſouvent ni vérité ni franchiſe ; il s'en retourne auſſi promtement qu'il eſt venu. Soïez perſuadée au contraire, que l'embarras que vous inſpirez eſt une preuve avantageuſe des ſentimens qu'on a pour votre perſonne. L'amitié que vous portez à Philippe, repartit l'Infante, vous engage à parler de la ſorte ; mais ne penſez pas que je ſois capable de croire légerement. Je conviens que ſa figure me plaît, mais mon cœur combat encore. Je crains, je vous l'avouë, de trouver en lui de l'ignorance & de l'avarice. Madame, reprit Tiran, en pareille matiere, il n'eſt pas toujours bon, de pouſſer trop loin l'examen. Souvent après avoir bien choiſi, on prend le pire.

La Reine qui parut alors, interrompit leur

leur converſation ; & s'adreſſant à Tiran : Nous venons de nous entretenir le Roi & moi de vos exploits, lui dit-elle. Il vous parlera d'une affaire, qui nous touche infiniment l'un & l'autre ; mais je vous déclare, que j'y apporterai tous les obſtacles imaginables, parce que quelque bon Chevalier que vous ſoïez, je ne penſe pas que vous en puiſſiez jamais ſortir à votre honneur. Madame, répondit Tiran, je ne comprens rien à ce que vous me faites l'honneur de me dire ; mais je puis vous aſſurer, qu'il n'y a rien que je ne faſſe, & à quoi je ne m'expoſe, pour contenter votre Excellence, avec le bon plaiſir du Roi. La Reine le remercia de ſa bonne volonté ; & prenant congé d'elle & de l'Infante, le Chevalier ſe rendit à ſon Vaiſſeau, pour le mettre en état de partir.

Pendant qu'il étoit à bord, il eut avis qu'un Vaiſſeau paroiſſoit en haute mer ; & ſur le champ il détacha un Brigantin armé, pour aller le reconnoître. Le Brigantin fit le trajet avec une extrême diligence ; & à ſon retour il apprit à Tiran, que ce Vaiſſeau venoit d'Alexandrie & de Baruth ; qu'il avoit touché à l'Iſle de Chypre ; mais qu'il n'avoit pû entrer dans le Port de Rhodes,

Rhodes, à cauſe du grand nombte de Maures qui l'aſſiégeoient par terre & par mer ; que les Vaiſſeaux Genois fermoient le Port ; qu'en un mot cette Ville étoit aux abois, & que le Sultan avoit refuſé de la recevoir à compoſition. Ces nouvelles engagerent Tiran à preſſer ſon départ, & par conſéquent l'embarquement du bled & des vivres, dont il vouloit faire proviſion, pour ſecourir la Religion de Rhodes. Il païa ſi libéralement le Marchand, qu'en peu de jours ſon Vaiſſeau ſe trouva chargé de bled, de vin, & de toutes les viandes ſalées, qui lui étoient néceſſaires.

Cependant le Roi de Sicile inſtruit de ces préparatifs, fit ſçavoir à Tiran qu'il ſouhaitoit de lui parler ; & le prenant en particulier : Les grandes actions que vous avez faites, valeureux Tiran, lui dit-il, vous élevent au-deſſus de tous les Princes de la Chrétienté. Le ſecours que vous portez ſi génereuſement au Grand-Maître de Rhodes, que tout le monde a abandonné, vous fait un honneur infini ; & votre mérite perſonnel joint à tant de gloire m'engage à vous aſſurer, qu'il n'eſt rien que je ne faſſe, pour vous prouver combien je vous ſuis acquis. C'eſt ce qui m'oblige,

m'oblige à vous découvrir aujourd'hui le deſſein que j'ai formé, de vous accompagner ſans être connu, & d'aller gagner avec vous les Indulgences à Jéruſalem. Tiran après avoir loüé le deſſein du Prince, l'aſſura que ſon Vaiſſeau, & tout ce qui lui appartenoit étoit à ſon ſervice, & qu'il étoit le maître d'en diſpoſer. Le Roi le remercia de ſes offres, & voulut ſur le champ aller avec Tiran viſiter le Vaiſſeau, où il choiſit ſon logement auprès du grand mât.

La converſation tomba aiſément entre eux ſur Philippe. Comme le Chevalier l'aimoit beaucoup, & qu'il ne penſoit qu'à lui faire épouſer l'Infante, il prit cette occaſion, pour en faire la propoſition au Roi. Ce Prince ſentit d'abord tout l'avantage d'une alliance avec la Maiſon de France; mais il répondit alors à Tiran, qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de rien décider ſur cette affaire ſans le conſentement de la Reine, & ſurtout ſans celui de l'Infante. Il les manda donc toutes deux à ſon retour; & après leur avoir déclaré le deſſein où il étoit de partir avec Tiran: Mais, continua-t-il, en s'adreſſant à la Princeſſe, dans l'incertitude de ce qui peut arriver, je voudrois bien, ma fille,

vous

vous voir contente avant mon départ. Je m'eſtimerois heureux de m'allier avec le Roi de France, le plus grand Prince de la Chrétienté ; ce qui arriveroit certainement, ſi par hazard Philippe vous convenoit.

L'Infante répondit, que de quinze jours au moins le Vaiſſeau ne ſeroit en état de partir, & que cependant il pourroit conſulter ſur cette affaire le Duc de Meſſine ſon Oncle, qui devoit arriver ce même jour. Mais, ajouta-elle, puiſque vous avez réſolu de faire ce ſaint voïage, je conſeille à Votre Majeſté de donner une grande Fête avant ſon départ, à l'honneur de Tiran, & des autres Chevaliers de ſa ſuite, & afin que le Roi de France ſi par hazard il en eſt inſtruit, ſçache le cas que vous faites de ſon fils. Ordonnez donc que Dimanche prochain on célebre la Fête, & qu'il y ait Cour pleniére pendant trois jours ; que les tables ſoient dreſſées jour & nuit, & qu'à toute heure ceux qui ſe préſenteront ſoient abondamment ſervis. Le Roi approuva la propoſition de la Princeſſe ; & parce qu'il avoit beaucoup d'ordres à donner pour le gouvernement de ſon Roïaume pendant ſon abſence, il la pria d'ordonner elle-même de la Fête,

&

& chargea tous ſes Officiers de lui obéïr.

Comme l'Infante n'avoit principalement imaginé le projet de cette Fête, que pour mieux examiner Philippe, elle voulut que le jour qu'elle devoit ſe célébrer, le Roi, la Reine, le Prince de France, & elle, mangeaſſent à une table plus élevée; & que le Duc de Meſſine, Tiran, & les autres Comtes & Barons, fuſſent ſervis à une autre plus baſſe. L'heure du feſtin arrivée, chacun prit place. Le Roi s'aſſit au milieu de la table qui lui étoit deſtinée, aïant la Reine à ſa gauche. A l'égard de Philippe, il le fit placer par honneur à ſa droite, au bout de la table, & l'Infante vis-à-vis de lui.

Tiran n'abandonnoit point le Prince, dans la crainte qu'il ne lui échappât quelque action, qui pût déplaire à la Princeſſe. Le Roi qui s'en apperçut, lui dit que ſon frere le Duc de Meſſine l'attendoit pour dîner. Le Chevalier le ſupplia de lui permettre de ſervir le fils de ſon Roi dans une Fête auſſi brillante; mais l'Infante prenant la parole avec une impatience mêlée de dépit: Il n'eſt pas néceſſaire, Tiran, lui dit-elle, que vous ſoïez toujours aux côtés de Philippe. Il y a dans la Cour du Roi mon pere aſſez de Chevaliers,

liers, pour le ſervir. Tiran voïant que la Princeſſe lui parloit ſi vivement, s'approcha de Philippe, & lui dit à voix baſſe : Lorſque le Roi ſe lavera les mains, & que vous verrez l'Infante ſe lever, & ſe mettre à genoux, ne manquez pas de prendre le baſſin, & faites tout ce que vous lui verrez faire. Surtout prenez bien garde de ne commettre aucune impoliteſſe. Le Prince l'aſſura, qu'il pouvoit être tranquille ; & Tiran fut ſe mettre à table.

Auſſi-tôt que tout le monde fut placé, on préſenta à laver au Roi. L'Infante ne manqua pas alors de ſe mettre à genoux, en prenant le baſſin. Philippe voulut en faire de même ; mais jamais le Roi n'y conſentit. On fit la même cérémonie à la Reine. Enfin, on porta le baſſin à l'Infante, qui prit la main de Philippe, pour le faire laver avec elle. Il s'en excuſa d'abord, & ſe mit même à ſes genoux, pour lui tenir le baſſin ; mais la Princeſſe le releva, & voulut abſolument qu'ils lavaſſent enſemble.

On apporta le pain enſuite ; mais au lieu de n'y point toucher, & d'attendre que l'on eût couvert, Philippe prit un couteau, & coupant avec empreſſement le pain qu'on lui avoit ſervi, il en fit douze

ze grandes tranches, qu'il mit à côté de lui. L'Infante ne put s'empêcher de rire, en voïant cette cérémonie. Le Roi n'y tint pas, non plus que tous ceux qui étoient préſens; & les jeunes Chevaliers qui ſervoient à table, éclaterent. La choſe fut ſi forte, que le bruit en parvint juſqu'à Tiran, tout éloigné qu'il étoit. Il ſe leva donc, ne doutant point que le Prince n'eût donné quelque ſcene; & s'étant approché de lui, il apperçut les douze tranches de pain qu'il avoit faites, pendant que le Roi, ni perſonne, n'avoient encore touché à celui qu'on leur avoit préſenté. Auſſi-tôt ſans ſe déconcerter, il prit les douze tranches de pain, & tirant de ſa bourſe un pareil nombre de ducats d'or, qu'il mit dans chaque morceau, il ordonna qu'on les diſtribuât à douze pauvres. Alors on ceſſa de rire; & le Roi & la Reine aïant demandé à Tiran la raiſon de cette libéralité : Vos Excellences ont été ſurpriſes, leur dit-il, ainſi que toute la Compagnie, du procedé de Philippe. On a fait plus, on s'en eſt mocqué. Mais il faut ſçavoir, que les Très-Chrétiens Rois de France, en reconnoiſſance de toutes les graces qu'ils ont reçuës de Dieu, ont ordonné, que tous leurs enfans coupent le

le pain qu'on leur ſert en douze tranches, dans leſqnelles ils mettent une monnoïe d'argent, lorſqu'ils n'ont point encore eu l'Ordre de Chevalerie, & qu'ils donnent enſuite aux pauvres en l'honneur des douze Apôtres. Lorſqu'ils ſont Chevaliers, c'eſt de l'or qu'ils y mettent. Juſqu'à préſent tous les Princes du ſang de France ont ſuivi cet uſage. Cette aumône, dit le Roi, me paroît la plus belle, qu'on ait jamais faite. Pour moi, qui ſuis Roi couronné, je n'en fais pas en un mois une auſſi conſidérable. Tiran ſe retira enſuite. Philippe s'appercevant de la faute qu'il avoit faite, & de la façon ſage dont ſon ami avoit ſçu la réparer, fut ſobre pendant le reſte du repas, & eut une grande attention à ne pas plus manger, que la Princeſſe.

Après le dîner le Roi accompagné du Duc de Meſſine paſſa dans l'appartement de l'Infante, où la Reine les ſuivit. Là il leur dit à l'une & à l'autre, qu'étant réſolu de faire le ſaint voïage qu'il entreprenoit, il étoit conſolé de laiſſer ſes Etats entre les mains du Duc ſon frere, qu'il faiſoit Viceroi, & Lieutenant Genéral du Roïaume. Il leur parla enſuite du Mariage de Philippe & de la Princeſſe, & les aſſura,

assura, que puisqu'ils se convenoient, il ne souhaitoit rien davantage, que de le voir accompli. Mais il ajouta, qu'il vouloit que ce fût avec le consentement du Roi & de la Reine de France, & qu'il falloit pour l'obtenir, que Tiran leur écrivît, dautant que le Prince étant fort jeune, on pourroit s'imaginer, que peut-être on l'auroit séduit. Et j'aimerois mieux, continua-t-il, donner ma fille à un simple Chevalier du consentement de ses parens, qu'à un Roi contre la volonté de son peuple. La Reine approuva cet avis; & l'Infante elle-même ne fut pas fâchée de ce retardement, dans l'espérance d'en profiter, pour connoître encore mieux le caractere de Philippe. On manda Tiran, qui sur le champ écrivit en conséquence; & le Roi fit avancer un Brigantin, pour porter les Lettres à Piombino en terre ferme.

Tout étant disposé pour le départ, le Roi de Sicile feignit de s'embarquer sur le Brigantin qu'il avoit fait préparer, sous prétexte de vouloir aller en Italie, pour s'aboucher avec le Pape, & se rendit secrettement sur le Vaisseau de Tiran. Cependant ce Chevalier alla avec Philippe prendre congé de la Reine, & de l'Infan-

te ; elles étoient dans un affliction extrême ; mais Philippe entroit pour beaucoup dans la douleur de l'Infante.

Tiran mit à la voile ; & le tems fut si favorable, qu'en quatre jours ils arriverent à la vûë de Rhodes. Ils moüillerent sous le Château de saint Pierre, attendant un vent tel qu'ils le souhaitoient, pour exécuter leur projet. Tiran par le conseil de deux Matelots de ses terres, qui lui étoient fort attachés, fit remettre à la voile pendant la nuit, & se trouva au point du jour presque dans le Port. Les Genois ne douterent point d'abord, que ce Vaisseau ne fût un de ceux qu'ils avoient envoïés chercher des vivres pour le Camp du Sultan ; car ils ne pouvoient imaginer, qu'un ennemi eût la hardiesse de s'engager au milieu de leur nombreuse Flotte. Ils ne resterent pas long-tems dans cette erreur. Dès que Tiran se vit à une certaine distance de la Place, il ordonna qu'on mît toutes les voiles. Alors soit au Gabari, soit à la manœuvre, les Genois reconnurent le Vaisseau pour être étranger. Ils firent leur possible pour lui couper le chemin ; mais comme il avoit toutes les voiles dehors, leurs efforts furent inutiles.

Tiran

Tiran avoit ordonné au Pilote de porter de voiles dans une petite plage de ſable, défenduë par la Ville, & d'échoüer le Vaiſſeau; ce qui fut exécuté. Les Chevaliers voïant cette manœuvre, ne douterent point que les Genois ne l'euſſent imaginé, pour les ſurprendre d'une nouvelle façon. Ils vinrent donc courageuſement pour attaquer le Vaiſſeau étranger; mais un Matelot arbora promtement un pavillon blanc, en même-tems qu'un homme de l'équipage ſauta à terre, & les inſtruiſit de la vérité.

A cette nouvelle le Grand-Maître ſe jetta à genoux avec tous les Chevaliers, & remercia Dieu du ſecours qu'il leur envoïoit. Il deſcendit enſuite du Château à la tête des Freres, & de tous les habitans, & ſe rendit ſur le rivage, à deſſein de faire mettre le bled dans les magaſins; mais lorſqu'il apprit qu'il avoit cette obligation à Tiran, dont il connoiſſoit la réputation, il envoïa ſur le Vaiſſeau deux Chevaliers des plus conſiderables, pour le prier de deſcendre à terre, & pour lui témoigner l'extrême envie qu'il avoit de le voir, & de le remercier. Tiran reçut ces Députés avec beaucoup de politeſſe, & leur dit qu'il croïoit ſa préſence encore

néceſſaire dans le Vaiſſeau, juſqu'à ce que toutes les proviſions fuſſent débarquées. Cependant il leur fit ſervir des rafraîchiſſemens ; après quoi il les pria de conduire deux Chevaliers de ſa ſuite au Grand-Maître, pour l'avertir, qu'il avoit ſur ſon bord le Roi de Sicile, & Philippe fils du Roi de Francc.

Peu de tems après Tiran deſcendit à terre accompagné des deux Princes. Il étoit extrémement magnifique. Il portoit ce jour-là un habit de brocard cramoiſi brodé de perles, la jarretiere à la jambe, & ſur la tête une tocque d'écarlate avec une agraffe d'un grand prix. Dans cet équipage il entra dans la Ville, ſuivi de pluſieurs autres Chevaliers, & trouva le Grand-Maître qui l'attendoit dans la place. Les Dames & les Demoiſelles étoient aux fenêtres, & juſques ſur les toits, pour voir le généreux Chevalier qui les délivroit de la famine & de la captivité ; & tout retentiſſoit de ſes éloges.

En effet, ce ſecours décida du ſalut de Rhodes, & de la levée du ſiége. Auſſi-tôt après ſon arrivée, Tiran commença par donner un ſuperbe repas au Grand-Maître, & à tous les Chevaliers, qui l'accepterent d'autant plus volontiers, qu'à peine

avoient-

avoient-ils la force de parler, tant ils étoient abattus par la famine. En même-tems il fit porter au Château toutes les proviſions néceſſaires pour la garniſon; après quoi il donna ſes ordres, pour qu'on diſtribuât au peuple de la farine, de l'huile, des légumes, enfin tout ce dont on avoit beſoin. Il n'y eut perſonne qui ne fût très-content de ſa magnificence, & de ſa libéralité.

On tint enſuite un Conſeil général ſur l'état du ſiége, & les moïens de le faire lever. A la fin un vieux Chevalier de l'Ordre propoſa d'envoïer au Sultan un préſent de vivres & de rafraîchiſſemens, afin qu'il ne pût douter du ſecours, que la Ville avoit reçu, & pour lui ôter l'eſpérance de la prendre par famine. Cette propoſition fut approuvée, & ſur le champ on envoïa au Camp des Maures quatre cens pains ſortans du four, du vin, des confitures, trois couples de paons, de poules, & de chapons, avec du miel & de l'huile. Le Sultan fut très-affligé de ce préſent. Cependant il reçut très-bien les Envoïés, & leur fit beaucoup de politeſſes.

Tiran s'étant chargé de garder la Ville du côté du Port, avec les Troupes qui l'avoient ſuivi; & les Vaiſſeaux Genois,

ſurtout celui du Commandant, moüilloient fort près de terre. Le ſoir même du débarquement, un des Matelots de Tiran s'étant rendu auprès de lui : Seigneur, lui dit-il, que donneriez-vous à qui mettroit le feu à ce Vaiſſeau, que vous voïez le plus près de nous ? Si tu faiſois une pareille action, répondit Tiran, tu pourrois compter ſur trois mille ducats d'or de récompenſe. Après cette réponſe le Matelot ſe retira, pour préparer ce qui lui étoit néceſſaire ; & voici ce qu'il exécuta le lendemain.

La nuit étoit fort obſcure. Vers minuit le Matelot trouva moïen, en nageant, & en plongeant, de paſſer un cable dans un des anneaux de fer du gouvernail de ce Vaiſſeau. Il attacha enſuite un des bouts de ce cable à terre, & l'autre à une grande barque remplie de bois, d'huile, & d'autres matieres combuſtibles. Dès qu'il y eut mis le feu, cent hommes tirerent le cable. En un moment la barque en feu, s'attacha au Vaiſſeau Genois ; & les flammes ſe communiquerent avec tant de furie, que rien au monde n'eût été capable d'éteindre l'embraſement. Beaucoup de Genois périrent en cette occaſion. Les uns furent brûlés ; d'autres ſe jetterent

à

à la mer, dans l'espérance de gagner quelques-uns de leurs Bâtimens, & se noïerent. Tiran donna au Matelot les trois mille ducats, qu'il lui avoit promis, & y joignit un bel habit de soïe doublé de martres.

Lorsque le Sultan apprit l'accident arrivé à ce Vaisseau, il s'écria : Ce sont des Diables qui sont arrivés. Ils passent au travers d'une Flotte entiere ; ils secourent la Ville, & le lendemain ils brûlent le Vaisseau Commandant. Si nous leur en donnons le tems, ils brûleront de même tous les autres, sans qu'on puisse les en empêcher. Le cable qui avoit porté le Brûlot sur le Vaisseau ennemi, avoit été consumé comme le reste ; ensorte que les Maures ne pouvoient comprendre comment la chose étoit arrivée. Le Sultan assembla donc tous les Capitaines de terre & de mer, & leur prouva par le présent qui lui avoit été envoïé, le secours considérable que les Assiégés avoient reçu ; ce qui joint aux pluïes, & à la saison avancée, lui fit conclure la levée du siége.

Son avis fut généralement approuvé, & on donna tous les ordres nécessaires pour l'embarquement des Troupes & pour la

retraite. Mais elle ſe fit avec tant de précipitation de la part des Maures, que ce déſordre donna lieu à Tiran de la leur vendre cherement. Il ſortit ſur eux ſuivi ſeulement d'un petit nombre de Soldats, & aïant joint quelques Troupes, qu'on n'avoit pû encore embarquer, il les chargea avec tant de furie, qu'il en fit un carnage épouvantable. Le Sultan furieux du maſſacre de ſes gens, envoïa pluſieurs barques, pour faciliter leur retraite; mais ce ſecours ne leur fut pas d'une fort grande utilité & ils reſterent preſque tous ſur la place. Ce Prince infidéle mit enfin à la voile, & reprit la route d'Alexandrie, où il fut reçu par ceux des Seigneurs du Païs, qui ne l'avoient point ſuivi à cette expédition. Comme ils étoient parfaitement inſtruits de tout ce qui s'étoit paſſé, le grand Alcadi portant la parole pour tous les autres: Tu ſers mal notre ſaint Prophéte Mahomet, lui dit-il. Tu dépenſes nos tréſors mal-à-propos. Tu n'as point de courage, & tu deshonores la Religion; ſans prendre conſeil de perſonne, tu quittes l'Iſle de Rhodes, tu leves le ſiége. Le ſecours d'un ſeul Vaiſſeau te fait trembler, toi qui commandes ſur vingt-deux Rois couronnés. Tu t'es abandonné aux

Genois,

Genois, à ces faux Chrétiens, incapables d'aucun bon ſentiment, & qui ne ſont ni Maures ni Chrétiens. Je te condamne donc à la mort pour tous les maux que tu nous as faits. A ces mots, on le jetta dans la foſſe aux lions, où ce malheureux Prince fut auſſi-tôt dévoré.

Ainſi l'Iſle fut abſolument délivrée des Infidéles. Dès que les Habitans de Chypre apprirent la levée du ſiége, ils chargerent à Famagouſte pluſieurs Vaiſſeaux de bled, de bœufs, de moutons & de toutes ſortes de vivres qu'ils firent partir pour Rhodes. En peu de tems l'abondance y fut ſi grande, que les perſonnes les plus âgées ne ſe ſouvenoient pas d'en avoir jamais vû une pareille. Il arriva auſſi pluſieurs Vaiſſeaux Vénitiens chargés de bled, & ſur leſquels on avoit embarqué quelques Pélerins qui alloient à Jéruſalem. Tiran apprit cette nouvelle au Roi & à Philippe, auxquels elle cauſa d'autant plus de joïe, que leur Vaiſſeau étoit hors d'état de tenir la mer. Sur le champ le Roi fit part au Grand-Maître du deſſein où ils étoient de profiter de cette occaſion, pour ſatisfaire au ſaint vœu qu'ils avoient fait. Le Grand-Maître approuva leur réſolution; mais avant leur départ

départ il tint un Chapitre général de tous les Chevaliers, où après avoir exagéré la grandeur du ſervice qu'ils avoient reçû de Tiran, il fut réſolu de quelle maniere on le remercieroit du ſecours généreux qu'il venoit de leur donner.

Le lendemain matin le Grand-Maître fit fermer les portes de la Ville, afin que tout le monde fût témoin de la converſation qu'il vouloit avoir avec le Chevalier. En même-tems il fit apporter au milieu de la Place le tréſor de l'Ordre, après avoir prié le Roi de Sicile & le Prince de France de vouloir bien être préſens à cette cérémonie. Lorſque tout le monde fut aſſemblé, le Grand-Maître adreſſant la parole au Chevalier, parla en ces termes : Votre généroſité & vos hauts faits d'armes, brave Tiran, vous rendent digne du plus grand Empire. Vous avez mis en liberté la ſainte Maiſon de Jéruſalem & le Temple de Salomon. Vous nous avez délivrés des maux les plus affreux, & vous avez empêché la ruine de la Religion. Tout le peuple de Rhodes vous doit l'honneur, les biens & la vie. Lorſque vous êtes arrivé dans cette Ville, nous n'avions plus d'autre reſſource que celle de mourir pour la Foi

de

de J. C. Toute la Religion vous ſupplie donc d'accepter ſon tréſor. Quoique ce ne ſoit pas une juſte récompenſe des obligations infinies que nous vous avons, agréez-le, & que votre généroſité ſupplée à l'impuiſſance où vous nous avez mis, de vous remercier dignement.

Quoique Tiran n'eût point été prévenu, il ne parut point étonné de la propoſition du Grand-Maître, & prenant la parole avec ſa liberté ordinaire : Vos éloges, Seigneur, lui répondit-il, paſſent de beaucoup les ſervices que j'ai pû vous rendre. Je ſuis venu par la permiſſion divine, dans l'unique deſſein de ſecourir votre Révérence & tout ſon Ordre, ſur une Lettre de votre main que j'ai vûë entre les mains du Très-Chrétien Roi de France. Je remercie Dieu de la grace qu'il m'a faite d'arriver aſſez promtement pour vous tirer de la cruelle ſituation où vous étiez réduit & de s'être ſervi de moi pour délivrer la Religion. L'honneur que j'en reçois eſt ici bas une récompenſe ſuffiſante des peines que j'ai priſes, & de ce que j'ai pû dépenſer. J'en attens une autre dans le Ciel. En l'honneur du glorieux S. Jean-Baptiſte, le Protecteur de cette Ville & le Patron de la Religion, je vous remets donç

donc tous mes droits, vous priant ſeulement de vouloir bien faire chanter tous les jours une Meſſe de *Requiem*, pour le repos de mon ame.

Le Grand-Maître le conjura d'accepter du moins ce qu'il avoit dépenſé, afin que ſi jamais l'Ordre ſe trouvoit réduit à la même extrémité, ceux qui auroient le deſſein de les ſecourir ne ſe cruſſent pas obligés à une pareille généroſité. Mais Tiran s'en excuſa encore : Et afin que vous ſoïez content, dit-il au Grand-Maître, je veux que tout le monde ſçache que je le ſuis auſſi. En même-tems il mit les deux mains ſur le tréſor, ordonnant aux Trompettes de publier qu'il étoit ſatisfait, & qu'il donnoit au peuple le bled & toutes les proviſions qu'il avoit apportées. On ne peut exprimer les éloges & les bénédictions que cette généroſité attira à ce vertueux Chevalier.

Dès que la nuit fut venuë, le Roi, Philippe & Tiran prirent congé du Grand-Maître & monterent avec toute leur ſuite ſur les Vaiſſeaux Vénitiens qui arriverent en peu de jours au Port de Jaffe, où tous les Pélerins débarquerent. De là ils ſe rendirent par terre à Jéruſalem, & emploïerent quatorze jours à viſiter

ſiter les Lieux Saints. A leur retour ils prirent leur route par Alexandrie, où Tiran trouva encore une occaſion d'exercer ſa généroſité.

Il ſe promenoit un jour par la Ville avec le Roi de Sicile, lorſqu'ils firent rencontre d'un Eſclave Chrétien, qui pleuroit amerement. Tiran lui demanda le ſujet de ſa douleur, l'aſſurant qu'il le ſoulageroit, s'il étoit poſſible de le faire. Qu'eſt-il beſoin que je vous en inſtruiſe, répondit l'Eſclave ? Ma douleur eſt de telle nature, qu'on ne peut me donner ni conſeil ni ſecours. Il y a vingt-deux ans que je ſuis dans l'eſclavage, continua-t-il, & parce que je ne veux pas changer de Religion, on m'accable de coups, & l'on me fait mourir de faim. Montre-moi, je te prie, reprit Tiran, celui qui te fait tant ſouffrir. Vous le trouverez dans cette maiſon, repartit l'Eſclave. Tiran obtint du Roi la permiſſion d'entrer dans la maiſon, que ce malheureux lui montroit ; & aïant fait venir le Maure qui l'habitoit, il lui propoſa de lui vendre un Eſclave Chrétien, qu'il dit être ſon parent. Le Maure y conſentit, à condition qu'il auroit pour ſa rançon cinquante-cinq ducats d'or, que Tiran lui compta ſur l'heure, en le priant

priant de lui faire connoître les Maures qui avoient des Eſclaves Chrétiens, parce qu'il étoit réſolu de les acheter.

Cette nouvelle ſe répandit bien-tôt par toute la Ville ; & dans l'eſpace de deux jours ce Chevalier racheta quatre cens ſoixante & treize Eſclaves, emploïant à cette bonne œuvre tout ce qu'il avoit d'or & d'argent, juſqu'à vendre même quelques-unes de ſes pierreries. Il les fit embarquer enſuite ſur les Vaiſſeaux qui ſe trouverent au Port d'Alexandrie, & les conduiſit à Rhodes. Là il commença par les faire tous habiller de pied en cap ; & le jour du départ étant arrivé, il leur donna un grand repas. Enſuite après les avoir régalés magnifiquement : Mes amis, leur dit-il, il n'y a pas long tems que vous étiez dans l'eſclavage. Dieu m'a fait la grace de vous en délivrer ; & vous êtes arrivés enfin en terre de promiſſion, libres d'aller partout où il vous plaira ; car je me dépars de tous les droits que je puis avoir ſur vous. Ceux qui voudront me ſuivre, ſeront les bien reçus. Ceux qui aimeront mieux demeurer ici, le peuvent de même. Enfin s'il s'en trouve à qui aucun de ces deux partis ne convienne point, j'aurai ſoin qu'il ne leur manque rien

de

de ce qui leur ſera néceſſaire pour ſe rendre ailleurs. A ce diſcours ils ſe jetterent tous à ſes pieds, pénétrés de la plus vive reconnoiſſance, & les arroſerent de leurs larmes. Chacun prit ſon parti; & Tiran fournit abondamment à tous leurs beſoins.

Le même jour le Chevalier & les deux Princes prirent congé du Grand-Maître, qui pendant leur ſéjour à Rhodes leur fit tous les honneurs & toutes les careſſes imaginables. Ils mirent à la voile, & eurent le vent ſi favorable, qu'en peu de tems ils arriverent heureuſement en Sicile. On ne peut exprimer la joïe des Siciliens, au retour de leur Seigneur naturel. On porta promtement cette bonne nouvelle à la Reine & à l'Infante, qui ſe préparerent auſſi-tôt à recevoir le Roi. Son Frere le Duc de Meſſine ſortit au-devant de lui accompagné d'un nombreux cortege. Il étoit ſuivi de tous les Bourgeois de Palerme, bien vêtus & marchant en bon ordre. L'Archevêque & tout le Clergé marchoient après eux, & précedoient la Reine & l'Infante Ricomana, environnées d'un grand nombre de Dames & de Demoiſelles ſuperbement parées. Après les premiers complimens, Philippe & Tiran

firent

firent la révérence aux Princeſſes. Le Prince de France prit l'Infante ſous le bras & la conduiſit juſqu'au Palais. Pendant pluſieurs jours ce ne furent que fêtes & que réjoüiſſances dans la Capitale & même dans toute l'Iſle.

Quelques jours après le Roi donna Audience aux Ambaſſadeurs du Roi de France. Ce Prince aïant reçu les Lettres de Tiran, au ſujet du Mariage de Philippe avec l'Infante Ricomana, avoit envoïé en Sicile une belle Compagnie de ſoixante Gentilshommes, pour conclure cette alliance. Ils s'étoient rendus à Palerme peu de tems avant le retour du Roi, & avoient fait une entrée magnifique dans cette Ville. A l'arrivée de ce Prince, ils eurent l'honneur de lui faire la révérence, & après lui avoir remis leurs Lettres de créance, ils allerent rendre leurs devoirs à Philippe.

Dans l'Audience qui leur fut accordée enſuite, ils expliquerent plus particulierement le ſujet de leur Ambaſſade. Il conſiſtoit en trois points : le premier, que le Roi de France étoit charmé que ſon fils épouſât l'Infante de Sicile, comme le brave Tiran l'avoit arrêté : le ſecond, que ſi le Roi de Sicile avoit un fils, le Roi de France lui donneroit une

de

de ſes filles en mariage, avec cent mille écus pour ſa dot. Enfin ils déclarerent que le Roi leur Maître avoit demandé au Pape, à l'Empereur & à tous les Princes Chrétiens des ſecours pour la guerre, qu'il avoit réſolu d'entreprendre contre les Infidéles; que tous les Princes auſquels il avoit écrit, avoient promis de le ſeconder; qu'il aſſembloit une armée dont il avoit deſſein de donner le commandement à Philippe, & qu'il eſperoit que le Roi de Sicile joindroit ſes forces aux ſiennes, pour l'exécution d'une entrepriſe ſi glorieuſe & ſi utile à la Chrétienté. Le Roi répondit aux Ambaſſadeurs, qu'il acceptoit avec joie la demande que le Roi de France lui faiſoit faire de l'Infante pour le Prince ſon fils. A l'égard des deux autres articles, il remit à leur en dire ſon ſentiment, lorſqu'il auroit pris l'avis de ſon Conſeil.

Cependant les Ambaſſadeurs voiant que le Mariage étoit accordé, remirent à Philippe, ſuivant les ordres qu'ils en avoient, cinquante mille écus, tant pour ſe mettre en équipage, que pour les frais de la nôce. Le Roi de France les avoit encore chargés de pluſieurs préſens pour l'Infante. Ils conſiſtoient en quatre ſu-

perbes pieces de brocard d'or ; trois mille martres zibelines, & un collier magnifiquement travaillé. Il avoit été fait à Paris, & étoit enrichi d'un grand nombre de pierreries d'un prix ineſtimable. La Reine lui envoïoit auſſi pluſieurs pieces de draps de ſoïe & de brocard, des meubles de ſoïe, des tapiſſeries magnifiques, & pluſieurs autres raretés, que les Ambaſſadeurs eurent l'honneur de préſenter à la Princeſſe.

Lorſqu'elle apprit que ſon Mariage étoit arrêté, elle ſe confirma plus que jamais dans le deſſein de ne rien négliger pendant les quinze jours, qui devoient préceder la célébration, pour pénétrer le caractere du Prince qu'on lui deſtinoit. Elle appréhendoit, comme on l'a vû, de trouver en lui de la groſſiereté & de l'avarice ; & dans ce cas elle étoit réſoluë de ne pas pouſſer les choſes plus loin, même de ſe faire Religieuſe, plutôt que de l'épouſer. Elle ne pouvoit s'empêcher de vouloir mal à Tiran, qui par ſa préſence importune, & ſes ſoins empreſſés auprès de Philippe, lui ôtoit les moïens de connoître à fonds le génie de ce Prince ; & parce que cet obſtacle ne lui paroiſſoit pas aiſé à lever, elle ré-

ſolut

ſolut de faire venir de Calabre un Philoſophe d'un profond ſçavoir, & d'une grande réputation, qu'elle crut en état de ſatisfaire ſa curioſité. Elle donna donc tous les ordres néceſſaires, pour qu'il ſe rendît ſecrettement à la Cour. Cependant le hazard lui offrit une occaſion, qu'elle jugea favorable, pour s'éclaircir de ce qu'elle ſouhaitoit.

Le jour de la Notre-Dame d'Août le Roi de Sicile donna un grand repas, auquel le Prince de France & les Ambaſſadeurs furent invités. Ce jour-là Philippe ſe rendit au Palais vêtu d'une robe de brocard cramoiſi doublée d'hermine, & traînante juſqu'à terre. Le dîner fut des plus ſuperbes ; & dès que les tables furent levées, on fit venir des Joueurs d'inſtrumens, & le bal commença. On ſervit enſuite une magnifique collation, après laquelle le Roi paſſa dans ſon appartement, pour prendre quelque repos. Son départ n'empêcha cependant point l'Infante de continuer le bal, afin de ne pas donner lieu à Philippe de ſe retirer.

Pendant le dîner il étoit ſurvenu une grande pluïe, qui avoit fait beaucoup de plaiſir à la Princeſſe. Le tems s'éclaircit ſur le ſoir ; & elle propoſa d'aller ſe pro-

mener dans la Ville. Le Prince eut beau lui repréſenter, que le tems n'étoit pas fort aſſuré, & qu'elle couroit riſque de ſe moüiller. L'Infante qui s'apperçut avec chagrin, que Tiran avoit preſſenti ſon deſſein, & qu'il faiſoit tous ſes efforts, pour engager Philippe au ſilence, demanda avec impatience qu'on lui amenât ſa haquenée. Le Prince lui donna le bras, & lui ſervit d'Ecuïer. Mais dès qu'elle fut à cheval, elle lui tourna le dos, prêtant cependant toujours l'oreille à ce qu'il diroit. Alors s'adreſſant à Tiran : Vous auriez bien fait, lui dit-il, de m'envoïer chercher un autre habit ; celui-ci ſera tout gâté. Eh bien, répondit le Chevalier avec impatience, s'il eſt gâté, vous en aurez un autre. Au moins, reprit Philippe, voïez, je vous prie, s'il n'y auroit pas là deux Pages, pour me porter la queuë, & l'empêcher de traîner à terre. Comment ſe peut-il, répliqua Tiran, qu'avec autant d'avarice & de vilenie, vous ſoïez fils d'un grand Roi ? Marchez ; l'Infante vous attend. Le Prince, quoique affligé, joignit l'Infante, fort embarraſſé de ſa queuë.

Quoique cette Princeſſe prêtât l'oreille à leurs diſcours, elle étoit cependant trop éloignée

éloignée pour y rien comprendre. On ſe promena dans la Ville pendant quelque tems. Enſuite l'Infante s'appercevant que Philippe étoit fort occupé de ſa robe, réſolut de ſe divertir de ſa peine, & fit apporter des Eperviers, pour voler quelques Cailles. Mais ne voïez-vous pas, Madame, lui dit alors le Prince qui n'y pouvoit plus tenir, qu'il ne fait pas un tems convenable pour la chaſſe, & que nous ſommes dans la bouë juſqu'au col ? L'Infante trouva peu de galanterie dans un diſcours, qui s'oppoſoit à une fantaiſie qu'elle témoignoit. Cependant elle ſortit de la Ville, & demanda tout bas à un Païſan, qu'elle rencontra, s'il ne pourroit pas lui enſeigner quelque ruiſſeau, ou quelque canal. Il lui en indiqua un, dans lequel un cheval en avoit juſqu'aux ſangles. La Princeſſe marcha de ce côté-là, & dès qu'elle y fut arrivée, elle entra dedans, & le traverſa. A l'égard de Philippe, lorſqu'il ſe vit ſur le bord du ruiſſeau, il ne manqua pas de s'arrêter, & de demander encore une fois à Tiran, s'il n'y avoit perſonne pour lui porter la queuë. Le Chevalier lui fit de nouveaux reproches, & l'obligea de ſuivre l'Infante ; mais il feignit en même-tems un

grand éclat de rire, perſuadé que la Princeſſe voudroit en ſçavoir le motif. Elle le voulut en effet ; & Tiran continuant la même feinte : Je ris, Madame, répondit-il, d'une queſtion que le Prince m'a faite au ſortir du Palais, & qu'il a continuée pendant toute la promenade. Il m'a demandé ce que c'étoit que l'amour, & quel étoit ſon principe ; mais en entrant dans cette eau, il a ajouté, en quel endroit il ſe plaçoit. Pour moi, quoique je ne le connoiſſe point, je crois que les yeux ſont les interprétes du cœur. Mais ſur tout ce que je vois je me perſuade de plus en plus, que l'amour véritable que le Prince a pour vous, l'occupe tellement, qu'il ne lui permet pas de penſer à toute autre choſe. Cependant, la robe étoit ſi moüillée, que Philippe avoit pris ſon parti.

Au retour, l'Infante, dont les doutes n'étoient pas abſolument levés, répéta de nouveau à Tiran la réſolution qu'elle avoit priſe. Il lui répondit, qu'il étoit étonné, qu'une Princeſſe auſſi accomplie condamnât le Prince ſans aucun fondement : qu'il etoit beau, bien fait, & très-ſage. Et ſi V. A. continua-t-il, veut pouſſer plus loin ſa curioſité, je me charge de la ſatisfaire.

ſatisfaire. Quoi qu'il en ſoit, il ne tient qu'à vous de l'avoir à vos côtés dans un lit bien parfumé ; & ſi le lendemain V. A. n'en eſt pas contente, je me ſoumets à tout ce qu'elle ordonnera de moi. Cette converſation les conduiſit juſqu'au Palais, où ils trouverent le Roi, qui s'entretenoit avec les Ambaſſadeurs. On ſervit le ſouper ; & chacun ſe retira.

Ce jour-là même le Philoſophe que la Princeſſe attendoit avec impatience, & qu'elle avoit envoïé chercher en Calabre, arriva à Palerme. Comme il avoit réſolu de parler le lendemain à l'Infante, qui lui avoit donné rendez-vous dans une Egliſe de la Ville, il ſe logea à l'Auberge. Il étoit occupé d'un morceau de viande qu'il avoit mis à la broche pour ſon ſouper, lorſqu'un Païſan qui portoit un lapin, lui dit de ſe ranger, parce qu'il vouloit faire rôtir ſon lapin. Mon ami, répondit le Philoſophe, ne ſçais-tu pas que chacun eſt maître dans cette maiſon, & que celui qui arrive le premier, doit être le premier ſervi ? Je ne m'embarraſſe point de tout cela, reprit le Païſan. Ne voïez-vous pas qu'un lapin eſt plus noble qu'un morceau de mouton ? Par conſéquent vous devez faire honneur à ce que

j'apporte. Ces paroles en amenerent de ſi vives de part & d'autre, que le Manant donna un grand ſoufflet au Philoſophe. Celui-ci repartit par un coup de la broche, qu'il lui porta ſur la tête ; & ce coup fut ſi malheureux, que le Païſan tomba mort ſur la place. Auſſi-tôt le Philoſophe fut arrêté, & mis en priſon, où on ne lui donnoit que quatre onces de pain par jour.

Quelques jours après cette avanture, on mit dans la même priſon un Chevalier de la Cour, qui avoit été arrêté pour une querelle particuliere. Il vit le Philoſophe ; & touché de compaſſion, il lui fit part des vivres qu'on lui apportoit. Au bout de quelques jours ce ſçavant homme lui dit : Chevalier, je vous prie, lorſque vous ſerez à la Cour, d'avoir la bonté de dire à l'Infante, que j'ai obéi à ſes ordres. Comment voulez-vous, répondit le Chevalier, que je m'acquite de votre commiſſion ? Je demeurerai peut-être ici pendant plus d'un an ; que ſçai-je quand j'en ſortirai ? Avant qu'il ſe paſſe une demie-heure, répliqua le Philoſophe, vous ſerez en liberté ; & ſi vous ne ſortez pas dans ce moment, vous reſterez ici toute votre vie. Le Chevalier ſurpris,

& inquiet tout à la fois de ce diſcours, ne ſçavoit trop qu'en penſer, lorſqu'il vit entrer le Géolier, qui lui annonça ſa ſortie.

Dans ce tems-là un Gentilhomme aïant ſçu que le Roi faiſoit chercher partout des chevaux de prix pour envoïer à l'Empereur de Conſtantinople, lui en préſenta un ſi beau, qu'il en fut frappé d'admiration, ſans pouvoir lui trouver d'autre défaut, que celui de porter les oreilles un peu baſſes. Ce Prince avoüa que ſans cela il vaudroit mille ducats d'or; mais perſonne ne pouvoir découvrir quelle étoit la cauſe de cette imperfection. Le Chevalier nouvellement ſorti de priſon, ſe ſouvenant alors du Philoſophe qu'il y avoit laiſſé : Si V. A. dit-il au Roi, faiſoit venir un Sçavant que j'ai vû dans les Priſons, & qui m'a prédit les choſes du monde les plus extraordinaires, je ne doute point qu'il ne ſatisfît votre curioſité. Le Roi l'envoïa chercher & lui demanda, pourquoi ce cheval portoit les oreilles ſi baſſes. Seigneur, lui répondit le Philoſophe, la raiſon en eſt fort naturelle. C'eſt parce que ce cheval a été nourri par une âneſſe, dont il a retenu cette mauvaiſe habitude. Sainte Marie, s'écria le Roi! cela pourroit-il être? On

remonta

remonta à la ſource, & l'on trouva qu'en effet il n'y avoit rien de plus vrai. Le Prince admira le ſçavoir de cet homme, & aïant appris qu'on ne lui donnoit que quatre onces de pain par jour, il ordonna qu'il fût reconduit en priſon, & qu'on augmentât ſa nourriture du double.

Peu de jours après un Lapidaire arriva à la Cour. Il venoit de Damas & du Caire, & portoit beaucoup de pierreries, entre autres un rubis balais plus grand & plus beau que ceux que l'on voit à S. Marc de Veniſe & à S. Thomas de Cantorberi. Il vouloit en avoir ſoixante mille ducats; & le Roi lui en offroit trente mille. Le Chevalier dont on a parlé, & qui s'étoit trouvé en priſon avec le Philoſophe ne put s'empêcher de témoigner au Prince la ſurpriſe que lui cauſoit l'offre conſidérable qu'il faiſoit de ce rubis, parce qu'il y remarquoit trois petits trous dans le fond. Mais le Roi répondit, que les Lapidaires l'avoient aſſuré qu'ils diſparoîtroient dès que le rubis ſeroit monté. Quoi qu'il en ſoit, dit le Chevalier, je conſeille à V. A. de le faire voir au Philoſophe. On l'amena devant le Roi; & lorſqu'il eut examiné les trois trous, il mit le rubis dans ſa

main,

main, l'approcha de ſon oreille, en fermant les yeux, & aſſura qu'il y avoit un corps vivant dans cette pierre. La choſe parut ſi extraordinaire au Marchand, qu'il conſentit à la perte de ſon rubis pour voir l'épreuve de cette merveille. On le caſſa, & en effet on trouva dedans un petit ver plein de vie.

Tous les ſpectateurs admirerent la fineſſe & le profond ſçavoir du Philoſophe. A l'égard du Prince, il ordonna ſimplement qu'il fût reconduit en priſon, qu'on lui donnât huit onces de pain par jour outre l'ordinaire. Le Philoſophe outré de ce traitement, ne put s'empêcher de dire en préſence de ceux qui le conduiſoient, que le Roi n'étoit pas fils de ce grand & magnifique Roi Robert, qui avoit ſi heureuſement gouverné la Sicile. Ses actions démontrent aiſément, ajouta-t-il, qu'il eſt fils d'un Boulanger. Quand il me plaira, je le prouverai, & que c'eſt à tort qu'il poſſede un Roïaume qui appartient de droit au Duc de Meſſine.

On rendit compte au Roi de ce diſcours, & il ordonna que dès que la nuit ſeroit venuë, on lui amenât ſecrettement le Philoſophe. Alors l'aïant pris en particulier, il lui demanda ſi tout ce qu'on lui

avoit

avoit rapporté étoit véritable. Le Philoſophe lui aïant répondu d'un air tranquile, que c'étoit la vérité pure : Mais comment ſçais tu, lui dit le Prince, que je ne ſuis pas fils du Roi Robert ? Seigneur, repartit le Philoſophe, il ſuffit de conſulter la nature pour s'en aſſurer. Lorſque je vous expliquai l'énigme que V. A. me propoſa au ſujet des oreilles de ce cheval dont on lui avoit fait préſent, vous ordonnâtes qu'on augmentât ma nourriture de quatre onces de pain. Quand je vous ai découvert depuis le ſecret du rubis, vous vous êtes encore contenté de me faire donner un peu plus de pain. De-là par une connoiſſance ſimple & naturelle j'ai conclu que vous étiez fils d'un Boulanger & non pas d'un Roi de glorieuſe mémoire, tel que le Roi Robert.* Si tu veux reſter à mon ſervice, dit alors le Roi, j'oublierai le mal que je t'ai fait, & je te donnerai place dans mon Conſeil; mais je veux abſolument être plus éclairci de ma naiſſance. N'en faites rien,

* On chercheroit inutilement un Roi du nom de Robert parmi les Princes qui ont regné en Sicile. Robert Guiſcard mourut avant la Conquête en 1085. & Robert Roi de Naples, mort en 1343. ne regna point ſur la Sicile.

Sei-

Seigneur, reprit le Philoſophe; car enfin l'on dit en Calabre, que *trop grater cuit, & trop parler nuit.* Le Prince convaincu du profond ſçavoir de cet homme, le crut, lui donna ſur le champ la liberté, & le retint à ſa Cour.

Auſſi-tôt que l'Infante en fut inſtruite, elle l'envoïa chercher pour ſçavoir ce qu'il penſoit de Philippe. Il faut auparavant que je le voïe, répondit le Philoſophe. Vous allez être ſatisfait, dit la Princeſſe. En même-tems elle fit propoſer au Prince de venir danſer avec elle. Pendant la danſe le Philoſophe l'examina ſoigneuſement, & dit enſuite à l'Infante : Le Galand que vous m'avez fait voir, eſt ignorant & avare, & vous fera beaucoup de mal. Il eſt brave & courageux, & mourra Roi. Ce diſcours affligea véritablement la Princeſſe, qui dit que l'on ne mouroit jamais d'autre mal que de celui qu'on apprehendoit, & qu'elle aimeroit mieux ſe faire Religieuſe que d'épouſer Philippe, quand même il ſeroit Roi de France.

Le Roi de Sicile avoit fait faire pour les nôces de l'Infante un lit ſuperbe de brocard d'or; & afin que les meſures fuſſent plus juſtes, il en avoit fait dreſſer un autre

tre tout blanc qui devoit ſervir de modele. Ces deux lits ſe trouvoient à côté l'un de l'autre dans le même appartement. La Princeſſe profita de cette occaſion pour éprouver encore Philippe. Elle fit enſorte que la danſe ne finit que fort avant dans la nuit. Le Roi voïant minuit paſſé, ſe retira pour ne pas interrompre le plaiſir de ſa Fille, qui quelque tems après lui envoïa demander s'il vouloit permettre que Philippe couchât cette nuit au Palais avec l'Infant ſon frere, parce qu'il faiſoit alors une fort grande pluïe. Le Roi y conſentit; & les danſes étant finies, l'Infante dit à Philippe qu'il coucheroit cette nuit au Palais, qu'elle étoit trop avancée pour qu'il pût penſer à retourner chez lui. Le Prince la remercia, lui témoignant une grande envie de ſe retirer; mais elle le prit par la robe, & lui dit: Ma foi vous coucherez ici cette nuit, puiſque mon frere vous en prie. Demeurez, lui dit Tiran, puiſqu'on a tant d'envie de vous retenir; je reſterai ici pour vous ſervir. Non, Tiran; cela n'eſt pas néceſſaire, reprit la Princeſſe; il y a aſſez de domeſtiques dans le Palais de mon pere, qui prendront volontiers cette peine. Le Chevalier voïant

que

que ſa préſence étoit importune, leur donna le bon ſoir & ſe retira.

Un moment après, deux Pages avec des flambeaux conduiſirent Philippe dans la chambre même où l'on avoit tendu les deux lits. Il fut étonné de la magnificence de l'un & choiſit l'autre pour ſe coucher. Mais comme en danſant il avoit fait un trou à un de ſes bas, & qu'il imagina que ſes gens ne viendroient pas auſſi matin qu'il avoit envie de ſe lever, il pria un des Pages, que l'Infante avoit bien inſtruits, d'aller lui chercher une aiguille à coudre & du fil blanc. Le Page s'adreſſa d'abord à l'Infante, qui s'étoit placée de façon à pouvoir examiner toutes les actions du Prince, mais qui n'avoit pû diſtinguer ce qu'il demandoit. Le Page porta donc à Philippe ce qu'il ſouhaitoit, & le trouva qui ſe promenoit en long & en large dans la chambre. Il prit l'aiguille & la piqua dans le lit qu'il avoit choiſi. Enſuite il ſe deshabilla, & s'étant fait déchauſſer, il renvoïa les deux Pages, en leur diſant de laiſſer un flambeau dans la chambre. Ils obéïrent & fermerent la porte en ſe retirant. Alors le Prince ſe leva, chercha l'aiguille pour coudre ſon bas, & renverſa tout le lit ſans pouvoir jamais

la

la trouver. Il entreprit de le racommoder, mais il étoit ſi prodigieuſement bouleverſé, que ne pouvant en venir à bout, il prit le parti de coucher dans l'autre.

Ce hazard décida des réſolutions de la Princeſſe. Comme elle avoit obſervé tout ce qui s'étoit paſſé, elle dit à ſes Demoiſelles : N'êtes vous pas étonnées du ſçavoir des Etrangers, ſur tout de Philippe ? J'ai voulu l'éprouver au ſujet de ces deux lits, perſuadée que s'il étoit avare, il choiſiroit le plus commun. Qu'a-t-il fait ? Il l'a jetté par terre, & s'eſt couché dans le plus beau, pour montrer, qu'il convient ſeul au fils d'un Roi de la Nation la plus noble & la plus ancienne. Je ſuis à préſent perſuadée de tout ce que Tiran m'a dit. Il ne m'a jamais parlé que pour mon bien & pour mon honneur; & je ſuis perſuadée que le Philoſophe n'en ſçait pas autant qu'il le croit. Occupée de ces agréables idées, elle ſe mit au lit & dormit juſqu'au lendemain.

Dès le matin, Ténébreux arriva au Palais ſuivi de quelques domeſtiques de Philippe, qui lui apportoient d'autres habits. La Princeſſe de ſon côté ne fut pas plutôt éveillée qu'elle envoya chercher Tiran, & lui déclara qu'elle avoit enfin

enfin reconnu tout ce que Philippe valoit, & qu'elle étoit déterminée à conclure le Mariage. Puiſque vous avez commencé, c'eſt à vous de finir, continua-t-elle. Aſſurez le bonheur de deux perſonnes, qui vous en auront une éternelle obligation. Tiran lui proteſta qu'il n'avoit jamais eu d'autre deſſein. Sans perdre de tems, il paſſa chez le Roi, & le pria de terminer le Mariage qu'il avoit arrêté, l'aſſurant que les Ambaſſadeurs de France n'attendoient que cette cérémonie, pour retourner auprès de leur Maître, & ajoutant que ſi S. A. le ſouhaitoit, il en parleroit à l'Infante. Le Roi agréa la propoſition, & pria Tiran d'agir pour cela en ſon nom & comme lui-même.

Le Chevalier retourna de là chez la Princeſſe, à qui il rendit compte des diſpoſitions dans leſquelles il avoit laiſſé le Roi ſon pere. Elle en fut charmée, & l'aſſura de nouveau, qu'elle le laiſſoit le maître de tout. Alors il lui demanda la permiſſion de faire entrer Philippe, qui attendoit à la porte de ſon appartement, pour la mener à la Meſſe. La Princeſſe la lui accorda; mais il la pria de faire retirer ſes Demoiſelles, afin qu'il lui parlât un moment ſans témoins. Elle y

conſentit encore ; & Tiran faiſant entrer le Prince : Voïez, Madame, lui dit-il, le Prince du monde qui vous aime le plus. Il eſt à vos genoux, je vous conjure de le baiſer pour témoigner que vous acceptez la fidélité qu'il vous jure. L'Infante ſe fâcha & jura très-fort qu'elle n'en feroit rien que par le commandement de ſon pere; mais à un ſignal que le Chevalier fit au Prince, celui-ci l'embraſſa & la portant ſur un petit lit de repos, la baiſa cinq ou ſix fois. L'Infante dit à Tiran qu'elle n'auroit jamais de confiance en lui ; qu'elle l'avoit toujours regardé comme ſon frere, & qu'il venoit de la livrer entre les mains d'un homme, qu'elle ne ſçavoit ſi elle devoit regarder comme ami, ou comme ennemi. Que vous êtes injuſte, lui répondit le Chevalier ! Comment pouvez-vous regarder Philippe comme ennemi, lui qui vous aime plus que ſa propre vie, & qui meurt d'envie de vous tenir dans ce lit de parade, où vous l'avez fait coucher cette nuit ? Mais, Madame, continua-t-il, ne penſez plus à tout ce que l'on doit à votre rang, & répondez de bonne grace aux ſentimens de l'amoureux Philippe. Dieu m'en garde, reprit la Princeſſe ! Je

n'y

n'y conſentirai jamais. Madame, lui dit le Chevalier, nous ne ſommes ici Philippe & moi que pour rendre ſervice à V. A. Aïez ſeulement la bonté de prendre un peu de patience. En même-tems il lui prit les mains, & le Prince voulut profiter de l'occaſion; mais les Demoiſelles accoururent aux cris de l'Infante.

Cependant la paix ſe fit entr'eux; & la Princeſſe aïant achevé de s'habiller, Philippe & Tiran la conduiſirent à l'Egliſe, où ils furent mariés. Auſſi-tôt après la cérémonie, les Fêtes commencerent & durerent huit jours. Elles furent mêlées de Joûtes, de Tournois, de Danſes & de Farces; & l'Infante fut ſi bien fêtée, qu'elle ſe trouva fort contente de Tiran, plus encore de Philippe, qui ſe gouverna de façon qu'elle n'en perdit jamais la mémoire.

Après les ſolemnités de ce Mariage, le Roi de Sicile qui avoit réſolu de donner du ſecours au Roi de France, fit armer deux Galeres & quatre gros Vaiſſeaux, & païa les équipages pour ſix mois. A l'égard de Tiran, comme dans cette expédition il ne vouloit prendre l'ordre que de lui ſeul, il acheta une Galere, qu'il fit mettre en état de partir. A peine

cet armement étoit achevé, qu'on eut nouvelle, que le Roi de France étoit à Aiguemortes, avec les Vaiſſeaux des Rois de Caſtille, d'Arragon, de Navarre & de Portugal. Philippe fut déclaré Généraliſſime de cette armée. L'Infant de Sicile voulut l'accompagner. Ils trouverent à Savone les Vaiſſeaux du Pape, de l'Empereur & de tous ceux qui avoient promis du ſecours. Ils en partirent tous enſemble, & joignirent le Roi de France à l'Iſle de Corſe, où étoit le rendez-vous général. De-là ils arriverent un matin devant Tripoli de Syrie.

On ne peut exprimer la gloire que Tiran s'acquit devant cette Place. Mais il lui arriva ſurtout une avanture qui mérite d'être rapportée. Dès que la Flotte Chrêtienne eut moüillé dans le Port, ce Chevalier avoit fait vœu entre les mains du Roi, & en préſence de toute l'Armée, d'être le premier qui débarqueroit, & le dernier qui rentreroit dans les Vaiſſeaux. Après la retraite, où malgré les attentions & les précautions du Roi, les Chrétiens perdirent beaucoup de monde, Tiran reſtoit encore à terre pour accomplir ſon vœu; cependant pour lever l'échelle on attendoit auſſi un Chevalier,

valier, qui vouloit acquérir de l'honneur, & dont le courage étoit infini. Il ſe nommoit Richard le Témeraire. Celui-ci s'approcha de Tiran, & le prenant par la main : Chevalier, lui dit-il, de tout ce qui eſt à préſent à terre, il ne reſte de vivant que vous & moi. Mais puiſque vous avez l'honneur d'aborder le premier cette terre de gens maudits, il eſt juſte que je vous faſſe honneur, & que vous rentriez auſſi avant moi dans la Galere, afin que nous ſoïons égaux, & que nous n'aïons rien à nous reprocher. Songez qu'on perd ſouvent la gloire de ce monde, pour la déſirer en entier. Soïez raiſonnable ; & faites-moi part de ce qui m'appartient légitimemeut. Chevalier, répondit Tiran, je ſuis ſur de ma gloire & de mon ſalut, en mourant de la main des Infidéles ; & lorſque j'ai fait mon vœu, j'étois plus occupé des idées de la mort, que de celles de la vie. Je n'eſtime rien autant que l'honneur ; mais quand je ne me ſerois pas engagé entre les mains d'un Prince tel que le Roi de France, il me ſuffiroit d'avoir promis, pour ne pas remettre le pied dans mon bord, tant qu'il reſteroit à terre une ſeule ame vivante. Ainſi, Richard, ne perdons point le tems en diſ-

cours inutiles ; ſuivez-moi, & allons mourir en bons Chevaliers. Richard y conſentit ; & ils marcherent aux Infidéles ; mais lorſque celui-ci vit Tiran ſur le rivage, prêt à attaquer les Maures, il le retint, & lui dit : Je ne connois que toi, Chevalier, qui ſois ſans peur & ſans reproche. Mets un pied ſur l'échelle en même-tems que moi. Tiran en voulut bien partager l'honneur avec lui. Il mit le pied droit ſur l'échelle ; Richard monta enſuite ; & de cette ſorte le vœu de Tiran fut accompli.

On parla beaucoup de cette avanture dans toute l'armée ; & il n'y eut perſonne qui ne convînt de l'honneur que Tiran s'y étoit acquis. Richard voïant que dans le récit que l'on en faiſoit, il n'étoit mention que de ce Chevalier, dit en préſence du Roi, que tous ceux qui raiſonnoient ainſi, montroient leur ignorance, & l'oubli qu'ils faiſoient des anciennes déciſions, miſes en pratique par le fameux Artus Roi de la grande & de la petite Bretagne, qui établit cette fameuſe Table Ronde, où tant de braves Chevaliers furent aſſis pour juger du point d'honneur. Car enfin, continua-t-il, ſi cette affaire étoit décidée par les Loix de la Chevalerie, à qui en pourroit-

pourroit-on attribuer l'honneur qu'à moi ſeul ? Je ſuis déchauſſé dans ce moment, & je jure de demeurer dans cet état, juſqu'à ce que le Roi & les braves Chevaliers qui l'accompagnent, en aïent porté leur jugement. S'ils me le refuſent, je déclare ici en préſence de toute l'armée, que je ſuis meilleur Chevalier que Tiran, ce que je lui ſoutiendrai les armes à la main.

Ce diſcours aïant été rapporté à Tiran, il fit approcher ſa Galere du Vaiſſeau du Roi, où il apprit que ce Prince repoſoit. Richard qui étoit ſur ce Vaiſſeau, averti de l'arrivée de ſon rival, alla au-devant de lui, & lui dit : Tiran, il n'importe quelle eſt la raiſon qui me le perſuade ; mais ſi vous avez le front d'avancer que vous êtes meilleur Chevalier que moi, je vous offre le combat à outrance ; & voilà mon gage, ajouta-t-il, en lui jettant ſon gand. Tiran qui vit que ce Chevalier vouloit le combattre avec ſi peu de raiſon, lui donna un ſoufflet, & ſe retira ſur le champ dans ſa Galere. Auſſi cet événement cauſa-t-il une ſi grande rumeur ſur le Vaiſſeau ; que le Roi ſortit de ſa chambre l'épée à la main. Et il eſt certain que s'il eût eu Ti-

ran en ſon pouvoir, il lui eût fait un mauvais parti, après l'affront ſanglant qu'il venoit d'en recevoir.

Cependant comme l'honneur a toujours beaucoup de force ſur les cœurs nobles & généreux, ces deux Chevaliers ne furent pas long-tems ennemis. De Tripoli on fit voile à Tunis où l'armée Chrétienne débarqua. Dans un des combats qui ſe donnerent devant cette Ville, Tiran qui avec ſes Troupes attaquoit une des Tours, eut le malheur de tomber dans le foſſé. Richard qui ne penſoit qu'à ſe venger de lui, s'apperçut de l'accident qui lui étoit arrivé. Tout armé qu'il étoit, il ſe précipita après lui, & l'aïant retiré de ce danger : Tiran, lui dit-il, tu dois la vie à ton ennemi ; mais à Dieu ne plaiſe que je te laiſſe périr par les mains des Maures. A préſent que je t'ai mis en liberté, prens garde à toi, défens ta vie, car je ne vais rien négliger pour te l'enlever. Valeureux Chevalier, répondit Tiran, tu m'as donné la vie avec tant de généroſité, que je me mets à tes genoux, & te prie de me pardonner. Voilà mon épée: prens de moi telle vengeance qu'il te plaira ; mais je jure de ne la tirer jamais contre toi. Le Chevalier touché de ce diſours,

lui

lui pardonna & devint ſon ami, au point qu'il n'y eut depuis que la mort qui fut capable de les ſéparer. Après le ſac de la Ville de Tunis, Richard quitta le Vaiſſeau du Roi, & s'embarqua ſur la Galere de Tiran. Tout le monde admira le procédé de l'un & de l'autre, & l'approuva.

Au retour de cette expédition, le Roi de France qui ſouhaitoit voir ſa bru, alla débarquer à Palerme. Le Roi de Sicile inſtruit de ſon arrivée, lui prépara de grandes Fêtes, & alla le recevoir juſques ſur ſon Vaiſſeau. Après s'être témoigné la joïe réciproque qu'ils avoient de ſe voir, ils deſcendirent à terre, & trouverent l'Infante Ricomana ſur le rivage, où les careſſes recommencerent de part & d'autre. Le Roi ſon beaupere lui fit de magnifiques préſens. Tous les jours à ſon lever elle trouvoit ſur ſa toilette des piéces de brocard, des colliers d'or, des agraffes de diamans & pluſieurs autres raretés plus belles les unes que les autres. Le Roi de Sicile eut de ſon côté toutes les attentions poſſibles pour celui de France. Il lui fit préſent de cent beaux chevaux, & ordonna à ſa fille de faire embarquer ſur les Vaiſſeaux toutes les pro-

viſions dont ils auroient beſoin. Après quelques jours de repos dans cette Ville, le Roi de France prit congé de celui de Sicile, de la Reine & de l'Infante, & mit à la voile, emmenant avec lui l'Infant, auquel il vouloit faire épouſer une de ſes filles. De-là ſon armée aborda à Marſeille, où il débarqua, renvoïant tous les Vaiſſeaux qui l'avoient ſuivi, à la réſerve de celui de Philippe qui vouloit voir la Reine ſa mere.

Tiran accompagna ſon Souverain, & alla faire un tour en Bretagne, pour embraſſer ſon pere, ſa mere & ſes parens. Cependant auſſi-tôt après le Mariage de l'Infant de Sicile, le Roi de France aïant appris que le ſecond Infant ſon cadet étoit entré dans un Monaſtere, crut qu'il étoit à propos de renvoïer Philippe dans ce Païs. Mais ce Prince le pria ſi inſtamment d'obtenir de Tiran qu'il fît le voïage avec lui, qu'il ne put le refuſer. Le Roi écrivit en conſéquence des Lettres fort preſſantes à Tiran, auſſi-bien qu'au Duc de Bretagne. Le Chevalier fut touché de l'empreſſement qu'on lui témoignoit. Il ſe rendit à la Cour de France, où il fut bien reçu & carreſſé du Roi & de la Reine, qui le remercierent mille fois de ſa com-

complaiſance. Il partit enſuite avec le Prince, & ils arriverent à Marſeille. Ils trouverent dans ce Port pluſieurs Galeres très-bien armées, qui les attendoient, & qui les porterent promtement & heureuſement en Sicile, où l'on fut charmé de les revoir.

Fin de la premiere Partie.



HISTOIRE
DU
GRAND CHEVALIER
TIRAN LE BLANC.

SECONDE PARTIE.

NOus avons vû dans la premiere Partie de cette Hiſtoire, de quelle maniere le Sultan du Caire leva le ſiége de Rhodes, & comment à ſon retour dans ſes Etats, il fut traité par ſes ſujets. Après ſa mort on élut un autre Sultan, qui pour ſe montrer amateur du bien public, leva un plus grand nombre de Troupes que n'avoit

n'avoit fait ſon prédéceſſeur, dans le deſſein de les emploïer contre les Grecs. Il s'allia pour l'éxécution de ce projet avec le Grand Turc, qui joignit à ſon armée une nombreuſe Infanterie, & beaucoup de Cavalerie. Leurs Troupes réunies ſe montoient à cent dix-ſept mille hommes. Chaque Prince avoit ſon Enſeigne particuliere. L'une étoit rouge, avec un Calice & une Hoſtie en broderie. Ils portoient cette deviſe, depuis que les Genois & les Venitiens leur avoient donné en gage un Calice & une Hoſtie conſacrés. L'autre banniere étoit de gros taffetas verd, avec une inſcription en lettres d'or qui diſoit, qu'ils étoient les vainqueurs du brave Chevalier Hector le Troïen. A leur arrivée dans la Gréce ils prirent beaucoup de Villes & de Châteaux, & ſeize mille enfans, qu'ils envoïerent en Turquie, & ſur les terres du Sultan, pour les faire élever dans la Secte de Mahomet. Ils ſe répandirent enſuite dans l'Empire, qu'ils ravagerent, portant partout le dégât & la déſolation,

Huit jours après l'arrivée de Tiran en Sicile, le Roi lut & communiqua à ſon Conſeil une Lettre que l'Empereur de Conſtantinople lui avoit écrite depuis peu,

peu, pour l'informer de ſes malheurs. Sur le champ il manda le Chevalier, & fit faire la lecture de cette Lettre en ſa préſence. Elle étoit conçuë en ces termes.

Féderic par la grande bonté du Dieu éternel Empereur de Conſtantinople : A vous Roi de la grande & féconde Iſle de Sicile, ſalut & honneur. En conſidération de l'union établie entre nos Ancêtres, & de celle que nous avons jurée & confirmée nous-mêmes par nos Ambaſſadeurs, nous faiſons ſçavoir que le Sultan Maure Renégat eſt entré dans notre Empire avec le Grand Turc ; qu'ils ſe ſont emparés de la plus grande partie de nos Etats, & qu'ils ont fait un horrible maſſacre du peuple Chrétien ; ce que nous n'avons pû empêcher, à cauſe de la vieilleſſe, qui nous met hors d'état de porter les armes. La perte que nous avons faite de tant de Villes & de Châteaux, a été ſuivie d'une autre encore plus grande ; je veux dire de celle de notre fils aîné, le plus grand bien que nous euſſions au monde, notre conſolation, le bouclier & le rempart de la ſainte Foi Catholique. Il eſt mort avec un courage infini, en combattant contre les Infidéles. Ce triſte jour nous a ravi l'honneur, & la réputation de notre famille Imperiale. Cependant aïant ſçu que vous

avez

avez à votre Cour un Chevalier célebre par ſes grandes actions, nommé Tiran le Blanc, de l'Ordre de la Jarretiere; inſtruits d'ailleurs de ſes grands faits d'armes, & du ſecours qu'il a donné au Grand-Maître do Rhodes, nous vous demandons par la foi & l'amour que vous avez pour Dieu & la Chevalerie, de le prier en votre nom & au nôtre, de venir à notre ſervice. Nous lui ferons telle part de nos biens qu'il ſouhaitera. Que s'il refuſe de nous ſecourir, nous ſupplions la Juſtice Divine de lui faire éprouver les maux que nous reſſentons. O bienheureux Roi de Sicile, prenez pitié de notre malheur, afin que la divine bonté vous préſerve d'un ſemblable.

Après la lecture de cette Lettre, le Roi s'adreſſant au Chevalier : Valeureux Tiran, lui dit-il, vous devez rendre graces à Dieu des talens qu'il vous a donnés, & de la gloire que vous vous êtes acquiſe dans le monde. Je ſçai que vous n'êtes point obligé de rien faire à ma priere; au contraire c'eſt à moi à vous remercier de tout ce que je vous dois. Cependant la confiance que j'ai en la généroſité de votre cœur, me porte à oſer vous prier de la part de l'Empereur de Conſtantinople, & de la mienne; & ce qui

qui doit vous toucher eocore plus, je vous demande au nom de Dieu même, & de ſa bienheureuſe Mere, d'avoir pitié de ce malheureux Empereur, qui vous prie de le ſecourir dans ſa vieilleſſe, & de ne pas permettre que ſon Empire ſoit la proïe des Infidéles.

Le Roi ſe tut après ce diſcours; & Tiran prenant la parole : Seigneur, lui répondit-il, on ne peut avoir un plus grand déſir que j'en ai, de vous ſervir. Les prieres de V. A. ſont des ordres pour moi; & puiſqu'elle le déſire, j'irai ſecourir l'Empereur de la Gréce. Mais je ne puis faire l'impoſſible, quelque heureuſe que ſoit pour moi l'étoile de Mars, ſous laquelle je ſuis né, & je vous avouë que je ne comprens pas, comment dans un ſi grand nombre de Rois, de Ducs, de Marquis, & de Comtes, qui tous ſont meilleurs Chevaliers que moi, ce grand Empereur penſe à moi préférablement à tout autre. Le Roi repartit, qu'il y avoit, à la vérité, beaucoup de bons Chevaliers dans le monde; qu'il croïoit cependant qu'il l'emportoit ſur tous; que c'étoit pour cette raiſon, qu'il le conjuroit encore une fois d'aller au ſecours de cet Empereur, & de délivrer par ſon courage

& ſon habileté un ſi grand nombre de Chrétiens, qui n'attendoient que la mort, ou l'eſclavage. Mes Galeres ſont prêtes & bien armées, continua le Roi; & je vous ſupplie de hâter votre départ.

Tiran ſe rendit aux prieres du Roi de Sicile; & les Ambaſſadeurs Grecs, qui avoient apporté la Lettre de l'Empereur, en remercierent ce Prince dans les termes les plus forts. Depuis qu'ils étoient en cette Cour, ils avoient déja levé quelques gens de guerre; mais l'Iſle n'étant pas en état de leur fournir la quantité de Troupes, dont ils avoient beſoin, ils envoïerent à Rome & à Naples, où ils trouverent beaucoup de gens de bonne volonté. Ils acheterent auſſi grand nombre de chevaux. Tiran n'étoit occupé que du ſoin de faire préparer les armes, & de remplir cinq grandes caſſes de trompettes pour la Cavalerie.

Tout étant diſpoſé pour le départ, le Chevalier prit congé du Roi, de la Reine, de l'Infante, & de Philippe. Il mit enſuite à la voile; & après quelques jours d'une heureuſe navigation, il arriva un matin à la vûë de Conſtantinople. Cette nouvelle cauſa un plaiſir extrême à l'Empereur; il diſoit ſans ceſſe, que ſon fils

étoit reſſuſcité. Les Galeres entrerent dans le Port au ſon d'un ſi grand nombre d'inſtrumens, que tout le peuple de cette Capitale un moment auparavant triſte & abattu, pouvoit à peine contenir ſa joïe. L'Empereur lui-même ſortit de ſon Palais, & alla ſe placer ſur un grand échaffaut, pour voir aborder les Galeres. Tiran averti qu'il étoit en cet endroit, fit porter deux grandes bannieres du Roi de Sicile, & une des ſiennes, par trois Chevaliers armés de blanc; & chaque fois qu'il paſſa devant l'Empereur, il les fit baiſſer juſqu'à l'eau; mais pour marquer ſon reſpect, il fit entrer la ſienne dans la mer. L'Empereur fut charmé de cette nouveauté, & de cette politeſſe. Enfin après pluſieurs mouvemens, les Vaiſſeaux donnerent à terre, & Tiran deſcendit revêtu d'une cotte-de-mailles, dont les manches étoient garnies de franges d'or. Il portoit par-deſſus une ſoubreveſte à la Françoiſe, avec un ceinturon d'où pendoit ſon épée; & ſa tête étoit couverte d'une tocque écarlatte, ornée d'une ſuperbe agraffe de diamans & de pierreries. Diofebo qui l'accompagnoit, étoit vêtu à peu près de la même façon. Richard, & tous les autres Chevaliers &

Gentilshommes de ſa ſuite, étoient auſſi fort magnifiques.

Le Comte d'Afrique s'étoit rendu ſur le bord de la mer avec un nombreux cortége, pour recevoir Tiran, & l'accompagna juſqu'à l'échaffaut de l'Empereur. Tiran aïant apperçu ce Prince, fit de ſuite deux profondes révérences; & lorſqu'il fut auprès de lui, il ſe mit à genoux, en devoir de lui baiſer les pieds; ce que l'Empereur ne voulut pas permettre. Au contraire il le baiſa ſur la bouche, après n'avoir pû l'empêcher de lui baiſer les mains. En même-tems Tiran lui remit la Lettre du Roi de Sicile, dont il fit la lecture; après quoi il dit au Chevalier qu'il n'oublieroit jamais l'obligation qu'il avoit à ce Prince, de l'avoir déterminé à venir le tirer de l'état malheureux, auquel il étoit réduit. Et afin que perſonne n'ignore, continua-t-il, le cas que je fais de vous, & combien je vous aime, je vous donne le commandement général & Impérial ſur les gens de Guerre, & ſur la Juſtice. A ces mots il lui préſenta un bâton d'or, ſur lequel les Armes de l'Empire étoient émaillées; mais Tiran s'excuſa de l'accepter; & ſe mettant à ſes genoux, il lui dit, qu'il ſupplioit S. M. Impériale de

ne point trouver mauvais, qu'il refusât un commandement, qu'il n'avoit point merité; que trois raiſons entr'autres l'y engageoient; la premiere, qu'il ignoroit les mouvemens & l'état des Ennemis; la ſeconde, qu'il avoit avec lui trop peu de troupes; & la troiſiéme enfin, que cette dignité convenoit beaucoup mieux au Duc de Macédoine, qu'à tout autre. Mais l'Empereur, ſans avoir égard à ſes excuſes: Perſonne ne peut commander ici, répondit-il, que ceux à qui j'en donnerai l'ordre. Je veux donc que vous commandiez toutes mes Troupes; & je me démets en votre faveur de toute mon autorité, puiſque j'ai perdu toute la conſolation de ma vie, & que mon âge & toutes mes infirmités m'empêchent de porter les armes. Tiran contraint d'obéïr à l'Empereur, reçut le bâton en lui baiſant la main. En même-tems toutes les Troupes publierent dans la Ville au ſon des trompettes, que Tiran le Blanc commandoit la Guerre & la Juſtice.

Après cette cérémonie, l'Empereur quitta ſon échaffaut, pour retourner au Palais, où Tiran l'accompagna. Lorſqu'ils y furent arrivés, le Chevalier demanda permiſſion à l'Empereur, d'aller faire la révérence

révérence à l'Imperatrice, & à l'Infante ſa fille. Ce Prince y conſentit ; & le prenant par la main, il le conduiſit dans une chambre, qu'ils trouverent fermée, & ſans lumieres. En entrant l'Empereur s'écria : Madame, voici votre Capitaine général, qui vient vous faire la révérence. Une voix foible & preſque éteinte, répondit : Qu'il ſoit le bien venu. Seigneur, dit alors Tiran à l'Empereur, il faut de la foi, pour croire que l'Impératrice ſoit ici. Capitaine, reprit ce Prince, puiſque vous commandez abſolument dans l'Empire Grec, vous avez le pouvoir d'ouvrir les fenêtres. Aucun deüil de mari, de pere, de fils, ou de frere, ne peut vous empêcher de voir ces Dames. Uſez de vos droits.

Tiran aïant donc fait apporter des lumieres, n'apperçut d'abord qu'un Pavillon noir. Il s'en approcha, l'ouvrit, & trouva deſſous une femme vêtuë de gros drap, & couverte depuis la tête juſqu'aux pieds d'un grand voile noir. Lorſqu'il l'eut levé, il ſe mit à genoux, & baiſa la main de l'Impératrice, après avoir baiſé le bas de ſa robe. Elle tenoit un Chapelet d'or émaillé, qu'elle baiſa, & qu'elle donna enſuite à baiſer au Capitaine.

moment après il apperçut un lit, dont les rideaux étoient également noirs, & sur lequel l'Infante étoit couchée. Elle avoit une veste de satin noir, & une robe de velours de la même couleur. La Veuve Reposée qui lui avoit servi de nourrice, & la fille du Duc de Macédoine étoient assises sur le pied de son lit. Il y avoit dans le fond de la chambre cent soixante & dix Dames, ou Demoiselles, qui n'abandonnoient jamais l'Imperatrice & l'Infante Carmésine sa fille. Tiran s'approcha de cette Princesse, lui fit une profonde révérence ; & après lui avoir baisé la main, il ouvrit les fenêtres ; ce qui réjouit beaucoup toutes les Dames ; car elles vivoient depuis longtems dans cette obscurité, à cause de la mort du Prince fils de l'Empereur.

Après ces premieres civilités, Tiran dit son avis à l'Empereur & aux Princesses, sur l'état où il les trouvoit. Il leur remontra, que par cette vie triste & retirée qu'ils menoient, ils contribuoient sans le vouloir, à augmenter encore la consternation, où la mort du Prince & les progrès des Infidéles avoient jetté leurs meilleurs sujets. De-là il conclut, qu'il jugeoit à propos, que leurs Majestés prissent des manieres plus gaïes & plus ouvertes,

vertes, afin de conſoler le peuple, & de lui inſpirer de la confiance & du courage.

Cet avis fut généralement applaudi, & l'Empereur voulant montrer qu'il l'approuvoit : Le Capitaine nous donne un bon conſeil, dit-il ; je veux donc & j'ordonne, que dès ce moment tout le monde quitte le deüil. Tiran écoutoit le diſcours de l'Empereur ; mais ſes yeux étoient attachés ſur Carméſine, que la grande chaleur avoit obligée de ſe délacer, enſorte qu'elle laiſſoit voir une gorge admirable, & d'une blancheur ébloüiſſante, qui donna au Chevalier des idées qu'il n'oublia jamais. Auſſi éprouva-t-il dans ce moment ce qu'il n'avoit jamais reſſenti. Cependant l'Empereur prit ſa fille par la main, & Tiran donna le bras à l'Imperatrice. On ſortit de cette chambre lugubre, & on paſſa dans une autre magnifique, où ſe voïoient repréſentées les Hiſtoires de Flores & de Blanche-Fleur, de Pyrame & de Thisbé, d'Enée & de Didon, de Triſtan & d'Iſeulte, de Lancelot & de la Reine Genevre, & de pluſieurs autres ; ce qui ſervit de prétexte à Tiran, pour dire à Richard, que jamais il n'eût crû trouver dans ce païs d'auſſi belles choſes. Mais Richard n'en-

tendoit pas le véritable ſens de ces paroles.

L'Empereur avoit fait préparer dans la Ville une belle Maiſon, deſtinée à loger Tiran & toute ſa ſuite. Dès que le Chevalier s'y fut retiré, il entra ſeul dans ſa chambre, & s'appuïant la tête ſur le pied d'un lit, il reſta dans cette ſituation, uniquement occupé de ſes penſées. Un moment après on vint lui demander s'il vouloit dîner; mais il répondit qu'il avoit mal à la tête. Il étoit frappé de cette paſſion enchantereſſe, dont le poiſon délicat attaque en même-tems l'eſprit & le cœur. Diofébo inquiet de cette retraite imprevûë, vint lui-même s'informer de l'état de ſa ſanté, & lui offrir ſes ſervices. Mon Couſin, lui répondit Tiran d'un air embarraſſé, je ne puis à préſent vous expliquer ce que je ſouffre; je me crois incommodé de l'air de la mer. O mon cher Capitaine, reprit Diofébo, pourquoi cherchez-vous du myſtere avec moi, pour qui vous n'avez jamais eu aucun ſecret? Ne m'importunez pas davantage, repliqua Tiran; je reſſens ce que jamais je n'ai éprouvé; & ſans oſer lever les yeux ſur lui, il ajouta: Que voulez-vous? J'aime. A ce mot il ne contragnit plus ſes ſoupirs,

ſoupirs, & donna un libre cours à ſes larmes.

Diofébo comprit d'abord, que l'embarras de Tiran procédoit principalement de la façon, dont il avoit toujours parlé de l'amour à ſes Parens & à ſes Amis, traitant d'inſenſés ceux qui ſoumettoient leur liberté à leurs plus cruelles ennemies. Mais voïant enfin qu'il étoit tombé lui-même dans un inconvenient, auquel toutes les forces humaines ne ſont pas capables de parer, & ne doutant point que cette paſſion ne fût un effet des charmes de l'Infante : Rien n'eſt auſſi naturel que d'aimer, dit-il à Tiran. Ariſtote nous aſſure, qu'on doit toujours chercher ſon ſemblable. Vous êtes amoureux ; & quelque dure que cette ſoumiſſion vous paroiſſe, vous ne pouvez éviter de ſuccomber. Ne vous affligez point ; & puiſque nous avons placé notre cœur en ſi haut lieu, vous d'un côté, & moi de l'autre, eſperez que nous apporterons quelque remede à notre nouveau mal. Ce diſcours conſola le Chevalier ; il ſe leva quoiqu'avec une eſpece de honte, & alla ſe mettre à table. Le dîner que l'Empereur avoit fait ſervir, étoit de la derniere magnificence ; mais Tiran ne mangea pas beaucoup

beaucoup. On attribua ſon peu d'appetit à la fatigue de la mer. Enfin, tourmenté de ſon amour, il quitta la table, & ſe retira dans ſa chambre, où il alla cacher ſes ſoupirs.

Après le dîner tous les autres Chevaliers ſortirent, pour ſe promener, & donner à Tiran le tems de prendre quelque repos. Diofébo accompagné d'un autre, prit le chemin du Palais, & fut apperçu de l'Empereur, qui les fit appeller. On les conduiſit dans la chambre de l'Impératrice, où toutes les Dames étoient aſſemblées. Là, après leur avoir appris des nouvelles de Tiran, dont il les aſſura que l'incommodité n'auroit point de ſuites, Diofébo, à la priere de l'Empereur, fit le récit de tout ce qui s'étoit paſſé en Angleterre, aux nôces du Roi & de la Princeſſe de France. Il raconta enſuite le mariage de l'Infante de Sicile, & n'oublia pas le ſecours, que Tiran avoit donné au Grand-Maître de Rhodes. Toutes les Dames écouterent avec admiration de ſi beaux actes de Chevalerie; mais il n'y en eut aucune à qui ce récit fît plus de plaiſir, qu'à l'Infante.

L'Empereur ſe rendit enſuite au Conſeil, où Diofebo ſe mit en devoir de l'accompagner;

l'accompagner ; mais ce Prince ne voulut jamais le permettre, & lui dit, que les jeunes Chevaliers ne devoient point abandonner les Dames. Après quelques momens de converſation, la Princeſſe demanda à l'Impératrice la permiſſion de paſſer dans une autre ſalle pour ſe promener ; ce qu'elle n'avoit point fait depuis long-tems, à cauſe du deüil de ſon frere. L'Imperatrice y conſentit ; & l'Infante ſuivie de ſa compagnie entra dans une grande ſalle dont les murs étoient revêtus dejaſpe & de porphyre de différentes couleurs. Les fenêtres étoient de criſtal & le pavé ſemé d'étoiles rendoit un éclat merveilleux. Les tableaux placés dans les compartimens repréſentoient différentes hiſtoires de Bores, de Perceval & de Galas. On y voïoit l'avanture du thrône perilleux & la quête du Saint Graal. Le plafond étoit tout or & azur ; & les Statuës de tous les Princes Chrétiens, que l'on avoit placées autour de la ſalle, étoient d'or, avec la couronne ſur la tête & le ſceptre à la main. Le nom de chaque Prince ſe voïoit écrit en lettres latines dans un écu poſé ſur le piedeſtal, où l'on avoit auſſi gravé ſes armes.

En arrivant dans cette ſalle, l'Infante

te s'éloigna un peu de ſes Demoiſelles pour s'entretenir en particulier avec Diofébo. Leurs diſcours roulerent preſque tous ſur Tiran, & le Chevalier s'apperçut aiſément combien cette converſation étoit agréable à la Princeſſe. Auſſi lui dit-il, qu'ils ſe trouvoient parfaitement heureux d'être dans un lieu où depuis ſi long-tems ils déſiroient d'arriver. Nous ſommes enfin parvenus, continua-t-il, à voir ce qu'il y a jamais eu de plus beau, de plus aimable & de plus vertueux dans le monde. Tout ce que nous avons ſouffert, pour nous rendre ici, & tout ce que nous ſouffrirons dans la ſuite, ne nous afflige point. Le bonheur de vous voir nous en a déja conſolés. Il ajouta, que Tiran n'étoit venu en Grece, que ſur les merveilles qu'il avoit entendu raconter de ſa beauté; que ni les prieres du Roi de Sicile, ni la Lettre de l'Empereur ſon pere ne l'avoient déterminé à ce voïage, qu'il ne l'avoit entrepris que dans l'eſpérance de la voir & de la ſervir, qu'elle ſeroit l'unique objet de tout ce qu'il entreprendroit dans cette guerre, & de tous les combats qu'il donneroit dans la ſuite. On croit aiſément ce que l'on ſouhaite. La Princeſſe commençoit à n'être

pas

pas insensible au mérite de Tiran, elle ne douta point que ce discours ne fût véritable. Cette pensée la plongea dans une profonde rêverie, son cœur étoit partagé entre la joie & le dépit, il y avoit des momens où elle se reprochoit d'être trop sensible à ce qu'elle apprenoit, & malgré son silence on lisoit dans les changemens de son visage les mouvemens de son cœur.

Elle étoit dans cet état, lorsque l'Empereur sortit du Conseil. Il appella Diofébo dont la conversation lui plaisoit, & s'entretint avec lui jusqu'à l'heure du souper. En partant, le Chevalier s'approcha de l'Infante, & lui demanda si elle n'avoit rien à lui commander. La Princesse le prenant par le bras : Recevez cette embrassade, lui dit-elle, & faites-en part à Tiran. Diofébo rendit compte au Chevalier de tout ce qui s'étoit passé, après l'avoir embrassé d'abord de la part de la Princesse. Ce qu'il lui apprit, le rendit le plus content des hommes. Il reprit toute sa gaïeté, & soupa de bon appetit, attendant avec impatience le moment de pouvoir contempler à son aise celle qui tenoit son cœur en captivité.

La Princesse de son côté n'étoit pas tran-

tranquille. Après le départ de Diofébo ; elle étoit ſi agitée & ſi inquiette qu'elle ne put demeurer à table avec l'Empereur. Elle ſortit & paſſa dans ſon appartement ſuivie de la fille du Duc de Macédoine, ſon amie & ſa confidente. Elle ſe nommoit Stéphanie, & étoit de même âge que l'Infante, qu'elle n'avoit point quitté depuis ſa plus tendre enfance. La Princeſſe ſe voïant ſeule avec elle, lui conta tout ce que Diofébo lui avoit dit, & ne lui cacha point le penchant qu'elle ſe ſentoit pour Tiran. Elle rappelloit ſa bonne mine, ſa politeſſe, ſon courage, ſes grandes actions ; elle ſe diſoit que c'étoit pour elle ſeule qu'il étoit venu au ſecours de l'Empire, elle trouvoit mille raiſons d'être ſenſible à ſon amour, elle ſe promettoit que cet amour feroit le bonheur de ſa vie. Stéphanie la confirma dans cette idée. Leur converſation fut interrompuë par l'arrivée des autres Demoiſelles, & de la Veuve Repoſée, qui en qualité de nourrice de la Princeſſe, conſervoit un grand crédit ſur ſon eſprit. On ſe retira, mais l'Infante ne ferma pas l'œil de toute la nuit & la paſſa à s'entretenir de Tiran avec Stéphanie.

Le lendemain matin Tiran ſortit de chez

chez lui vêtu d'un ſuperbe habit brodé. Une broderie de perles deſſinoit ſur ſon manteau cette deviſe, *une en vaut mille, & mille n'en valent pas une.* Il portoit à la main le bâton d'or de commandement, que l'Empereur lui avoit remis. Tous ceux qu'il avoit amenés avec lui, parens ou amis, habillés magnifiquement d'un brocard, ſoïe & argent, le ſuivirent & prirent avec lui le chemin du Palais. Lorſqu'ils furent arrivés à la grande porte, ils remarquerent deux grands vaſes d'or placés en dedans & en dehors plus hauts que le plus grand homme, & d'un poids ſi conſidérable, que cent perſonnes n'auroient pu les ébranler. L'Empereur avoit fait faire cette magnificence dans le tems de ſes proſpérités. Ils entrerent dans le Palais, & apperçurent des ours & des lions attachés avec des chaînes d'argent. De-là ils ſe rendirent dans une grande ſalle revêtuë d'albâtre.

Quoique l'Empereur ne fût pas encore habillé, dès qu'il fut inſtruit de leur arrivée, il ordonna qu'on fît entrer ſon Général. L'Infante le peignoit alors, & lui donna enſuite à laver, comme elle le faiſoit tous les matins. Cette Princeſſe n'étoit couverte que d'une ſimple ro-

be brodée d'une herbe qu'on apelle *l'amour-vaut*, avec des lettres qui formoient cette deviſe, *mais non pour moi.* Lorſque l'Empereur fut habillé, il demanda à Tiran ce qu'il avoit ſenti la veille. Mon mal ne vient que du changement d'air, dit le Chevalier, celui de ce Païs me ſemble un peu vif pour nous autres Occidentaux. La Princeſſe prenant la parole & regardant Tiran avec un ſouris qui lui montroit qu'il avoit été entendu, lui dit : Chevalier, ce mal n'eſt dangereux que pour les Etrangers qui ne ſçavent pas ſe gouverner. En même-tems l'Empereur ſortit de ſon appartement, en s'entretenant avec le Général. L'Infante de ſon côté prit Diofébo par la main, & lui dit : Je n'ai pas dormi de toute la nuit ; ce que vous m'apprîtes hier ne m'a pas permis de fermer l'œil. Nous n'avons pas plus dormi de notre côté, reprit Diofébo ; mais je ſuis charmé que vous aïez entendu ce qu'a dit Tiran. Comment, répondit la Princeſſe, croïez-vous donc les Grecques moins intelligentes que les Françoiſes ? Parlez ſi obſcurément qu'il vous plaira, & comptez que nous vous entendrons parfaitement. Tant mieux, reprit le Chevalier,

nous

nous aurons plus de gloire à vivre avec des perſonnes auſſi habiles. Vous l'éprouverez par la ſuite, continua l'Infante, & vous verrez ſi nous ſçaurons juger de vos démarches.

Dans ce moment la Princeſſe appella Stéphanie & pluſieurs autres Demoiſelles pour tenir compagnie à Diofébo, & rentra dans ſa chambre, où elle acheva de s'habiller. Tiran de ſon côté accompagna l'Empereur à Sainte Sophie où il le laiſſa, & revint au Palais, pour mener les Princeſſes à la Meſſe. Il trouva ſon couſin dans la grande ſalle au milieu de toutes les Demoiſelles de l'Infante, d'un air auſſi libre avec elles, que s'il eût paſſé toute ſa vie dans cette Cour, & leur racontant les amours de Philippe avec la Princeſſe de Sicile. Lorſqu'elles apperçurent Tiran, elles le firent aſſeoir & l'environnerent juſqu'à l'arrivée de l'Impératrice. Elle parut couverte d'un habit de velours, & s'avanca d'abord pour demander à Tiran des nouvelles de ſa ſanté. Un moment après l'Infante ſortit de ſon appartement vêtuë d'une robe cramoiſi, doublée de martres zibelines, avec les manches ouvertes. Elle avoit ſur ſa tête une petite couronne & beau-

coup de pierreries dans ſes cheveux. Dans cet état, elle étoit belle comme le plus beau jour. Tiran donna le bras à l'Impératrice ; car en qualité de Capitaine général, il avoit le pas ſur tous les Seigneurs de la Cour, qui préſenterent le bras à l'Infante ; mais au défaut de celui de Tiran, elle n'en voulut point d'autre que celui de Diofébo. En allant à l'Egliſe, ce Chevalier dit à la Princeſſe, qu'il étoit frappé du rapport qui ſe trouvoit entre leurs habits. En effet, Tiran étoit vêtu ce jour-là de couleur cramoiſi comme l'Infante. Que je ſerois content, ajouta-t-il, ſi je plaçois ce manteau ſur votre robe ! En même-tems il arrêta le Général, & mit en effet leurs habits l'un ſur l'autre. La Princeſſe lui demanda s'il avoit perdu l'eſprit, de dire & de faire de ſemblables folies en préſence de tout le monde ; mais il l'aſſura que perſonne ne l'avoit ni vû, ni entendu, & qu'il étoit homme à dire le *Pater* à rebours ſans que l'on s'en apperçût.

De là on arriva à l'Egliſe, où l'Infante ne voulut pas entrer dans la Tribune avec l'Impératrice, ſous prétexte qu'il y faiſoit trop chaud ; mais en effet, pour pouvoir regarder Tiran avec plus de facilité.

cilité. Les Ducs, les Comtes & les Marquis l'avoient placé au-deſſus d'eux tous & fort proche de l'Autel. La Princeſſe le voïant toujours à genoux (car c'étoit ainſi qu'il entendoit la Meſſe entiere) lui envoïa par une de ſes Demoiſelles un des carreaux de brocard dont elle ſe ſervoit. L'Empereur lui ſçut très-bon gré de cette attention. Tiran de ſon côté ſe leva pour recevoir le carreau, & fit une profonde révérence à l'Infante, qui ne put jamais achever ſes Heures, tant elle étoit occupée à examiner le Chevalier, dont la parure à la Françoiſe lui revenoit infiniment.

D'un autre côté Tiran vivement occupé des beautés de l'Infante, & ſe rappellant toutes les femmes qu'il avoit vûës, convenoit que jamais il ne pouvoit s'en trouver de plus belle & de plus accomplie. Ses beaux cheveux blonds rattachez en partie ſur ſa tête flottoient à groſſes boucles ſur un col dont la blancheur faiſoit honte à la neige. Ses ſourcils un peu arqués, ni trop épais ni trop noirs, paroiſſoient tracés au pinceau. Ses yeux reſſembloient à deux étoiles plus brillantes qu'aucune pierre précieuſe. Leur éclat ſe trouvoit mêlé de tant de grace & de

douceur, qu'il étoit impoſſible de ne pas leur rendre les armes. Son nés fin n'étoit ni trop grand, ni trop petit; dans la plus juſte proportion pour un viſage formé de lys & de roſes. Elle avoit les lévres auſſi rouges que le plus beau corail & les dents de la plus grande blancheur. Ses mains petites & potelées, ſes doigts longs & menus étoient accompagnés d'ongles ſi fort incarnats qu'on les eût ſoupçonnés d'être peints. Sa taille étoit grande & légere. En un mot la nature l'avoit doüée de toutes les perfections capables de charmer les yeux & de captiver les cœurs.

Après la Meſſe on retourna au Palais, où l'Empereur donna un grand repas en l'honneur de Tiran. Tous les Seigneurs qui ſe trouvoient alors à la Cour y furent invités. Le dîner fut ſuivi du bal, & d'une grande colation, après laquelle l'Empereur voulut monter à cheval, pour montrer la Ville au Capitaine. Tiran fut émerveillé des grands édifices & de la magnificence de cette Capitale de l'Empire. Au retour de la promenade, l'Empereur retint le Général à ſouper, & aïant ordonné qu'on avertît l'Infante de venir ſe mettre à table: Mais, Seigneur, lui

lui dit Tiran, il me ſemble que ce titre d'Infante n'eſt pas juſte, puiſque la Princeſſe votre fille eſt héritiere préſomptive de l'Empire. Je ſçai que V. M. a une fille aînée qui a épouſé le Roi de Hongrie ; mais comme par ſon Mariage elle a renoncé à tous ſes droits, & qu'on ne donne le titre d'Infante qu'aux filles de Rois, il me paroît que celui de Princeſſe conviendroit mieux à la belle Carméſine. L'Empereur trouva l'avis fort ſage, & ordonna que dorénavant on n'appelleroit plus ſa fille que Princeſſe.

On tint le lendemain un grand Conſeil ſur les opérations de la guerre. On y examina l'état des Troupes, celui des Finances & des Proviſions, & on prit ſur chacun de ces articles les arrangemens que le Général jugea néceſſaires. Au ſortir du Conſeil, il ſe rendit au Tribunal de Zafiro où ſe tenoit la Juſtice, & y préſida pendant tout le jour, écoutant les plaintes, & jugeant les conteſtations des Particuliers ; ce qui n'étoit point encore arrivé, depuis que le Sultan & le Grand Turc étoient entrés dans l'Empire. Il fit enſuite pluſieurs Reglemens, tant pour ce qui regardoit la maiſon de l'Empereur, & le ſervice de ſa

perſonne & des Princeſſes, que pour la ſûreté de la Ville. En très-peu de tems l'abondance & la tranquilité régnerent dans Conſtantinople; & le Peuple donna des loüanges infinies à Tiran pour le bon ordre qu'il avoit établi.

Son amour augmentoit chaque jour; mais ſa paſſion étoit ſi reſpectueuſe, qu'il n'avoit pas la hardieſſe de témoigner à la Princeſſe ce qu'il reſſentoit pour elle. Cependant ſon départ n'étoit differé que pour laiſſer aux chevaux que ſes Vaiſſeaux avoient apportés, le tems de ſe remettre des fatigues de la mer, & pour débarquer les grains & les autres proviſions dont ils étoient chargés. La Princeſſe l'aimoit trop elle-même, pour ne pas s'appercevoir de ce qu'il penſoit. Elle lui manda donc un jour par un Page, de ſe rendre chez elle très-peu accompagné, ſur l'heure de midi, parce que tout le monde dormoit alors dans le Palais. A cette nouvelle Tiran ſe crut le plus heureux des hommes, & déclara à Diofébo qu'il ne vouloit être accompagné que de lui ſeul.

L'heure du rendez-vous arriva, & les deux Chevaliers aïant pris le chemin du Palais, ſe rendirent ſecrettement à l'appartement

tement de la Princeſſe, qui charmée de leur exactitude, ſe leva pour les recevoir. En même-tems elle prit Tiran par la main & le fit aſſeoir à ſes côtés, tandis que Diofébo donnoit un bras à Stéphanie, & l'autre à la Veuve Repoſée, & les emmenoit d'un autre côté, afin qu'elles ne pûſſent entendre leur converſation. Alors la Princeſſe ſe trouvant tête à tête avec le Chevalier : Votre généroſité, lui dit-elle, avec l'air du monde le plus gracieux, m'engage à vous parler librement, ſans craindre que vous m'en ſçachiez mauvais gré, parce que mes intentions ſont trop pures & trop droites pour vous offenſer. Auſſi ne me conſolerois-je jamais, ſi votre courage vous conduiſoit à des malheurs que vous ne pouvez prévoir étant étranger dans ce Païs. Vous êtes venu à la priere du Roi de Sicile ; mais il n'aura pû vous dire les dangers auſquels vous allez être expoſé, parce qu'il les ignore. Pour moi je m'intéreſſe trop à ce qui vous regarde pour ne pas vous donner des conſeils ſalutaires qui pourront ſervir à vous acquerir une gloire immortelle juſques dans votre propre Païs.

Tiran interrompit la Princeſſe en cet

endroit, l'assurant qu'il étoit pénétré de reconnoissance pour l'interêt qu'elle daignoit prendre à ce qui le touchoit, & qu'il s'estimeroit trop heureux de pouvoir obéïr à ses ordres. Il la supplia ensuite de lui donner sa main à baiser, mais elle n'y voulut jamais consentir, ensorte qu'il fut obligé d'appeller Stéphanie & la Veuve Reposée, qui pour faire plaisir au Général, déterminerent la Princesse à lui accorder cette faveur. Cependant elle ne permit point qu'il baisât sa main par-dessus, ce qui marque quelque autorité ; mais elle l'ouvrit, & Tiran la baisa en dedans en signe d'amour.

Alors la Princesse continuant la conversation, lui donna les conseils qu'elle crut convenables à sa situation présente. Elle l'assura qu'elle s'estimeroit très-heureuse de lui devoir ses Etats, mais qu'elle seroit au désespoir s'il lui en falloit acheter la possession au prix du sang d'un Chevalier si fameux par toute la terre. Elle l'avertit ensuite lorsqu'il seroit arrivé à l'Armée, de se défier du Duc de Macédoine, ajoutant que c'étoit un homme cruel & jaloux, accoûtumé à la trahison & à la perfidie, & qui même

avoit

avoit la réputation d'avoir contribué à la perte du Prin... ſon frere, & lui conſeillant de ſe conduire avec prudence, mais de ne rien négliger pour éviter les piéges qu'il ne manqueroit pas de lui tendre. L'arrivée de l'Impératrice interrompit la converſation & empêcha Tiran de répondre à la Princeſſe. On ſe leva, & l'Impératrice aïant propoſé de faire voir au Général le tréſor de l'Empereur, la Princeſſe qui en avoit toutes les clefs, les y conduiſit. Le Chevalier vit avec admiration les richeſſes immenſes qui y étoient entaſſées, en argent, en or & en pierreries ; mais on peut aſſurer qu'il n'y trouva rien de ſi beau que Carméſine.

Toute la nuit ſuivante il ne fut occupé, que de ce que cette Princeſſe lui avoit dit ; & dès que le jour parut, il ſe leva, & commanda deux Bannieres. L'une étoit verte, ſemée de cadenats * d'or, & ces mots au-deſſus :

La Letra qu'eſta primera
En el nombre d'eſta Pintura
La llave es con que Ventura
Cerrada tiene la poſtrera.

* La premiere lettre du mot de Cadenats eſt la

L'autre

L'autre étoit à fond rouge, avec un Corbeau en broderie, & cette Deviſe latine :

Avis mea, ſequere me, quia de carne meâ, vel alienâ, ſatiabo te.

Ces paroles furent trouvées fort bonnes par l'Empereur, les Dames, & tous les bons Chevaliers. Tiran ſe rendit enſuite au Palais, réſolu de voir la Princeſſe & l'Impératrice. Il entra dans la ſalle pendant leur dîner, & ôta le ſervice au Grand Sénéchal, ſuivant le droit de ſa Charge. Enſuite adreſſant la parole à l'Impératrice, il la ſupplia de décider une queſtion, qui l'embarraſſoit ; ſçavoir lequel étoit le plus honorable à un Chevalier, de bien mourir, ou de mal mourir, lorſque c'étoit une néceſſité qu'il devoit ſubir, & que de plus il ne pouvoit parler. Quelle demande faites-vous à ma mere, reprit la Princeſſe ? Perſonne n'ignore qu'il vaut mieux bien mourir. A ces mots Tiran frappa de ſes mains ſur la table, & dit entre ſes dents, de façon qu'à peine il pouvoit être entendu : Cela

même que celle qui commence le nom de la Princeſſe Carméſine. Les Rébus étoient jadis fort à la mode dans les Joûtes & dans les Tournois.

arrivera

arrivera ainſi. En même-tems il ſortit de la ſalle.

Tout le monde fut fort étonné du procedé de Tiran ; & les Princeſſes en inſtruiſirent auſſi-tôt l'Empereur, qui leur dit, qu'il appréhendoit beaucoup que le Chevalier n'eût quelque grande paſſion, ou qu'il ne fût fâché de ſe voir ſi éloigné de ſon païs, de ſes parens, & de ſes amis, ou bien qu'enfin il ne redoutât la puiſſance des Turcs, & les dangers auſquels il alloit être expoſé. Quoi qu'il en ſoit, continua-t-il, qu'on ne parle à perſonne de ce qui eſt arrivé ; avant la nuit je ſçaurai m'en éclaircir. En effet, aïant mis la tête à une fenêtre, qui regardoit ſur la grande Place, & appercevant Richard, il l'appella, & le pria d'avertir le Général, qu'il l'attendoit pour aller à la promenade.

A l'arrivée de ce meſſage, Tiran ne douta point que l'Imperatrice & ſa fille n'euſſent parlé. Il ſe rendit au Palais, monté ſur une haquenée, & ſuivi d'un grand nombre de Chevaliers parés magnifiquement. L'Empereur monta auſſitôt à cheval avec un grand cortége ; & l'on prit le chemin de Pera, qui n'étoit éloigné de la Capitale que de trois milles.

les. Dans cette promenade l'Empereur pria Tiran de lui confier le ſujet de ſon chagrin, l'aſſurant que ſi la choſe étoit en ſon pouvoir, il ſeroit bientôt conſolé. Mon attachement pour V. M. eſt ſi grand, lui répondit le Chevalier, que je n'aurai jamais rien de caché pour elle. Je vais donc lui obéïr, en découvrant à V. A. une choſe qui m'afflige ſenſiblement. J'ai vû l'Impératrice & la Princeſſe à table; & j'ai remarqué que la premiere pouſſoit un grand ſoupir, que j'ai attribué au regret qu'elle a de la perte du Prince. J'en ai été véritablement touché; & dès le moment j'ai fait vœu de n'avoir aucun repos, que je n'euſſe tiré vengeance de ceux qui ont méchamment répandu le ſang du glorieux Prince votre fils. Le bon Empereur prit cette défaite en païement. L'attachement que le Chevalier lui témoignoit, lui tira des larmes, & il ne manqua pas de le remercier de ſon amitié.

Pour chaſſer les idées triſtes dont il étoit occupé, Tiran fit tomber enſuite la converſation ſur des ſujets amuſans. Ils arriverent enfin à Pera, qu'ils trouverent ornée de ſuperbes Palais, & d'agréables Jardins. C'étoit une Ville d'un fort

fort grand commerce. Tandis que le Chevalier s'occupoit à l'examiner, l'Empereur lui dit : Capitaine, je veux vous apprendre combien cette Ville eſt ancienne. On lit dans l'Hiſtoire, qu'elle fut d'abord fondée par des peuples Païens & Idolâtres, qui, très-long-tems après la priſe de Troïe, furent enfin convertis à la foi Chrétienne par un brave & valeureux Chevalier mon Aïeul, nommé Conſtantin. Le pere de ce Conſtantin avoit été élû Empereur de Rome, & poſſédoit la Gréce entiere avec pluſieurs autres Païs, comme l'Hiſtoire le rapporte amplement. Saint Sylveſtre le guérit d'une grande maladie, & le fit Chrétien ; & en revanche ce Prince le fit Pape, & lui donna l'Empire de Rome, pour lui & pour l'Egliſe. Cette converſation les mena ſi loin, qu'ils ne rentrerent au Palais qu'à la nuit. Tiran accompagna l'Empereur juſqu'à la chambre de l'Impératrice, & après avoir pris congé de leurs Majeſtés, il ſe retira à ſon logement.

La Princeſſe étoit toujours frappée de ce qu'elle lui avoit entendu dire pendant le dîner ; & quoique l'Empereur lui eût rendu compte de la converſation qu'il avoit euë avec lui, elle n'en étoit pas plus

plus tranquille. Le lendemain matin aïant apperçu Diofébo à la Meſſe, elle l'appella, & le chargea de prier ſon Couſin de ſe rendre chez elle après le dîner, l'aſſurant qu'elle avoit pluſieurs choſes importantes, ſur leſquelles elle ſouhaitoit de l'entretenir.

Tiran comprenant d'abord le deſſein de la Princeſſe, fit acheter le plus beau miroir que l'on put trouver, & le cacha dans ſa manche. Il courut enſuite au Palais avec ſon Couſin, & trouva l'Empereur qui s'entretenoit avec ſa fille, & qui à l'arrivée des deux Chevaliers, fit venir les Inſtrumens. On danſa long-tems; enſuite l'Empereur s'étant retiré, la Princeſſe prit Tiran par la main, & le conduiſant dans l'embraſure d'une fenêtre: Généreux Chevalier, lui dit-elle, votre mal me touche; confiez-le moi, & ſoïez perſuadé que je le partagerai. Madame, lui répondit Tiran, parlons, s'il vous plaît, de choſes plus amuſantes, que ne le peuvent être les paſſions d'un ſimple Chevalier tel que moi. Cependant, reprit la Princeſſe, il n'y a rien dans le monde dont je ne vous fiſſe part, ſi vous me témoigniez la moindre curioſité. Se peut-il que vous me refuſiez, moi qui vous

vous en prie au nom de ce que vous aimez le plus ? Madame, repliqua le Chevalier, vous me parlez de façon, que je ne puis me diſpenſer de vous obéïr. Je ſuis cependant très-aſſuré, que vous ne me faites des queſtions, que pour inſtruire l'Empereur de mes ſentimens ; mais de quelque maniere que la choſe tourne, je prévois que cet entretien ſera la cauſe de ma mort. Quoi, penſez-vous, lui dit la Princeſſe, que je vouluſſe pour quoi que ce fût réveler votre ſecret ? Vous me faites tort ; parlez hardiment. Vous m'y forcez, Madame, repartit le Général ; mais ſongez que vous l'ordonnez ; & puiſque vous voulez ſçavoir ce que je ſens, j'aime ; & baiſſant les yeux, il ſe tut. Apprenez-moi donc, ajouta la Princeſſe, dont cette confidence acheva de piquer la curioſité, quel eſt l'objet de votre paſſion ; & croïez que je vous ſervirai en tout ce qui dépendra de moi. Alors le Chevalier tira le miroir de ſa manche, & le préſenta à la Princeſſe : Le portrait que vous verrez, lui dit-il, peut ſeul me donner la vie, ou la mort. Que V. A. lui recommande de me traiter favorablement. La Princeſſe prit le miroir, & paſſa dans ſa chambre avec empreſſement, dans la crainte

crainte & l'impatience de trouver le portrait de quelque femme dans cette boëte ; mais lorſqu'elle n'y apperçut que ſes propres traits, il ne lui fut plus permis de douter des ſentimens que Tiran avoit pour elle. Ceux qu'elle avoit conçus elle-même pour ce Chevalier, ſe réveillerent à cette vûë. Elle admira la maniere ingénieuſe, dont il s'étoit déclaré ; & cette ſurpriſe agréable lui cauſa une émotion, dont elle ne fut pas la maitreſſe.

La Veuve Repoſée & Stéphanie la ſurprirent en cet état, & la trouvant ce miroir à la main, lui demanderent qui lui avoit fait ce beau préſent. La Princeſſe lui raconta ce qui venoit de ſe paſſer, ajoutant qu'elle n'avoit jamais lû, ni entendu rien d'auſſi galand. Elle ſe récria ſur les graces des Etrangers, & avoüa qu'elle n'avoit jamais douté juſqu'alors, que tous les talens ne fuſſent réunis dans la Gréce, mais qu'elle étoit enfin obligée de convenir, que les autres Nations l'emportoient ſur ſon Païs. Comment, dit la Veuve Repoſée, quel train vous allez ! Un pied n'attend pas l'autre. Vous voilà déja toute émuë ; & vos regards brillans m'annoncent qu'il ne faudroit pas vous prier long-tems. Eſt-ce ainſi qu'il vous eſt

permis

permis de regarder un homme que l'Empereur votre pere a reçu à ſon ſervice preſque pour l'amour de Dieu, & pour en débarraſſer le Roi de Sicile ? Voulez-vous pour un ſemblable avanturier expoſer votre gloire & votre réputation, devenir la fable de l'univers & l'objet du mépris de tant de Rois & de Princes qui recherchent votre alliance ? La Veuve Repoſée étoit en train de prêcher ; elle dit encore beaucoup de choſes dures pour la Princeſſe & offençantes pour Tiran. La Princeſſe ne pouvant ſupporter ſes reproches, la quitta pénétrée de dépit.

Elle paſſa dans ſa garderobe les larmes aux yeux, & fut ſuivie de Stéphanie, qui lui dit qu'elle avoit tort de s'affliger. Quoi, lui répondit la Princeſſe ! N'eſt-ce donc pas aſſez, que je ſois ſoumiſe à l'autorité d'un pere & d'une mere ? Faut-il encore eſſuïer les duretés de ma nourrice ? Eh, que vous fera-t-elle, reprit Stéphanie ? Vous empêchera-t-elle de danſer, & vous interdira-t-elle les amuſemens des perſonnes de votre âge, de votre rang & de votre ſexe ? Allez, continua-t-elle, il n'y a point de Dame, qui ne faſſe vanité d'être aimée ; & toutes ſuivent les loix de l'amour. Il n'y a de difference que dans la nature de cet

amour. Car il y en a trois eſpeces : l'un eſt l'amour honorable. Lorſqu'un Infant, un Duc, un Marquis, un Comte fort en faveur, ou bien un Chevalier célébre aime une fille, elle tient à honneur, que tout le monde ſoit informé que c'eſt pour elle qu'il danſe, qu'il joûte, ou qu'il livre un combat ; les belles actions de ſon Chevalier tournent à ſa gloire. Si un Gentilhomme très-brave, & de bonne maiſon, aime une Demoiſelle, & ſe fait aimer d'elle à force de préſens, c'eſt l'amour profitable : mais il ne me plaît pas : auſſi n'eſt-il pas de pluslongue durée que le profit. Mais il y a une troiſiéme ſorte d'amour. Lorſqu'une fille ſenſible au mérite d'un Chevalier aimable, écoute ſes diſcours paſſionnés, de quelle douceur ſon cœur n'eſt-il pas rempli ? Que s'ils peuvent aller plus avant, & qu'ils puiſſent paſſer une grande nuit d'hyver dans un bon lit bien parfumé, & entre deux draps bien blancs ; c'eſt-là ce que l'on peut nommer l'amour délectable, & celui que je préférerois aux deux autres. Ce diſcours fit ſourire la Princeſſe & diſſipa une partie de ſon chagrin. Mais, Madame, ce n'eſt pas encore là tout, ajouta Stéphanie, il y a encore trois articles de

foi

foi dont je vois qu'on n'a pas eu ſoin de vous inſtruire. Nous ſommes heureuſes que les hommes les ignorent auſſi, ſans cela il leur ſeroit bien plus aiſé de venir à bout de nous. Sçachez, Madame, que nous ſommes toutes envieuſes & avares, que nous aimons la bonne chere, & que nous avons du tempérammént. Je croi que toutes les autres ſont faites ſur cet article comme moi. Un homme doit s'attacher & connoître celle de ces inclinations qui domine dans ſa Maîtreſſe. Stéphanie étoit en beau train, & la Princeſſe ne ſe laſſoit point d'écouter; mais l'Impératrice la fit appeller, ce qui rompit cette converſation.

Le lendemain Tiran pria ſon Couſin de ſe rendre chez la Princeſſe, afin de ſçavoir ce qu'elle penſoit du miroir. Le Chevalier la trouva qui entendoit la Meſſe. Lorſqu'elle fut finie, il approcha d'elle; & ſur ce qu'elle lui demanda ce que faiſoit ſon Couſin, il lui répondit ſimplement, qu'il étoit allé donner les audiences. Si vous ſçaviez, ajouta la Princeſſe, la belle plaiſanterie qu'il me fit hier, mais je compte bien la lui rendre. Ah! Madame, lui dit Diofébo, ce n'eſt point ici un jeu. Tiran vous adore, & ſon cœur

eſt embraſé de la flamme la plus ardente. Ce feu-là, dit la Princeſſe, a plus de fumée que de chaleur : lorſque nous brûlons nous autres, c'eſt d'un feu qui a bien plus d'ardeur, quoiqu'il faſſe moins de fracas. Ils continuerent encore quelque tems cette converſation, dans laquelle Diofébo crut voir que la Princeſſe craignit ſeulement que l'on ne s'apperçût de la paſſion de Tiran. Diofébo alla ſur le champ en rendre compte à ſon Couſin, & dès qu'ils eurent dîné, ils monterent enſemble au Palais. Stéphanie les vit arriver, & courut en avertir la Princeſſe, qui paſſa dans ſa chambre pour les recevoir. Tiran la ſalua en entrant avec le plus profond reſpect. Elle le reçut avec beaucoup de froideur, & à peine répondit-elle à ſon ſalut. Le Chevalier ſurpris d'un accüeil ſi froid, s'approchant d'elle avec précipitation : Eh, Madame, lui dit-il d'une voix baſſe & étouffée par la douleur, quelle peut être la cauſe du chagrin que je vois ſur votre viſage ? Tiran, lui dit la Princeſſe, il n'y en a point d'autre que votre conduite avec moi. Sans reſpect pour mon rang, ni pour la dignité de l'Empereur mon pere, ſans reconnoiſſance pour les bontés dont il vous accable,

cable, ſans égard pour ma réputation, vous oſez me parler d'amour, & me témoigner ouvertement votre folle paſſion! Si on vient à la ſoupçonner, que dira-t-on de moi; quelle idée en aura-t-on? Il faut pour prévenir un tel malheur, que je me hâte d'aller moi-même découvrir votre crime à l'Empereur mon pere; & que je prouve par-là à tout l'Empire, que ſi par mes bontés j'ai eu le malheur de vous inſpirer une audace criminelle, du moins je n'ai pas eu la foibleſſe de vous la pardonner.

A ces mots la Princeſſe ſe leva pour paſſer dans une autre chambre: Tiran la ſuivant avec précipitation, l'arrêta par ſa robe, eu la ſupliant de l'écouter. Stéphanie & Diofébo joignirent leurs prieres aux ſiennes, & la forcerent de ſe raſſeoir. Ah, Madame, dit le Chevalier en ſe jettant à ſes pieds, vous ignorez quelle eſt la force de l'amour; votre vertu ne vous a pas permis de connoître quels ſont les effets de cette paſſion qui eſt le lien de toute la nature, qui égale tout, & à qui tout obéït. Non, Madame, je n'ai point oublié ce que je vous dois, mon eſprit & mon amour vont pour vous juſqu'à l'adoration. Si la violence de cet amour m'a

porté à quelque action qui vous ait déplu, pardonnez-la à ce même amour. Mais je vois que vous êtes inéxorable. Eh bien, Madame, il faut vous ſatisfaire; il faut ceſſer de vous offenſer. Il faut éteindre dans mon ſang un amour qui vous irrite, & qui ne peut finir qu'avec ma vie. Ce jour ſera le dernier où je vous importunerai. Votre beauté vous fera mille adorateurs, dont le rang, dont le pouvoir, dont les exploits ſurpaſſeront les miens; mais il n'en ſera point qui vous aime, qui vous adore avec une paſſion ſi violente, & ſi reſpectueuſe. Adieu, Madame, ſongez quelquefois à un homme dont votre ſeule rigueur aura cauſé la mort. Je veux que mon tombeau en inſtruiſe l'univers. Je veux que l'on grave deſſus : *Cy gît Tiran le Blanc, qui mourut par trop aimer.*

En achevant ces paroles Tiran ſe leva avec précipitation, & ſe retira ſuivi de Diofébo. La Princeſſe frappée de l'état où elle l'avoit vû ſortir, demeura plongée dans la douleur. Elle craignit les ſuites du déſeſpoir qu'elle avoit vû dans ſes yeux. Ah, ma chere Stéphanie, s'écria-t-elle le viſage couvert de larmes, je ne le verrai plus ! Il va mourir. Je connois

ſon

ſon courage & la violence de ſon amour. Ne m'abandonnez pas dans cet état cruel, prévenez ce malheur. Vous ſeule pouvez me ſecourir. Allez le trouver, découvrez-lui mes ſentimens, inſtruiſez-le de ma douleur ; faites ceſſer ſon déſeſpoir, qu'il vive ; ma chere Stéphanie, qu'il eſpere, mon ſort & le ſien ſont entre vos mains : je m'abandonne à vous.

Stéphanie touchée des larmes de la Princeſſe, prit avec elle une fille, & paſſa chez Tiran, dont le logement étoit voiſin du Palais. En y arrivant, elle le vit dans un déſordre qui annonçoit le plus violent déſeſpoir. Diofébo tâchoit en vain de le modérer ; elle ne douta point qu'il ne ſe préparât à mourir. Elle ſe mit donc à genoux, & lui dit : Ah ! qu'allez-vous faire, Tiran ? Hé quoi ! Voulez-vous perdre ce que vous avez acquis d'honneur & de réputation, pour quelques paroles que ma Maitreſſe vous a dites ? Ignorez-vous le caractere des femmes ? Croïez-vous qu'il leur ſoit permis de laiſſer paroître leurs vrais ſentimens ? Faut-il vous abandonner ainſi à la fureur ? Oubliez ce que la Princeſſe vous a dit, elle-même vous en conjure ; c'eſt par ſes ordres que je viens vous en aſſurer. Dès que le Chevalier apper-

çut Stéphanie dans cet état, il s'alla mettre à ſes pieds. Il la reſpectoit comme Demoiſelle de la Princeſſe, & elle étoit digne des plus grands égards par ſon mérite & par ſa naiſſance. Elle étoit niece de l'Empereur & fille du feu Duc de Macédoine, le premier de tout l'Empire Grec. Non, lui dit-il, ma chere Stéphanie, non, n'eſperez pas me tromper ; mes maux ſont à leur comble ; mon cœur ne peut plus en ſupporter le poids ; la mort n'a rien de terrible pour moi ; elle va les finir. Je meurs pour la plus belle & la plus reſpectable Princeſſe de l'univers. Cette mort me couvrira de gloire. Ceſſez de me flatter d'une eſpérance qui ne ſerviroit qu'à prolonger ma vie, pour la rendre plus malheureuſe.

A peine la Princeſſe avoit-elle vû partir Stéphanie, que ſa douleur & ſon inquiétude redoublerent. Bientôt elle ne fut plus maitreſſe d'elle-même, & ſe couvrant d'un voile qui la cachoit toute entiere, elle prit avec elle Plaiſir de ma vie, une de ſes filles, en qui elle pouvoit ſe fier, & deſcendant par un eſcalier dérobé au Jardin du Palais, elle le traverſa ſans être reconnuë, en ſortit par une porte ſecrette, & ſe rendit chez Tiran.

ran. A peine l'apperçut-il, qu'il courut ſe proſterner à ſes pieds le viſage couvert de larmes, & ſans pouvoir prononcer une parole. La Princeſſe ne put réſiſter à ce ſpectacle; elle tomba auſſi à terre, en lui diſant : Chevalier, ſi mes diſcours vous ont bleſſé, pardonnez-les moi, je vous le demande, perdez-en le ſouvenir, que mon repentir les efface de votre mémoire.

Ces paroles pénétrerent Tiran de la joïe la plus vive; à peine put-il la ſupporter. Il proteſta à l'Infante qu'elle ſeroit toujours la maitreſſe de ſon ſort, & qu'il la regarderoit comme ſa Souveraine. Alors Stéphanie prenant la parole, dit à la Princeſſe : Madame, il faut que vous accordiez un gage à ce Chevalier, pour ſceller la paix que vous venez de faire; je lui ai promis que s'il obéiſſoit à vos ordres, vous lui permettriez de baiſer vos cheveux. Non-ſeulement les cheveux, reprit la Princeſſe; mais les yeux, & le front, s'il me promet foi de Chevalier, de ne rien entreprendre ſur lui-même. Tiran le promit; & tout ce qu'il ſouffroit fut converti en joïe, & en félicité. Alors la Princeſſe retourna promtement au Palais; & repaſſant par le Jardin,

din, elle rentra dans ſon appartement, ſans que perſonne eût eu aucune connoiſſance de ſa ſortie.

Tiran n'étoit cependant pas tellement occupé de ſon amour, qu'il ne pensât auſſi au ſujet pour lequel il étoit venu en Gréce, & aux moïens de délivrer l'Empire du joug des Infidéles. Ce jour-là même l'Empereur reçut des nouvelles, qui engagerent encore le Général à preſſer ſes préparatifs. Un homme envoïé de l'Armée lui avoit rapporté, que depuis peu de jours le Duc de Macédoine, qui commandoit les Troupes Impériales, s'étoit laiſſé engager mal-à-propos dans une embuſcade, qui lui avoit été dreſſée par les ennemis; que toute l'Armée avoit été défaite, & qu'on avoit perdu douze mille hommes dans ce combat; que cependant le Duc voïant la bataille perduë, avoit pris la fuite, ſuivi de tous ceux qui avoient pû l'imiter, & s'étoit jetté dans la Ville de Pellidas; que les Maures l'y avoient ſuivi, & avoient mis le ſiége devant la Place; qu'à cette nouvelle le Sultan avoit pris le titre d'Empereur de Gréce, & qu'il s'étoit rendu au ſiége avec le Grand Turc, & tous les Rois venus à leur ſecours; qu'au reſte il n'y avoit des vivres

vivres dans la Ville que pour ſix ſemaines au plus, & que ce terme arrivé, le Duc & tous ceux qui l'avoient ſuivi, ſeroient obligés de ſe rendre aux Infidéles.

L'Empereur communiqua ces mauvaiſes nouvelles au Général, qui ſur le champ fit publier que toutes les Troupes ſe tinſſent prêtes à partir dans ſix jours. Pour lui, dès que la nuit fut venuë, il ſortit de la Ville accompagné ſeulement de deux guides qui connoiſſoient parfaitement le Païs, & arriva le lendemain à midi dans une grande plaine, que l'on appelloit *la bonne Vallée*. Elle étoit remplie de beſtiaux que l'on y avoit raſſemblés de toutes parts dans la crainte des Ennemis. Tiran fit prendre toutes les jumens qui s'y trouverent, & les aïant fait attacher l'une à l'autre, il en confia la conduite à deux cens hommes, à qui il ordonna de ſuivre le chemin du Camp des Maures. Pour lui il revint à Conſtantinople, où il arriva le cinquiéme jour de ſon départ.

Le lendemain il fit faire la revûë des Troupes, les Proceſſions & la Bénédiction des bannieres; après quoi tout le monde monta à cheval, & ſe mit en marche. La banniere de l'Empereur ſortit la pre-

premiere & fut ſuivie de celle qui portoit la deviſe de ce Prince. C'étoit la Tour de Babylone en broderie d'argent, d'où ſortoit une épée portée par un bras armé ſur un champ d'azur, avec ces mots écrits en lettres d'or, *la fortune eſt mienne*. Toute la maiſon de l'Empereur accompagnoit cette banniere. Le Duc de Pera marchoit après cet Eſcadron avec ſa Troupe. Il étoit ſuivi des Ducs de Babylone & de Sinopoli, des Marquis de S. Marc, de Peſcaire & de celui de Montferrat, des Comtes de Malateſta & de Vintimille Siciliens, & de pluſieurs autres Comtes, Vicomtes & Capitaines, qui parurent à la tête de leurs Compagnies toutes bien armées. Il y eut quatre-vingt trois mille Combattans, diviſés en quarante-huit Eſcadrons qui paſſerent en revûë ce jour-là devant l'Empereur & devant les Dames. Tiran mettoit tout en ordre, n'aïant que les jambes & les bras d'armés, & portant une ſimple cotte-de-mailles, & par-deſſus un manteau Impérial. Sa Troupe parut la derniere avec les deux bannieres, des cadenats & du corbeau.

Lorſque toutes les Troupes eurent défilé, l'Empereur appella le Capitaine,

& lui dit de ne point partir ſans lui parler. Il monta donc au Palais ; mais aïant trouvé ce Prince occupé dans ſon cabinet avec ſon Sécretaire, il ne jugea pas à propos de l'interrompre. La Princeſſe qui l'apperçut, l'appella, & lui dit : Je vois bien que votre départ eſt certain ; je prie Dieu de tout mon cœur, qu'il me faſſe la grace de vous revoir victorieux & plus grand qu'Alexandre. Tiran ſe mit à ſes genoux, & lui baiſa la main ; & la Princeſſe continuant à lui parler : Demandez-moi, Tiran, avant votre départ tout ce que vous voudrez, lui dit-elle, & comptez que vous ne ſerez point refuſé. V. A. eſt unique en tout genre comme le Phenix, lui répondit le Chevalier. Je ſçai bien ce que je demanderois ; mais vous ne voudriez pas me l'accorder. Cette choſe-là ſeule que je déſire en ce monde, & qui me raviroit au ciel, me ſera certainement refuſée, ainſi je n'en parlerai point. Capitaine, reprit la Princeſſe, quoique je n'aïe pas été en France, j'entens bien votre langage, mais je ne ſçai ſi vous entendez le mien ; je ne prétends pas aller ſi vîte, j'ai voulu vous dire ſeulement que ſi vous avez beſoin des tréſors de mon pere,

j'en

j'en ſuis la maîtreſſe comme vous ſçavez, & j'en puis diſpoſer ſans qu'il le ſçache. Non Madame, dit Tiran, c'eſt une autre faveur que je voudrois obtenir. Voïons donc ce que c'eſt, dit la Princeſſe, & ſi je puis vous l'accorder, mon honneur ſauf, je ne vous refuſerai rien. Je ne vous demande rien autre choſe, répondit Tiran, que la chemiſe que vous avez actuellement & la faveur de l'ôter moi-même de deſſus le corps divin qu'elle couvre. Sainte Marie, s'écria la Princeſſe! eh que demandez-vous là? La chemiſe, les habits, les diamans & tout ce que je poſſede je veux bien vous les donner; mais pour la permiſſion de l'ôter, c'eſt autre choſe, vos mains n'iront point en lieu où jamais main d'homme n'a été. En même-tems elle paſſa dans ſa chambre, ôta ſa chemiſe & en remit une autre. Enſuite elle revint dans la grande ſalle où prenant Tiran en particulier, elle lui donna la chemiſe, qu'elle baiſa pluſieurs fois auparavant. Le Chevalier la reçut avec une extrême joïe, & pria les Demoiſelles de la Princeſſe, au cas que l'Empereur le fît appeller, de dire qu'il étoit allé prendre ſes armes afin d'être plutôt en état de partir.

En

En effet, il acheva de s'armer tandis que ſon Couſin Diofébo & Richard mettoient les ſoubreveſtes brodées, qu'ils avoient fait faire. Tiran mit par-deſſus ſes armes la chemiſe qu'il venoit de recevoir. Elle étoit de ſoïe avec de grandes rayes couleur de feu, ſur leſquelles il y avoit des ancres brodées, & ces mots, *qui eſt bien, qu'il s'y tienne*. Du reſte, elle étoit brodée par compartiment, les manches en étoient fort grandes, & pendoient juſqu'à terre. Tiran releva la droite ſur ſon épaule, & la gauche juſqu'au milieu du bras, l'attachant avec une cordeliere d'or : au-deſſus étoit un S. Chriſtophe portant l'Enfant Jeſus, d'un ouvrage très-riche.

Dans cet état les trois Chevaliers allerent prendre congé de l'Empereur & des Dames. Ils le trouverent qui attendoit ſon Général à dîner. Dès qu'il l'apperçut en cet équipage : Eh, mon Dieu, Général, lui dit-il, quelle ſoubreveſte avez-vous là ? Si V. M. en ſçavoit toutes les proprietés, répondit Tiran, ſon étonnement ceſſeroit. La Demoiſelle qui me l'a donnée en partant de mon Païs, eſt la plus belle & la plus accomplie de l'Univers ; la Princeſſe & les

les Demoiſelles de la Cour me le pardonneront. Il eſt vrai, dit l'Empereur, que jamais Chevalier n'acheva de grande entrepriſe ſi l'amour ne le ſoutenoit. Je jure à V. M. ajouta Tiran, qu'au premier combat nos amis & nos ennemis la remarqueront bien.

Après quelques diſcours ſemblables l'Empereur ſe mit à table, & fit placer le Capitaine à ſes côtés, avec l'Impératrice & la Princeſſe. Les deux Chevaliers qui l'accompagnoient, mangerent avec les Dames & les Demoiſelles. Après le dîner l'Empereur paſſa dans une chambre où toute la Cour le ſuivit. Là après avoir recommandé au Général ſa gloire, ſon repos, & le ſalut de l'Empire, il lui remit ſes ordres pour le Duc de Macédoine, le Grand Connétable & tous les autres grands Officiers de l'Armée. Tiran les reçut à genoux & baiſa la main de l'Empereur, pour prendre congé de lui. Il rendit enſuite le même devoir à l'Impératrice & à la Princeſſe. Il ſortit enfin ſuivi de Diofébo & de Richard; & montant à cheval, après avoir fait la révérence à l'Empereur & aux Dames qui s'étoient mis aux fenêtres pour les voir partir, ils prirent le chemin de l'Armée,

accom-

accompagnés de tous les regards & des vœux qu'on faiſoit au Seigneur pour qu'il leur accordât la victoire. La Princeſſe eut toujours ſes beaux yeux attachés ſur Tiran juſqu'à ce qu'elle l'eut perdu de vûë. Alors elle ſe mit à pleurer, & toutes ſes Demoiſelles l'imiterent.

Peu de jours après le Général arriva avec toute ſon Armée à une lieuë du Camp des Maures & de la Ville de Pellidas dont ils faiſoient le ſiége. Ceux qui défendoient cette Place, preſſés par les efforts des Infidéles, & ſe voïant hors d'état de leur réſiſter étoient alors ſur le point de ſe rendre; mais lorſqu'ils apprirent l'arrivée du ſecours, ils changerent bien-tôt de penſée & ouvrirent avec joïe leurs portes à leurs libérateurs. Le Capitaine entra de nuit & ſans bruit dans la Ville, afin que les ennemis ne fuſſent point avertis de ſa venuë. Cependant elle ne put être ſi ſecrette qu'ils n'en euſſent le vent. Ils ſçurent en général qu'il étoit arrivé du ſecours aux Aſſiégés, ſans pouvoir deviner s'il étoit nombreux ou médiocre. Le Grand Turc en donna avis au Sultan, lui conſeillant de prendre en cette occaſion les meſures les plus convenables Mais ce Prince vain enflé de

ſes proſpérités, & comptant déja ſes ennemis vaincus & défaits, mépriſa ces ſages conſeils & ne prit aucunes précautions contre la ſurpriſe.

Tiran profita de cette ſécurité des Infidéles, dont il fut informé par ſes eſpions. Après avoir donné à ſes Troupes un jour de repos, qu'il emploïa lui-même à reconnoître le Camp des Maures, il ordonna que tout le monde ſoupât de jour, & que les chevaux fuſſent ſellés, & les Chevaliers armés prêts à partir à l'entrée de la nuit. Lorſqu'elle fut venuë, le Général fit ſortir de la Ville toutes ſes Troupes qu'il rangea en bataille, laiſſant trois mille hommes de pied pour l'arriere-garde, avec les jumens qu'il avoit raſſemblées, comme nous l'avons dit, avant ſon départ de Conſtantinople, & qu'il deſtinoit à l'uſage qu'il en fit en cette occaſion. Enſuite il marcha aux Ennemis.

Lorſqu'il fut à portée de leur Camp, il fit ouvrir les Gendarmes par la droite & par la gauche, afin de laiſſer un paſſage libre aux jumens, qu'il avoit partagées en deux troupes, & les fit conduire en même-tems par les gens de pied, l'une vers le quartier du Sultan, l'autre du côté qu'occupoit le Grand Turc. Dès

que

que les chevaux du Camp les ſentirent, l'un ſe détacha, l'autre arracha ſon licol; tous emporterent les piquets pour courir de ce côté-là. En un inſtant le déſordre ſe mit dans toute cette grande Armée. Alors Tiran jugeant qu'il étoit tems de donner, vint attaquer le Camp d'un côté, tandis que le Duc de Pera marchoit de l'autre. Ils invoquerent le grand Chevalier Monſeigneur S. Georges; & dans le moment les Maures furent chargés de toutes parts. On en fit un carnage épouvantable. Aux cris des mourans le Grand Turc ſortit de ſa tente & montant ſur le plus vîte de ſes chevaux, abandonna ſon Camp aux Chrétiens. Le Sultan en fit de même & s'enfuit ſuivi des débris de toute l'Armée.

Cette Bataille fut une des plus ſanglantes qui jamais ſe fût donnée en Gréce. Tiran pourſuivit les Ennemis pendant trois lieuës ſans faire d'abord aucun quartier, juſqu'à une riviere ſur laquelle il y avoit un pont de bois. Le Sultan le paſſa avec ſa troupe, & le fit rompre après lui, pour ôter aux Chrétiens le moïen d'aller plus avant. Ainſi tout ce qui ſe trouva en deçà de la ri-

viere demeura à la merci du Vainqueur. Pluſieurs furent tués, d'autres ſe noïerent en voulant tenter le paſſage à la nage. Le reſte fut fait priſonnier. Quatre mille Turcs s'étoient retirés ſur une haute montagne, déterminés à ſe défendre. Tiran les y fit inveſtir par ſes gens de pied, & dès la nuit ſuivante ces troupes qui ſe voïoient ſans vivres & ſans eſpérance de ſecours, ſe rendirent à diſcretion.

Tiran de ſon côté, après avoir partagé à toute l'Armée les richeſſes immenſes, qui ſe trouverent dans le Camp des Maures, partit à la tête de ſeize cens chevaux, & alla reprendre pluſieurs Villes & Châteaux dont les Infidéles s'étoient emparés.

Le jour même qui ſuivit le combat, Tiran avoit fait partir Diofébo à la tête d'un gros détachement de Cavalerie & d'Infanterie pour aller conduire les priſonniers à Conſtantinople. Lorſqu'il approcha de cette Ville, tout le monde en ſortit & vint au-devant de lui. L'Empereur lui-même ſe mit aux fenêtres avec toutes les Dames, pour voir arriver les priſonniers. Ils étoient au nombre de huit mille trois cens, & marchoient deux à deux, traînans

nans les bannieres du Sultan & des autres Princes vaincus. Ils ſe rendirent ainſi à la grande Place, où Diofébo les quitta, après avoir donné les ordres néceſſaires pour qu'ils fuſſent mis ſous bonne garde. Il monta enſuite au Palais, & fit la révérence à l'Empereur & aux Princeſſes qui l'accablerent de careſſes & de complimens. L'Empereur le fit déſarmer en ſa préſence, & de peur qu'il ne s'enrhumât, lui donna une de ſes propres robes brodée d'or & de perles. Enſuite il le fit aſſeoir, & voulut qu'il lui racontât en préſence de toutes les Dames, ce qui s'étoit paſſé depuis le jour de leur départ. Il eſt aiſé de s'imaginer que Diofébo n'oublia rien de ce qui pouvoit faire honneur à Tiran & ſervir à rehauſſer ſa gloire. La joïe de l'Empereur fut extrême, & ſi l'Impératrice parut ſatisfaite, la Princeſſe le fut encore plus. Diofébo fut ſervi ce ſoir-là par les Demoiſelles mêmes des deux Princeſſes. Après le ſouper l'Empereur donna la main à ſa fille ; l'Impératrice de ſon côté donna le bras au Chevalier, & il fut conduit de la ſorte à l'appartement qu'on lui avoit préparé. Alors il ſe mit à genoux pour remercier leurs Majeſtés de l'honneur

qu'elles lui faiſoient, & toute la Cour ſe retira pour lui laiſſer prendre quelque repos. Le lendemain l'Empereur compta les priſonniers, & tira de ſon tréſor quinze ducats pour chacun, qu'il remit à Diofébo, avec ordre de les donner au Général.

Lorſque la Princeſſe s'imagina que rien ne l'arrêtoit plus à Conſtantinople, elle lui fit dire de venir la trouver dans ſa chambre; ce qu'il ſouhaitoit avec paſſion, ſur tout de parler à Stéphanie aux charmes de laquelle ſon cœur n'avoit pû réſiſter. Dès que la Princeſſe le vit entrer: Mon frere, lui dit-elle avec vivacité, quelles nouvelles m'apportez-vous de ce bon Chevalier ſans peur, que j'ai plus d'envie de voir que toutes les choſes du monde? Je ſuis ſûre qu'il penſe ſouvent à moi, mon amour me le perſuade. Ah! Madame, répondit Diofébo, ſi ce Chevalier entendoit ces paroles il ſe croiroit tranſporté au neuviéme ciel. Qu'il ſe tiendroit bien païé de tout ce qu'il ſouffre pour vos interêts, car vous êtes le ſeul objet de toutes ſes actions; le jour, la nuit, au milieu des plus grands périls, dans les plus grandes fatigues il ne penſe qu'à vous, il n'invoque que

vous, vous occupez ſans ceſſe ſon cœur & ſon eſprit.

La Princeſſe écoutoit Diofébo avec un extrême plaiſir, lorſque Stéphanie interrompant le Chevalier : Vous avez aſſez parlé, lui dit-elle ; écoutez-moi donc à mon tour. Enſuite adreſſant la parole à la Princeſſe : Dites moi, je vous prie, Madame, qui mérite mieux d'être Empereur que Tiran ? Quel autre eſt plus digne de l'honneur de vous épouſer ? Vous avez votre bonheur ſous la main, & vous refuſez de le prendre ! Un tems viendra que vous vous en repentirez. Ce n'eſt ni pour vos biens, ni pour votre naiſſance, ni pour votre rang que Tiran vous aime, c'eſt votre ſeule perſonne, ce ſont vos ſeules perfections qui le touchent. L'Empereur votre pere n'a d'autre déſir que de vous voir bien mariée ; où pourriez-vous trouver dans tout l'Univers quelqu'un qui l'égale ? Aimable, jeune, brave entre les plus braves, prudent, libéral, amoureux ; il poſſede toutes les vertus. Si Dieu m'avoit fait Carméſine fille de l'Empereur, & vous Stéphanie, je vous jure que je ne lui refuſerois rien : Oüi, s'il levoit ma robe, je leverois la chemiſe. Si vous épou-

ſez quelque Etranger, il vous traitera peut-être plus en eſclave qu'en épouſe. Si vous prenez un mari parmi vos Sujets, ſur qui jetterez-vous les yeux ? Sur le Duc de Macédoine mon beaupere ? Il eſt le premier de l'Empire ; mais il faut que je vous parle contre lui. Vous connoiſſez ſon humeur, il aura envie de dormir lorſque vous voudrez cauſer, il ronflera lorſque vous voudrez rire. Prendrez-vous le Duc de Pera ? Son âge s'accorde trop peu avec le vôtre. Croïez-moi, Madame, il n'y a que Tiran qui ſoit votre fait. Il ſçaura gouverner, défendre & augmenter votre Empire. Il ne dormira pas lui, & ſi toutes les nuits il ne vous fait chercher tous les coins de la chambre, vous vous en prendrez à moi. La Princeſſe aïant interrompu ce diſcours par un grand éclat de rire. Diofébo adreſſant la parole à Stéphanie : Et vous, lui dit-il, ſi Tiran étoit aſſez heureux pour épouſer la Princeſſe, de qui voudriez vous faire le bonheur ? Moi, dit Stéphanie ? En ce cas-là je prendrois le plus proche parent de Tiran. Adorable Stéphanie, s'écria Diofébo avec précipitation, c'eſt donc moi que ce bonheur regarde, & mon amour m'y donne encore

re plus de droit que la parenté ; mes ſentimens pour vous ne le cedent point à ceux de Tiran pour votre divine Princeſſe ; daignez m'accepter pour votre eſclave, & accordez-moi un baiſer pour arrhes de mon engagement.

Ce que vous demandez là, répondit Stéphanie, ne ſe peut faire que par l'ordre de la Princeſſe de laquelle je dépends depuis mon enfance, & ſurtout en ſa préſence. Alors Diofébo ſe mit aux genoux de la Princeſſe, & la pria plus dévotement qu'il n'auroit fait aucune Sainte du Paradis : mais il avoit beau prier ; Carméſine étoit inéxorable : O cœur endurci, ô cœur de rocher, s'écria Stéphanie, que rien n'a jamais pû toucher ! je te verrai quelque jour adouci, le brave Tiran m'en fera raiſon.

Mon frere Diofébo, dit alors la Princeſſe, demandez-moi des choſes raiſonnables, mais n'eſperez pas que je me prête jamais à de pareilles demandes. Ils s'entretenoient de la ſorte, lorſque l'Empereur fit appeller Diofébo, & lui donna ſes derniers ordres, pour ſe rendre inceſſamment au Camp.

Cependant ceux qui faiſoient la garde du côté de la mer, donnerent avis à l'Empereur

pereur, qu'il paroiſſoit cinq gros Vaiſſeaux du côté du Levant. Sur cette nouvelle ce Prince retint Diofébo ; & apprehendant quelque ſurpriſe de la part de la Flote Génoiſe, il fit embarquer beaucoup de Troupes ſur tous les Bâtimens, qui ſe trouverent dans le port. Mais cette précaution n'étoit pas néceſſaire ; car un moment après on ſçut que ces cinq Vaiſſeaux étoient envoïés par le Grand-Maître de Rhodes. Le bon Prieur de ſaint Jean débarqua en effet, ſuivi de pluſieurs Chevaliers de la Croix-Blanche. Diofébo étoit ſur le bord de la mer, à la tête des Troupes rangées en bataille. Ils ſe reconnurent avec plaiſir, & monterent enſemble au Palais, où l'Empereur les reçut ſur ſon trône. Le Prieur le ſalua, & mettant un genoüil en terre, lui dit : Que le Grand-Maître aïant appris que Tiran étoit ſon Général, il lui envoïoit deux mille hommes, païés pour quinze mois, pour ſervir l'Empereur ſous ſes ordres. L'Empereur charmé de ce ſecours, embraſſa le Prieur, & donna ordre de le loger & de le défraïer. On leur laiſſa quatre jours de repos ; après quoi ils partirent accompagnés de Diofébo, & prirent le chemin de l'Armée.

Ils

Ils n'en étoient éloignés que de cinq lieuës, lorſqu'ils apprirent, que Tiran faiſoit le ſiége d'une Place très-forte. Cette nouvelle leur fit hâter leur marche; & ils arriverent au moment que le Général jugeant la bréche en état, fit donner l'aſſaut. Tiran courut un grand danger en cette occaſion; car s'étant approché trop près des murailles, une poutre lui tomba ſur la tête, & le renverſa. Ses gens animés par Richard, le retirerent du foſſé avec beaucoup de peine; mais cet accident ne l'empêcha point de retourner un moment après à l'attaque. Les Maures réduits au déſeſpoir, vendirent leur vie bien cher à pluſieurs Chrétiens; mais ils ſuccomberent enfin. Les Chevaliers de Rhodes arrivés ſi à propos, ſe diſtinguerent en cette rencontre. La Place fut emportée d'aſſaut, & toute la Garniſon paſſée au fil de l'épée.

Après cette victoire, le Prieur de ſaint Jean, & tous les Chevaliers de ſa ſuite, vinrent faire la révérence à Tiran, qui les aſſura, qu'il étoit infiniment ſenſible aux attentions du Grand-Maître. On laiſſa la Place à la garde des habitans mêmes, que les Turcs avoient ſi fort maltraités, qu'on n'appréhendoit pas qu'ils euſſent

euſſent envie de retourner ſous leur domination. On reprit enſuite le chemin du Camp, où l'on donna aux Troupes quelques jours de repos. Tiran fit diſtribuer aux Troupes l'argent que l'Empereur lui avoit envoïé pour ſa part de la rançon des priſonniers.

Cependant quoique dans la derniere rencontre les Ennemis euſſent perdu plus de cinquante mille hommes, tués ou faits priſonniers, ils réſolurent de tenter encore une fois le hazard d'une bataille. Dans ce deſſein, ils ſe rapprocherent du Pont, que le Sultan avoit fait rompre lorſqu'il prit la fuite ; enſorte que les deux Armées n'étoient ſéparées que par le fleuve Tranſiméne. Celle des Maures étoit compoſée, non-ſeulement des Troupes du Sultan & du Grand Turc, mais encore de celles qu'avoient amené à leur ſecours les Rois d'Aſie, d'Afrique, de Cappadoce, d'Arménie, & d'Egypte. Ce dernier étoit regardé comme un des plus braves, & des plus adroits Chevaliers de ſon tems. Ils avoient auſſi à leur ſolde pluſieurs grands Seigneurs Chrétiens, tels que les Ducs de Calabre & de Melfi, les Comtes de Salerne & de Caſerte, & pluſieurs autres. Ces Troupes

réünies,

réünies, montoient à deux cens ſoixante mille combattans, qui vinrent camper vis-à-vis de l'Armée Chrétienne.

Le premier ſoin du Sultan fut enſuite de faire travailler à raccomoder le Pont, dans la réſolution de paſſer la riviere, & d'aller attaquer l'Armée Impériale. Tiran reconnut ſon deſſein ; & prenant quatre hommes avec lui, il remonta le Tranſiméne une lieuë au-deſſus, juſqu'à un endroit, où l'on avoit conſtruit un grand Pont de pierres entre deux collines, ſur chacune deſquelles s'élevoit un petit Château, dont le Sultan n'avoit jamais pû s'emparer. Celui à qui on en avoit confié la garde, quelques offres que lui euſſent fait les Turcs, avoit été fidèle à ſon Dieu, & à l'Empereur ſon maître. Il s'appelloit Malvoiſin, & s'étoit réſervé la garde d'un des deux Châteaux. Son fils nommé Hyppolite, commandoit dans l'autre. Tiran fit parler à ces Chevaliers, qui connoiſſant la réputation que le Général s'étoit acquiſe, l'aſſurerent de leur fidélité, & d'un promte obéiſſance à tous ſes ordres. Sur cette aſſurance, il fit couper dans les bois voiſins une grande quantité d'arbres les plus ſecs que l'on put trouver, il les fit lier enſemble avec de groſſes

groſſes poutres en travers ; il fit clouer des planches ſur les poutres, & le tout fut enduit de poix & de goudron. Cette machine occupoit toute la largeur de la riviere. Il la fit attacher au Pont de pierres avec de groſſes chaînes de fer ; & la fit couvrir de ramée, pour que l'on ne pût reconnoître ce que c'étoit.

Les Turcs de leur côté aïant raccommodé leur Pont, commencerent à faire filer leur Infanterie, avec toutes leurs machines chargées, en cas d'attaque de la part des Chrétiens. Tiran qui étoit revenu à ſon Camp, fut auſſi-tôt averti de ce mouvement ; & dès qu'il vit toute l'Armée des Turcs preſque paſſée, il fit monter tout le monde à cheval, & vint camper proche le Pont de pierres. Les Turcs le voïant décamper, crurent que ce mouvement venoit de la peur qu'ils lui inſpiroient. Ils acheverent de paſſer la riviere avec plus de courage, & ſe mirent en devoir de le pourſuivre ; mais à une certaine diſtance, Tiran fit paſſer le Pont de pierres à ſes Troupes, & les attendit à la tête. Lorſque les Maures les virent de l'autre côté de la riviere, ils coururent à leur Pont pour le repaſſer & venir l'attaquer par l'autre côté. Alors Tiran repaſſa le Pont encore une fois,

fois, & rendit par-là leurs efforts inutiles.

Cette manœuvre dura trois jours de part & d'autre, juſqu'à ce qu'enfin par l'avis du Roi d'Egypte, les Turcs prirent le parti de ſéparer leur Armée. Les Rois demeurerent avec une partie dans le camp qu'ils occupoient; & le Sultan repaſſa le Pont avec le reſte. On convint que ceux que le ſort favoriſeroit, attaqueroient les premiers, & que dès que le combat ſeroit engagé, les autres iroient à leur ſecours.

Lorſque Tiran vit que les ennemis s'étoient partagés, & qu'ils étoient ſéparés par la riviere: Les voilà comme je demande, s'écria-t-il. En même-tems il marcha du côté qu'occupoient les Rois, & vint poſter ſon Infanterie au pied d'une montagne, qui dominoit la droite du Pont. Il fit monter enſuite toute la Cavalerie ſur cette même montagne, à la réſerve de quatre eſcadrons. Le Sultan marcha contre eux, & les obligea de regagner la montagne. Il y eut environ ſoixante Chrétiens de tués. Cette eſcarmouche dura juſqu'à la nuit, pendant laquelle les Turcs ſe tinrent toujours ſous les armes, perſuadés que le lendemain ils prendroient tous les Chrétiens ſans coup-férir, & qu'ils les feroient eſclaves.

Telle

Telle étoit la ſituation des choſes lorſque le Duc de Macédoine, jaloux de la gloire de Tiran, fit partir pour Conſtantinople un de ſes Ecuïers, nommé Albin, après l'avoir inſtruit de tout ce qu'il devoit dire à l'Empereur. Lorſqu'il fut arrivé aux portes de cette Capitale, il mit pied à terre, & entra hors d'haleine, couvert de pouſſiere, & les larmes aux yeux. Le peuple qui l'apperçut en cet état, le ſuivit en foule juſqu'au Palais. Lorſqu'il fut arrivé, il s'écria : Où eſt le malheureux Prince, qui prend le titre d'Empereur ? Il monta enſuite dans la grande ſalle. En même-tems on avertit l'Empereur, qu'Albin l'Ecuïer du Duc de Macédoine arrivoit, en faiſant de grandes lamentations. Sur cette nouvelle ce Prince ſortit de ſon appartement, ſuivi de l'Impératrice, & de la Princeſſe ſa fille. Dès qu'Albin les vit paroître, il ſe laiſſa tomber par terre, s'arracha les cheveux, ſe frappa le viſage, & donna enfin toutes les marques de la plus vive douleur. L'Empereur le voïant ſi déſolé : Certainement, dit-il, cet Ecuïer m'apporte de mauvaiſes nouvelles. Je te prie, continua-t-il, de ne pas me laiſſer plus longtems dans l'inquiétude. Alors Albin levant

vant les mains vers le Ciel : Nous n'avons ſouvent, dit-il, que ce que nous nous ſommes attirés. Vous avez voulu priver votre Général & votre ſujet d'un honneur qu'il méritoit, pour en revêtir des Etrangers de peu de naiſſance, & qui vous étoient inconnus; ainſi donc vous en porterez la peine, & vous ſerez maudit de tous vos ſujets, pour avoir privé le brave Duc de Macédoine d'un Commandement, que vous avez donné à un miſérable qui eſt à préſent perdu, & qui fuit avec toute ſon Armée, ſans que nous ſçachions le lieu de ſa retraite. Il y a eu tant de Chrétiens de tués, que je ne puis en rapporter le nombre. Les Maures ont enfermé le reſte ſur une petite montagne. Je me ſuis ſauvé dans la plus vive douleur; & je crois que vous, autrefois Empereur, je vous laiſſe dans le même état. O malheureux que je ſuis, s'écria l'Empereur! ſe peut-il que la fortune me perſécute avec tant de rigueur? En même-tems il rentra dans ſa chambre; & ſe jettant ſur un lit, il s'abandonna aux plaintes & aux regrets. En vain la Princeſſe mit tout en œuvre pour le conſoler; il ne lui fut pas poſſible d'en venir à bout. Cependant le bruit de cette mauvaiſe

nouvelle se repandit par toute la Ville ; & la douleur fut générale. Chacun regrettoit ses parens ou ses amis ; & les cris s'élevoient jusqu'au Ciel, comme si les ennemis eussent déja été maîtres de la Capitale.

Pendant que cela se passoit à Constantinople, d'un autre côté Tiran après avoir fortifié son Camp sur le haut de la montagne, sortit par les derrieres, & se rendit au Château du Seigneur de Malvoisin, où il trouva sa machine dans l'état qu'il l'avoit ordonné. On l'avoit chargée de plusieurs grands auges de bois remplis de poix liquide, d'huile, & de soufre préparé, & on avoit jetté par-dessus beaucoup de bois sec, & d'autres matieres combustibles. Le Général fit alors attacher deux chaînes à la prouë de cette espece de Bâtiment ; & il en confia la conduite à deux hommes placés dans une barque de Pêcheurs, & destinés à diriger la machine suivant les tours & les détours de la riviere, avec ordre de n'y point mettre le feu, qu'ils ne fussent proche le Pont de bois. Mais ses intentions ne furent point exécutées ; ensorte que par l'ignorance & la précipitation de ces deux hommes, le feu commença beaucoup plu-

tôt

tôt qu'il ne l'avoit ordonné. Sans ce contre-tems, de toute l'Armée infidelle, il ne ſe ſeroit pas ſauvé un ſeul homme.

En effet, lorſque les Turcs virent toute la riviere enflammée, ils ſe crurent perdus. Le Sultan décampa promtement ; & toute ſon Armée courut en déſordre, pour gagner le Pont. La vîteſſe de ſon cheval l'y fit arriver un peu avant qu'il fût embraſé, & il le paſſa ; mais plus de la moitié de ſes Troupes ſe noïa après lui, en voulant l'imiter. Enfin le Pont fut conſumé ; & plus de vingt-deux mille Turcs, ſoit Cavalerie ou Infanterie, furent obligés de reſter en deçà. De ce nombre furent le fils du Duc de Calabre, les Ducs d'Andria, & de Melfi, les Comtes de Bourgieſe & de Montorio, & pluſieurs autres Généraux qui n'abandonnerent point leur Camp, les uns par la crainte du feu, les autres par l'envie de faire face du côté des Chrétiens, au cas qu'ils ſe miſſent en devoir de les pourſuivre.

Tiran de ſon côté, dès qu'il s'apperçut que le feu cheminoit ſur la riviere, comme il le ſouhaitoit, remonta à ſon Camp, qu'il trouva dans une grande joïe. Preſque tout le monde étoit monté à cheval,

dans le deſſein d'aller piller le Camp ennemi ; mais le Général ne voulut jamais le permettre. A cette heure, dit-il, nous ne pouvons acquérir de l'honneur ; demain nous aurons de l'honneur & du profit. En effet, dès que le Soleil fut levé, il fit ſonner les Trompettes. Toute l'Armée marcha, armes & bagages, & alla reprendre le Camp qu'elle avoit occupé d'abord. De-là les Chrétiens découvrirent ceux des Maures, qui n'avoient pu paſſer la riviere. Quelques Chevaliers propoſerent à Tiran de deſcendre dans la plaine, pour les attaquer ; mais il leur répondit, qu'il avoit exécuté ſon projet, & qu'il ne leur reſtoit plus que de ſe conduire avec ſageſſe, parce qu'un homme leur étoit plus important, que cent ne le pouvoient être aux ennemis.

Cependant Diofébo voïant les Turcs réduits à cette extrémité, ſongea à en inſtruire l'Empereur & la Princeſſe ; il envoïa donc à Conſtantinople le même Pyrame qui avoit été porter la nouvelle de la premiere victoire, & lui donna le ſceau du Général pour lui ſervir de Lettres de créance. L'Ecuïer obéït ; mais à ſon arrivée à la Ville, il fut fort ſurpris de trouver tout le monde en pleurs. Lorſqu'il

qu'il fut au Palais, il vit des témoignages de douleur encore plus ſenſibles. Tous les Domeſtiques & les Officiers de l'Empereur avoient déchiré leurs habits, & ceux auſquels ils s'adreſſa, n'eurent pas la force de lui répondre ; ce qui lui fit imaginer que l'Empereur, l'Impératrice, ou la Princeſſe étoient morts. Il monta dans la ſalle, où il trouva ceux qu'il connoiſſoit le plus, non-ſeulement dans une affliction extrême, mais priant Dieu à deux genoux, en pleurant amérement, & maudiſſant tous les François. Il s'approcha de l'un d'eux, & lui demanda tout bas ſi l'Empereur étoit mort, ou enfin quelle étoit la cauſe de la douleur, dans laquelle il le voïoit plongé. Mais celui-ci redoublant ſes ſanglots : Depuis Judas, s'écria-t-il, aucun ſoi-diſant Chevalier, n'a été auſſi traître, que vous l'êtes tous. Si la Religion ne me retenoit, je t'étranglerois de mes propres mains. Ote toi de devant moi, continua-t-il ; autrement je jure par tous les Saints du Paradis, qu'après t'avoir jetté par les fenêtres, j'irai en bas pour te couper la tête.

De-là Pyrame paſſa dans un autre appartement, où appercevant un Valet de

chambre de l'Empereur, qu'il connoissoit, il fut à lui. Mais il lui demanda comment il osoit approcher de la chambre de l'Empereur. Mon ami, répondit Pyrame, je veux mourir, si je sçai le sujet de la désolation générale où je vous vois; mais je te conjure de me faire parler au Sérénissime Empereur; & au cas qu'il ait quelque chagrin, je puis vous assurer, que ce que je dois lui apprendre le consolera. Le Valet de chambre, sans lui répondre, entra dans l'appartement où l'Empereur étoit avec l'Impératrice, la Princesse, & toutes les Demoiselles. Les fenêtres en étoient fermées; & chacun y pleuroit amérement. Seigneur, dit le Valet de chambre, il y a à la porte un de de ces traîtres, qui étoient à la suite du faux Chevalier Tiran le Blanc. Il se nomme Pyrame, & demande à parler à V. M. Dis-lui, répondit l'Empereur, qu'il sorte promptement de mes Etats; & que si je le trouve, lui ou aucun de ceux qui ont suivi son Maître, je le ferai précipiter du haut de la tour de mon Palais la plus élevée.

Ces paroles pénétrerent le cœur de la Princesse, qui malgré ce dont on accusoit Tiran, ne pouvoit encore se résoudre

dre à le haïr. Le Valet de chambre rendit la réponſe de l'Empereur à l'Ecuïer, qui jura qu'il ne ſortiroit point, proteſtant que ſon Maître n'étoit pas capable d'une trahiſon, & ajoutant, que ſi l'Empereur ne vouloit pas qu'il eût l'honneur de lui faire la révérence, il le prioit d'envoïer la Princeſſe à la porte de la chambre, avec promeſſe de lui apprendre des choſes, dont elle auroit lieu d'être ſatisfaite. Le domeſtique fut encore obligé de rendre compte à l'Empereur du diſcours de Pyrame; & ſur ſes inſtances réïterées, ce Prince ordonna à Carméſine d'aller ſçavoir de quoi il s'agiſſoit, lui defendant en même-tems de faire entrer l'Ecuïer.

Dès que Pyrame apperçut la Princeſſe, il ſe jetta à ſes genoux; & lui baiſant la main: Je ſuis, dit-il, dans un étonnement extrême de l'état où je vois ici tout le monde. Perſonne n'a daigné ſatisfaire ma curioſité; mais ce qui me ſurprend encore davantage, eſt la réponſe que l'Empereur m'a fait faire. Daignez, Madame, m'éclaircir ce myſtere; car ſi V. A. ne juge plus à propos, que le fameux Tiran le Blanc ſoit Général de ſes Armées, ni qu'il continuë à s'acquérir une immortelle

gloire, un seul mot de sa bouche suffit pour nous chasser de ses Etats.

Lorsque la triste Princesse entendit le discours de l'Ecuïer; elle lui apprit les nouvelles, que celui du Duc de Macédoine leur avoit apportées. Au récit d'une si grande méchanceté, Pyrame se battant la tête : Faites-le prendre, Madame, s'écria-t-il, assurez-vous aussi de ma personne. Je consens qu'on me coupe en quartiers, si Tiran n'est pas vainqueur, s'il n'a pas fait fuir le Sultan, si le pont des ennemis n'est pas brûlé, & si le Général ne tient pas actuellement enfermé plus de vingt mille hommes, qui ne peuvent lui échapper. Et pour preuve de ce que j'avance, ajouta-t-il, voici la bague de Tiran qu'il m'a confiée. La Princesse charmée de ces bonnes nouvelles, courut en faire part à l'Empereur. Elles lui causerent une si grande surprise, qu'on fut obligé d'appeller les Medecins, qui purent à peine le faire revenir. Alors Pyrame entra & fit le récit dont il étoit chargé. Sur le champ on sonna toutes les cloches de la Ville, & la Cour se rendit à la Cathédrale, en action de graces de la grande victoire qu'on avoit remportée. Au retour l'Ecuïer du Duc de Macédoine fut arrêté,

& mis au cachot; & Pyrame chargé de complimens & d'éloges pour Tiran, reprit le chemin de l'Armée.

Le jour même que cet Ecuïer partit du Camp pour Conſtantinople, les Turcs auſquels il ne reſtoit aucun eſpoir de ſecours ſe voïant ſans vivres & hors d'état de hazarder un combat, crurent que de deux partis ils ils devoient choiſir le plus doux. Ils ſe déterminerent donc à ſe rendre priſonniers de guerre. Ils avoient parmi eux un homme fort ſçavant & d'un ſi bon conſeil, que le Grand Turc le regardoit comme ſon pere, & ne faiſoit rien ſans le conſulter. C'étoit le plus ſage & le plus éloquent de tous les Païens. Il s'appelloit Adaglia, & avoit mérité par ſes vertus le ſurnom de Salomon. Ce fut lui qu'on chargea de ſignifier au Général de l'Empereur la réſolution de l'Armée. Sur le ſoir il s'approcha du Camp des Chrétiens, & mit un mouchoir au bout d'une lance. Tiran fit auſſi-tôt répondre à ce ſignal; & Adaglia aïant été conduit devant lui, après lui avoir rendu les reſpects dûs à ſa dignité, il lui parla en ces termes.

Je ſuis étonné, grand Capitaine, qu'étant auſſi habile dans l'art de la guerre,

tu n'aïes pas fait le Sultan prisonnier avec tous ceux qui l'avoient suivi, car jusqu'ici tu nous as prouvé que tu réussissois dans tout ce que tu voulois entreprendre. La fortune se joint à tes vertus, que l'on doit redouter. Tu sçais te conserver toi & les tiens, & ta gloire augmente chaque jour. Tu viens d'en acquerir une nouvelle contre cette malheureuse Troupe qui implore aujourd'hui ta clémence & qui te représente par ma bouche le triste état auquel elle est réduite. Je suis ici en ta présence pour toucher ta pitié, & pour te demander la vie. En nous l'accordant, tu forceras tes ennemis de convenir de ton mérite, & tu profiteras de ta victoire avec la générosité que tu sçais si bien pratiquer.

Après ce discours, le Général fit conduire l'Ambassadeur dans une tente avec tous ceux qui l'accompagnoient, & on leur servit un repas dont ils avoient grand besoin. Cependant Tiran prit l'avis de tous les Officiers de son Armée; & aïant fait appeller l'Ambassadeur: Adaglia, lui dit-il, nous ne cherchons que la gloire, & non la destruction de nos ennemis. Puisque j'ai la justice de mon côté, j'espere punir moi-même avant

qu'il

qu'il ſoit peu le Sultan & les autres d'une façon proportionnée à ce qu'ils méritent. Cependant pour faire connoître à ceux qui ſont à ma puiſſance, que je ſçai uſer généreuſement de mes avantages, je leur ordonne d'apporter eux-mêmes leurs armes dans la Prairie, non pas tous enſemble, mais au nombre de cent à la fois. La Cavalerie ſuivra l'Infanterie dans le même ordre. A cette condition je leur donne la vie.

L'Ambaſſadeur prit congé du Général & fit exécuter ſes ordres. Lorſque toutes les armes furent au milieu de la Prairie, Tiran fit marcher du côté de ſon Camp tous les priſonniers charmés de ne pas perdre la vie. On les plaça au bas de la montagne, enſuite on leur donna des vivres, & l'on poſta aux environs différens corps d'Infanterie, à qui on en confia la garde. Alors Tiran deſcendit de la montagne, & aïant fait aſſembler tous les Ducs, les Comtes & les Chevaliers de cette Armée qui étoient Chrétiens, il les fit monter dans ſon Camp, où il leur donna des tentes, & tout ce dont ils avoient beſoin.

Tiran ne perdoit preſque point de vûë Adaglia Salomon dont la converſation ſage

ſage & ſpirituelle lui plaiſoit infiniment. Un jour après le dîner, tous les Seigneurs de l'Armée propoſerent au Général de faire venir ce grand Philoſophe. Lorſqu'il fut arrivé, Tiran le pria de leur dire quelque choſe qui pût leur être utile. Adaglia fut d'abord troublé de cette propoſition, & demanda juſqu'au lendemain pour y penſer. Mais le Duc de Pera l'aſſura, que ce qu'il propoſoit n'étoit pas poſſible, & qu'après le dîner ils avoient beſoin de recréation. Tiran fit donc étendre un tapis ſur l'herbe. Le Philoſophe de ſon côté voïant qu'il n'étoit pas poſſible de s'en défendre, monta ſur un banc, & prenant la parole : Puiſque le Général l'ordonne, je vais, leur dit-il, vous donner des conſeils que chacun pourra prendre pour ſoi. Dieu eſt grand, Dieu préſide à toutes choſes, & il n'y a point de doute qu'on doit l'aimer & le craindre. Ne ſoïez point ſurpris, bon Général & Chevalier invincible, de m'entendre parler de la ſorte. Je ſuis à demi Chrétien. Mon pere étoit Turc, mais ma mere étoit de votre Païs, auſſi ai-je toujours eu de l'amitié pour vous.

Adaglia continua ſur le même ton, & parla

parla fort au long des devoirs des Princes & des Généraux qui commandent de grandes Armées, joignant à tout cela des éloges pour Tiran & des avis très ſalutaires pour tous les autres. Après ſon diſcours, tous les Seigneurs trouverent qu'il avoit ſi bien parlé, qu'ils prierent le Général d'accorder la liberté à ce ſage Maure avec celle d'un de ſes enfans qui partageoit ſon eſclavage. Tiran y conſentit avec plaiſir, & après lui en avoir fait ſes remercimens, Adaglia prit congé de lui, & ſe retira au Camp des Turcs.

Deux jours après le Général tint un grand Conſeil, où il fut réſolu d'embarquer tous les priſonniers dans les Vaiſſeaux qui étoient venus apporter des vivres & de les envoïer à l'Empereur. Le Grand Connétable & Diofébo furent chargés de les conduire. Ils mirent à la voile & arriverent en peu de tems à Conſtantinople. L'Empereur & les Dames étoient aux fenêtres pour voir entrer les Vaiſſeaux dans le Port. Le Connétable fit débarquer tous les priſonniers, & Diofébo les aïant préſentés à l'Empereur de la part du Général : Je ſupplie V. M. ajouta-t-il, de me mettre en liberté,

liberté, car celui qui a des prisonniers à la garde, est prisonnier lui-même. J'espere donc que vous aurez la bonté de me donner acte, comme quoi je me suis acquitté de ma commission, & je prie V. M. que la bienheureuse Impératrice, la charmante Princesse de l'Empire Grec, la belle Stéphanie de Macédoine, la sage Veuve Reposée & l'éloquente Plaisir de ma vie, veüillent bien le signer, ce qui fut exécuté. L'Empereur reçut les prisonniers par compte, & les fit conduire dans les plus fortes tours du Palais.

Diofébo se rendit ensuite chez la Princesse; il la trouva avec les Dames. Elle alla au-devant de lui, il se mit à genoux & lui baisant la main: Ce baiser, lui dit-il, vient de celui que vous tenez plus captif que ceux que j'amene. Il ne put en dire davantage, parce que toutes les Demoiselles l'environnerent. La Princesse le prit par la main, & le faisant asseoir auprès d'elle, elle appella Stéphanie. Madame, lui dit-il, je n'ai point d'expressions pour vous dépeindre tout ce que ressent votre brave Chevalier, & les maux que votre absence lui fait souffrir, ne ferez vous rien pour les soulager?

lager ? Ses exploits, ſes ſervices, ſon amour n'obtiendront-ils rien de votre Alteſſe ? Chevalier, répondit la Princeſſe d'un air enjoüé, croïez-vous que nous n'aïons pas au fonds les mêmes déſirs que vous autres hommes, mais nos loix ſont différentes ; la bonne intention ne ſuffit pas pour nous excuſer, c'eſt par nos actions que l'on nous juge, & le monde ne nous fait aucune grace, vous devez connoître mes ſentimens. L'Empereur entra dans ce moment, & voïant le Chevalier cauſer avec ſa fille. Les choſes vont à merveilles, dit-il. Lorſque les Dames s'entretiennent de Chevalerie, les Chevaliers en valent mieux. Et en même-tems il dit à Carméſine de le ſuivre à la grande Place. Elle s'y rendit avec l'Impératrice & Diofébo les accompagna. En y atrivant ils apperçurent un échaffaut très élevé que l'Empereur avoit fait dreſſer & couvrir de tapis de ſoïe & de brocard d'or. Lorſque les Dames furent placées, & que les plus conſidérables de la Ville furent aſſis, on amena tous les priſonniers qu'on fit aſſeoir à terre, les Maures comme les Chrétiens. Tous obéirent à la réſerve du Duc d'Andria, qui dit qu'il étoit accoutumé d'être aſſis

ſur

sur le Trône, & qu'il ne prétendoit pas être traité comme les autres esclaves. Sur son refus, l'Empereur ordonna aux Ministres de la Justice de lui lier les pieds & les mains & de l'obliger de s'asseoir, ce qui fut exécuté. Alors il parut douze Chevaliers vêtus de longues robes de deüil avec leurs chapperons. L'Empereur s'habilla de la même façon, & l'on fit monter sur l'échaffaut ceux des prisonniers qui étoient Chrétiens. Là on leur lut la Sentence par laquelle ils étoient déclarés impies & maudits pour s'être mis à la solde des Infidéles & avoir porté les armes contre la Chrétienté, & comme tels, condamnés à être dégradés de l'Ordre de Chevalerie & de toute Noblesse. Ensuite on procéda à l'exécution qui se fit avec toutes les cérémonies qui sont en usage dans cette rencontre. Voici ce qui se pratique alors.

On revêt d'abord le Chevalier qui doit être dégradé de toutes ses armes comme s'il alloit à une Bataille ou à une Fête. On le fait monter ensuite sur une grande estrade élevée de façon que tout le monde puisse le voir. Sur cet échaffaut treize Prêtres récitent sur lui l'Office des Morts, & à chaque Pseaume ils

ôtent

ôtent au Chevalier une piece de ſon armure, en commençant par l'armet, parce qu'il garantit la partie qui a le plus peché contre l'Ordre de Chevalerie. On lui ôte enſuite le gantelet de la main droite, parce que c'eſt elle qui attaque; puis celui de la gauche, parce que c'eſt elle qui défend. Enfin on le déſarme indifferemment de toutes ſes autres armes, en les jettant à terre du haut de l'échaffaut. Les Rois d'Armes, les Héraults & les Pourſuivans doivent nommer chaque piece par ſon nom, en criant à haute voix : Ceci eſt l'armet, ceci eſt le gantelet de ce déloïal, de ce faux Chevalier, & ainſi des autres pieces. Après qu'on lui a ôté ſon armet, on apporte de l'eau chaude dans un baſſin d'or ou d'argent, & les Héraults demandent à haute voix comment ſe nomme le Chevalier. Les Pourſuivans prononcent ſon nom; mais les Rois d'Armes s'écrient qu'il ne s'appelle pas ainſi, & que c'eſt un lâche Chevalier qui a déshonoré l'Ordre. Donnons-lui donc un nom, reprennent les Chapelains, & le Roi ou l'Empereur prenant alors la parole : Que ce faux Chevalier, dit-il, ſoit chaſſé & banni de mes Etats,

puiſqu'il a voulu déshonorer la Chevalerie. Auſſi-tôt les Rois d'Armes lui jettent au viſage de l'eau chaude qu'ils tiennent dans le baſſin, en lui diſant : Tu ne porteras dorénavant d'autre nom que celui de traître. Cependant le Prince & douze Chevaliers témoignent un grand deüil ; les Héraults continuent de lui jetter de l'eau chaude ſur la tête, à chaque piece du harnois qu'ils lui ôtent ; lorſqu'ils ont fini de le déſarmer, ils le deſcendent de l'échaffaut non par l'eſcalier par où il eſt monté, lorſqu'il étoit encore Chevalier, mais on l'attache ſous les bras pour le laiſſer couler juſqu'à terre. On le conduit en l'accablant d'injures à l'Egliſe de S. George. Là proſterné devant l'Autel, on récite ſur lui le Pſeaume des malédictions ; après quoi le Prince & les douze Chevaliers qui repréſentent J. C. & les douze Apôtres, lui prononcent ou ſa Sentence de mort, ou ſa condamnation à une priſon perpétuelle, & récitent ſur lui à haute voix le Pſeaume des malédictions.

Après qu'on eut obſervé ces mêmes cérémonies à l'égard des Chevaliers Chrétiens qui s'étoient mis au ſervice des Maures, tout le monde reprit le chemin

du

du Palais ; & Diofébo ſe rendit à l'appartement de la Princeſſe. Il chercha d'abord Stéphanie, & la ſaluant avec le plus profond reſpect : C'eſt à vous-même que je m'adreſſe, lui dit-il, pour obtenir la faveur d'être reçû à votre ſervice, & les arrhes de mon engagement que la Princeſſe n'a pas voulu vous permettre de m'accorder. Maintenant qu'elle n'y eſt point, vous ne dépendez que de vous, vous êtes perſuadée de mon amour, craignez d'être condamnée comme fauſſe & déloïale envers l'amour, comme dépourvuë de toute gentilleſſe, & comme digne d'être reléguée dans l'iſle cruelle des penſées, où les regrets inutiles, & le vain repentir ne laiſſent aucun repos. Chevalier, lui répondit Stéphanie ſur le même ton, je crains peu vos menaces, tous les Juges ſeroient pour moi ; votre diſcours eſt celui d'un homme qui ſe laſſe de ſa chaîne, & vous ne demandez le prix de votre ſervice que pour chercher enſuite un autre Maître.

Diofébo ſe préparoit à répondre & à ravir le gage que Stéphanie ne lui refuſoit que malgré elle, lorſque la Princeſſe entra dans ſa chambre ſans robe avec une ſimple jupe de damas blanc & mê-

me assez courte ; elle avoit la tête découverte & ses cheveux que rien ne retenoit, inondoient sa gorge & ses épaules ; la chaleur étoit très-grande ; & elle arrivoit du trésor avec Plaisir de ma vie. Lorsqu'elle apperçut Diofébo, elle voulut se retirer ; mais le Chevalier l'arrêtant : Eh bien, lui dit-elle, je vous regarde comme un frere, vous êtes sans conséquence avec moi. Madame, dit Plaisir de ma Vie à la Princesse, voïez un peu la rougeur de Stéphanie, elle est comme la rose du mois de Mai : Je jurerois que Diofébo ne s'est pas tenu à rien faire tandis que nous étions à la Tour, nous pouvions attendre Stéphanie, elle avoit ici d'autres affaires ; elle a ma foi raison, & si j'avois un amant, je sçaurois emploïer mon tems tout aussi-bien que vous autres ; mais je suis une pauvre délaissée à qui personne ne dit mot. A propos, continua-t-elle, sçavez-vous, Seigneur Diofébo, à qui j'ai donné mon amour ? C'est à Hyppolite, au Page de Tiran, mais je l'aimerois encore bien plus s'il étoit armé Chevalier. Eh bien, je vous promets, répondit Diofébo, qu'à la premiere bataille il le sera.

Ils badinerent encore quelque tems de

cette ſorte. Enſuite la Princeſſe changeant de diſcours dit à Diofébo : Il faut que je vous l'avouë, je me ſens pénétrée de douleur, lorſque je parcours ce Palais ſans y rencontrer Tiran ; que ſa vûë me donneroit de joïe ! mais ce bonheur m'eſt interdit, il faut me contenter de penſer que tandis qu'il eſt abſent il ſe couvre de gloire, & juſtifie l'amour que j'ai pour lui. On ne parle que de ſa magnificence & de ſa libéralité ; mais comme j'ai penſé que ne poſſedant rien en ce Païs, il pouvoit ne ſe pas trouver toujours en état de ſuivre la nobleſſe de ſes ſentimens ; je veux lui tenir lieu de pere, de mere, de ſœur & de fille, en même-tems que de maîtreſſe & d'épouſe ; j'ai crû que c'étoit à moi d'y pourvoir. Vous lui porterez de ma part une demi-charge d'or. Nous venons Plaiſir de ma Vie & moi de la Tour, pour mettre cette ſomme dans des ſacs. Envoïez-la chercher pendant le ſouper, une de nous trois vous la remettra. Dites à Tiran qu'il ne l'épargne pas, qu'il ſonge que ma gloire eſt attachée à la ſienne. Quand cet argent ſera dépenſé, je lui en envoïerai d'autre. Si je n'avois d'autre moïen pour le ſecourir lui ou les ſiens, que

que de travailler de mes mains, je m'y réduirois avec joïe, je lui donnerois juſqu'à mon ſang.

Diofébo ſurpris & touché d'entendre parler la Princeſſe avec tant d'amour, l'aſſura qu'il n'avoit point de termes aſſez forts pour exprimer la joïe que ces paroles lui cauſoient. Si quelqu'un peut mériter ces ſentimens, continua-t-il, c'eſt l'amoureux Tiran, mais permettez-moi au nom de cet Amant, comme ſon parent, comme ſon ami, comme celui qui vous parle en ſon nom & au nom de tous les ſiens; permettez qu'en ſigne de dépendance je baiſe vos mains & vos pieds. Alors Stéphanie emportée par ſon amour: Ah, Madame, dit-elle, en adreſſant la parole à la Princeſſe, que je ſuis jalouſe de ce que vous faites pour votre Chevalier, que ne m'eſt-il permis du moins de ſuivre le mien! Si votre Alteſſe l'approuvoit, tout ce que l'on en pourroit dire me toucheroit peu, du moins je ferai tout ce que je puis faire pour lui. En même-tems elle ſe leva & alla écrire dans l'autre chambre un billet qu'elle fourra dans ſon ſein; après quoi elle revint trouver la Princeſſe.

Pendant l'abſence de Stéphanie, Diofébo

fébo conjura Carméſine de lui permettre de la baiſer à ſon retour ; mais la Princeſſe ne voulut jamais y conſentir. Le Chevalier au déſeſpoir de ſes refus, lui dit, qu'elle ne le traitoit pas en frere, ni en homme qui lui étoit aſſez attaché pour ſacrifier mille vies au moindre de ſes déſirs ; que jamais il ne s'acquitteroit d'aucune de ſes commiſſions pour Tiran, & que dès qu'il ſeroit arrivé au Camp, il prendroit congé de lui & retourneroit dans ſes Terres. Dans ce moment l'Empereur entra ſuivi du Connétable, & prenant Diofébo par la main, il les promena pendant quelque tems dans le Palais, en les priant de partir inceſſamment, & leur donna les ordres qu'il crut convenables.

Lorſqu'ils furent ſortis de chez la Princeſſe, elle reſta fort inquiette. Que je ſuis malheureuſe, s'écria-t-elle, d'avoir mis Diofébo dans une ſi furieuſe colere ! Il ne voudra jamais me rendre ſervice, & j'aurai fâché tous les François. Ma chere Stéphanie, ajouta-t-elle, il faudra l'adoucir en ma faveur. Stéphanie lui répondit qu'elle y conſentoit. Plaiſir de ma Vie prenant la parole ; Mais auſſi, Madame, vous êtes bien étrange,

lui dit-elle ! Comment ! en tems de guerre vous ne ſçavez pas mieux ménager l'amitié des Chevaliers ? Ils ſacrifient leurs biens & leurs vies pour le Service de V. A. & de l'Empire, & pour un ſimple baiſer, vous faites tant de façons ? Après tout, qu'eſt-ce qu'un baiſer ? En France c'eſt comme ſe toucher dans la main. Et quand ce ſeroit vous qu'il voudroit baiſer, quand même il voudroit aller plus loin, il faudroit bien en paſſer par-là. Madame, Madame, en tems de guerre on a beſoin de Chevaliers, il ne faut pas les effaroucher ; après la paix, nous ferons les difficiles. La Princeſſe preſſant toujours Stéphanie d'aller trouver Diofébo qui étoit dans la chambre de l'Empereur. Madame, lui dit : Plaiſir de ma Vie, il ſeroit plus ſûr d'y aller vous-même ſous prétexte de dire quelque choſe à l'Empereur.

La Princeſſe ſuivit ce conſeil, & après s'être entretenuë quelque tems avec l'Empereur, elle prit Diofébo par la main, & le pria de n'être plus fâché contre elle. Le Chevalier la ramenant dans ſa chambre, lui répondit, qu'il avoit toujours été ſenſible à ce qui pouvoit l'intéreſſer ; mais qu'enfin il lui falloit un

baiſer

baiſer de Stéphanie ou ſon congé. Eh bien, lui dit la Princeſſe, il faut donc vous permettre de le prendre ce baiſer ſi déſiré; ſi pourtant vous aviez voulu attendre le retour de celui que j'aime, il me ſemble que tout auroit été dans les régles. Diofébo, ſans lui répondre, ſe jetta à ſes genoux & lui baiſa la main: ſe relevant enſuite légerement, il s'approcha de Stéphanie, & la baiſa trois fois ſur la bouche en mémoire de la Très-Sainte Trinité. Alors Stéphanie prenant la parole: Puiſque je ſuis autoriſée par la permiſſion de ma Maîtreſſe, vous méritez quelque choſe de plus qu'un ſimple baiſer: Chevalier, je vous rends maître de ma perſonne, mais de la ceinture en haut. Diofébo fut promt à ſe ſervir de ſes droits; après avoir baiſé & touché ſa gorge, il voulut porter ſes mains juſqu'où il leur étoit permis d'aller, le papier qu'il y trouva & qu'il crut une Lettre d'un Rival, éteignit toute ſon ardeur; il demeura glacé en le retirant: Liſez, liſez, Seigneur Diofébo, dit Stéphanie, liſez & voïez le fondement de vos ſoupçons. La Princeſſe prenant le billet des mains du Chevalier, y lut ce qui ſuit;

Me trouvant absolument maîtresse de ma personne, sans être soumise à d'autres Loix que celles de l'honneur, je déclare, moi Stéphanie de Macédoine, fille du grand Prince Robert Duc de ce Païs, que de ma pleine volonté, sans être contrainte, ni gênée par qui que ce soit; en présence de Dieu, & sur les saints Evangiles; je vous promets, à vous Diosébo de Montalto, de vous prendre à Seigneur & mari, vous abandonnant mon corps sans aucune réserve. En conséquence de ce mariage, je vous donne dès-à-présent le Duché de Macédoine & toutes ses dépendances, avec cent mille ducats Vénitiens, trois mille marcs d'argent travaillé, des meubles & des pierreries: le tout estimé par l'Empereur & son Conseil sacré, quatre-vingt-trois mille ducats, & moi, que j'estime encore davantage. Si jamais je revenois contre cet Ecrit, je veux être regardée comme une fausſaire, & ne pouvoir jouir d'aucune des Loix de l'Empire. Je renonce à tout droit de Chevalerie; & je consens que jamais Chevalier ne puisse prendre les armes pour moi. Et pour plus grande sureté, je signe de mon propre sang.

Stéphanie n'étoit point fille de ce Duc de Macédoine, qui étoit alors à l'Armée. Son pere étoit un grand Prince & très-brave Chevalier, fort riche & cousin germain

main de l'Empereur. Il n'avoit laiſſé en mourant que cette fille, à laquelle il avoit ordonné par ſon teſtament, qu'on remît ſon Duché de Macédoine à l'âge de quatorze ans. Sa mere avoit été nommée ſa tutrice avec l'Empereur ; & pour avoir des enfans, elle avoit épouſé le Comte d'Albi, qui prit depuis le titre de Duc de Macédoine. Stéphanie avoit alors quinze ans accomplis.

La nuit étant venuë, & tout étant diſpoſé pour le départ, Diofébo le plus content des hommes, envoïa à l'heure du ſouper chercher l'argent, dont la Princeſſe lui avoit parlé. Cependant tandis que ceux de ſa ſuite étoient occupés à s'armer, il retourna au Palais, pour prendre congé de l'Empereur & de toutes les Dames, ſurtout de Stéphanie, qu'il pria de ſe ſouvenir de lui pendant ſon abſence. Mon cher Diofébo, lui dit-elle, le bien de ce monde ne conſiſte que dans la foi. Ne ſçavez-vous pas qu'on lit dans l'Evangile : Bienheureux ceux qui ne me verront pas, & qui croiront. Vous me voïez, & vous ne me croïez pas. Soïez perſuadé que je vous aime plus que tout ce qui eſt au monde. En même-tems elle le baiſa pluſieurs fois en préſence de la Princeſſe & de

Plaiſir

Plaiſir-de-ma-vie. Leurs larmes ſe mêlerent ; & leurs adieux furent touchans. Lorſqu'il fut ſur l'eſcalier, Stéphanie courut après lui, & lui dit : Je vous donne cette chaîne d'or que je porte au col, pour vous faire ſouvenir de moi. Pour moi, s'il y avoit mille heures dans la journée, je penſerois continuellement à vous. A ces mots elle le baiſa encore une fois ; & ils ſe ſéparerent. De-là Diofébo ſe rendit à ſon logement, fit charger ſes bagages, & partit à deux heures de nuit, accompagné du Connétable. Tiran fut charmé de les revoir. Diofébo lui rendit compte de tout ce qui lui étoit arrivé, & lui remit l'argent que la Princeſſe lui envoïoit. Ils le peſerent, & trouverent en ducats deux cens quarante livres d'or.

Cependant depuis le départ du Connétable & de Diofébo, les Turcs fort fâchés des deux pertes qu'ils avoient faites, & qui ſe montoient à cent mille hommes, tués ou faits priſonniers, tinrent conſeil ſur les moïens de faire périr Tiran ; & réſolurent que le Roi d'Egypte l'attaqueroit, parce que c'étoit un très-bon Chevalier, & le meilleur qu'il y eût dans l'Armée des Maures. Ce Prince ouvrit lui-même cet avis. Si ce Général vit encore

core long-tems, dit-il, nous ſommes perdus ſans reſſource ; & nous n'avons d'autre moïen de nous en défaire, que celui que je vous propoſe. Permettez-moi de lui offrir le combat à toute outrance. Ne doutez point qu'il ne l'accepte ; car il eſt brave Chevalier. Alors au cas que j'aïe l'avantage, je le tuerai ; mais s'il arrivoit qu'il fût le plus fort, accablez-le de traits & faites-le périr, lui & tous ceux qui l'accompagneront. Le conſeil approuva la propoſition du Roi. Il entra dans ſa tente pour méditer la Lettre qu'il vouloit écrire, & la fit enſuite tenir à Tiran par un Trompette. Elle étoit conçuë en ces termes-

Agémanar par la permiſſion de Dieu Roi d'Egypte, & vainqueur de trois Rois en combat ſingulier ; Sçavoir, des Rois de Sezza, de Brugia, & du furieux Roi de Tremiſce. A toi, Tiran le Blanc Général des Grecs. Sçache que pour la gloire & l'honneur de la Chevalerie, j'ai réſolu d'éprouver lequel de nous deux aura l'avantage ſur l'autre. J'ai vû que par-deſſus tes armes tu portes un habillemint de femme ; & je juge ſans peine que tu es amoureux. J'ai fait en préſence de ma Dame un vœu, que je compte accomplir en ta perſonne. J'ai promis à la ſainte

ſainte Maiſon de la Mecque, où repoſe le corps de notre grand Prophéte Mahomet, de me battre à outrance contre un Roi, ou fils de Roi, ou le meilleur Général des Chrétiens; le tout pour l'honneur de ma Dame. Je te propoſe donc le combat, pour accomplir mon vœu. Si tu as la hardieſſe de l'accepter, je te tuerai, après t'avoir obligé de convenir, que la Dame que je ſers, ſurpaſſe la tienne en beauté & en mérite, ainſi qu'en naiſſance; & je lui ferai préſent de ta tête. Je ſonhaite que tu aïe le courage d'accepter ce défi, & que tu eſſaïe par-là de te laver du reproche honteux, que l'on peut faire à ton honneur, & que tout bon Chevalier doit éviter; c'eſt d'avoir attaqué deux fois notre Camp par trahiſon. Je te combattrai ſoutenant notre bon droit, corps à corps, à pied & à cheval, ſelon que tu choiſiras pour ton avantage, & en préſence des Juges, dont nous conviendrons. Le combat ne finira qu'avec la vie de l'un ou de l'autre. Fait à notre Camp de la Rive Orientale le premier jour de la Lune; & je ſigne.

Lorſque Tiran eut lû cette Lettre, il aſſembla tous les Chevaliers du Camp, & leur demanda conſeil ſur le parti qu'il devoit prendre. Le Duc de Macédoine parla le premier, & dit, qu'il devoit répondre ſur le même ton, qu'on lui écrivoit;

voit ; que cette Lettre contenoit deux chefs ; l'un celui de la Dame ; & l'autre la trahiſon, dont on le taxoit. Il eſt amoureux, ajouta-il, de la fille du Grand Turç, qu'on dit être fort belle, & doit même l'épouſer après la fin de cette guerre. C'eſt à vous de voir, ſi la Dame que vous aimez en votre Païs eſt conſidérable ; car vous ne devez point accepter le combat, ſi la juſtice n'eſt pas de votre côté. Seigneur, dit Tiran, j'aime dans mon païs une veuve ; ainſi je ne puis pas dire qu'elle ſoit fille. Je l'aime pour l'épouſer ; & je crois qu'elle a de l'amour pour moi. Elle m'a donné cette chemiſe ; & depuis que je ſuis ſéparé d'elle, je l'ai toujours portée dans les affaires, où je me ſuis trouvé.

Le Duc de Pera prenant alors la parole, dit que tout ce que Tiran alléguoit n'étoit pas ſuffiſant, pour mettre la juſtice de ſon côté: Mais voici, continua-t-il, ce que je vous conſeille. C'eſt de vous imaginer que vous êtes amoureux de notre Princeſſe. Par ce moïen vous ſerez en tout ſuperieur à votre ennemi ; car je ne crois pas qu'elle ait ſa pareille au monde. Je craindrois, repartit Tiran, que l'Empereur ne fût offenſé d'une pareille hardieſſe.

ſe. Comment voudriez-vous, dit le Duc de Sinopoli, qu'il s'offenſât d'une choſe, qui ſe fait pour la juſtice, & ſans aucune mauvaiſe intention ? Je ſuis au contraire fort perſuadé, qu'il en ſera très-content. Je veux, reprit le Général, qu'il aït la bonté d'y conſentir ; mais que penſera la Princeſſe ? Croïez-vous qu'elle me pardonne cette témérité ? C'eſt une Princeſſe d'un ſi grand mérite, ajouta le Duc de Caſſandrie, que contente d'être aimée des grands & des petits, elle ſçaura diſtinguer le motif, qui vous aura déterminé ; & je ne doute pas même qu'elle ne s'en glorifie. Tous les autres Seigneurs furent du même avis ; & Tiran les aïant priés de le ſigner, dépêcha ſon Secretaire à l'Empereur, pour l'informer de ce qui paſſoit. Enſuite il paſſa dans ſa tente, & fit au Roi d'Egypte la Réponſe ſuivante.

La vérité ſe découvre, malgré les ſoins qu'on prend pour établir le menſonge. C'eſt pourquoi moi Tiran le Blanc, Général de l'Empereur de Conſtantinople, le vainqueur & le deſtructeur des troupes du Grand Sultan de Babylone, & de celles du Grand Turc. A toi, Roi d'Egypte. Je te mande que j'ai reçu la Lettre, qu'un Trompette m'a remiſe de ta part, dans laquelle tu dis avoir

vû une parure de Demoiſelle par-deſſus mes armes, & que pour accomplir un vœu que tu as fait, tu me propoſes le combat à toute outrance, & ſoutiens que la Dame que tu ſers, eſt plus belle que la mienne. Premierement je dirai, que ce vœu fera tort à ton honneur, & que tu aurois beaucoup mieux fait de t'engager à paſſer dix ans à la Mecque, pour faire pénitence de tes péchés, qui ſont énormes devant Dieu, & devant les hommes; parce que rien n'eſt plus vrai; que la Dame, dont je me déclare le ſerviteur, eſt la plus belle, la plus vertueuſe, & du plus haut rang qui ſoit dans le monde. Je ſçai que tu aimes la fille du Grand Turc; & moi j'adore celle du Grand Empereur que je ſers. Elle a tous les avantages poſſibles ſur la tienne, qui ne ſeroit pas capable de la déchauſſer. Tu me reproches encore d'avoir eu deux avantages ſur vos Troupes par trahiſon. A cela je répons, que l'Empereur de Rome a ordonné, que lorſqu'on étoit qualifié de traître, on devoit en donner le démenti. Je te le donne donc, d'autant mieux que tu n'a pas dit un ſeul mot de vérité, & que tout ce que j'ai fait ne peut être blâmé par les Chevaliers inſtruits, & par les Dames d'honneur, & que je n'ai ſuivi que ce que la Chevalerie permet en de ſemblables occaſions. Si je me conduis mieux que vous, quel repro-

che pouvez-vous me faire ? Je te jure par cet Ecrit, & je te donne parole, moi Tiran le Blanc, au nom de Dieu & de sa très-sainte Mere, pour défendre la vérité, mon honneur & ma réputation, d'accepter le combat que tu me proposes. Mais d'accord sur ce point, comment convenir entre nous du Juge que nous choisirons ? Ce ne peut être ton Roi, ni mon Empereur, ausquels nous avons promis fidélité. Pour remédier à cet inconvenient, voici ce que j'imagine. Tout le monde sçait que je suis venu attaquer votre armée, pendant que vous teniez assiégé le Grand Duc de Macédoine, & que je vous ai battus. Vous êtes venus me trouver ensuite ; & j'ai acquis le même honneur. Ainsi à présent c'est à vous à retourner à vous. Je promets donc à Dieu, & à la Dame que je sers, aussi-bien qu'à l'honneur de la Chevalerie, que le vingt du mois j'irai vous attaquer avec le plus de Troupes qu'il me sera possible. Je déclare même, que ce sera à la tête de votre Camp de la Plage Orientale. Pour lors tu pourras te satisfaire, & tu ne m'accuseras d'aucune trahison. J'ai remis cette Lettre au Trompette que tu m'as envoïé. Elle est écrite de ma main, & cachetée de mon Cachet. Fait au Camp de Transimene le cinq Août.

Tiran montra cette Lettre aux Généraux

raux qui l'approuverent ; après quoi il la remit au Trompette du Roi d'Egypte, qui lui fit préſent d'une Jacquette garnie de plaques d'argent, en le priant de conduire avec lui un Roi d'armes, qu'il envoïoit au Sultan. Ils partirent, & arriverent au Camp des Turcs, où le Roi d'armes fit entendre au Prince infidéle, qu'il ſouhaitoit de lui parler en préſence de tous les Rois, & des autres Seigneurs de ſon Armée. Ce Prince les fit aſſembler ſur le champ ; & le Roi d'armes adreſſant la parole au Sultan : Le Général de l'Empire Grec, qui repréſente la perſonne de l'Empereur, lui dit-il, vous fait ſçavoir par ma bouche, que ſuivant la pratique des armes, vous ne devez porter aucunes bannieres, puiſque vous les avez perduës, aïant été vaincu deux fois, & que vous ne pouvez garder qu'un étendart. Je viens donc vous avertir des regles de la Chevalerie. Si vous y manquez, notre Général uſera du droit qu'elles lui donnent. Il vous fera peindre ſur un Ecu, avec toute la nobleſſe dont vous êtes environné, & non-ſeulement dans ſon Camp, mais dans toutes les Villes, il vous fera traîner à la queuë d'un cheval. Avant que vous receviez un tel affront, je viens vous

donner cet avis, afin qu'en ma présence vous ôtiez toutes vos bannieres. Que maudit soit celui qui a fait une semblable Loi, s'écria le Sultan ! Mais puisque les Loix des armes l'ordonnent ainsi, ajouta-t-il, il faut s'y soumettre. Alors il fit plier toutes les bannieres, & ne conserva que les étendarts.

Le Roi d'armes s'adressant ensuite au Roi d'Egypte : Mon Général, lui dit-il, a fait réponse à la Lettre que vous avez écrite ; mais il vous prie de vouloir bien lui mander, quelle soubreveste vous porterez le jour de la Bataille, afin que dans la mêlée il puisse vous reconnoître. Mon ami, répondit le Roi d'Egypte, tu lui diras de ma part, que j'aurois fort souhaité que nous nous fussions battus seul à seul ; mais quoiqu'il refuse d'accepter ce que je lui ai proposé, je veux bien répondre à sa demande. Le jour du Combat j'aurai une jupe cramoisi, que ma belle Dame a portée ; sur la tête une aigle d'or, & cette aigle sera surmontée d'une petite banderole, sur laquelle cette beauté sera peinte. Si je puis le reconnoître, je lui ferai confesser tout ce que j'ai avancé dans ma Lettre ; après quoi je le tuerai. Après cette réponse le Roi d'armes revint au Camp,

Camp des Chrétiens ; & aïant rendu compte à Tiran de tout ce qui s'étoit paſſé de part & d'autre, on ſe prépara à la Bataille.

L'Empereur attendoit avec impatience des nouvelles de ſon Armée, lorſqu'on découvrit en mer ſix Vaiſſeaux, qui arrivoient à pleine voile vers Conſtantinople. Ce Prince apprit avec plaiſir, qu'ils venoient de Sicile, & qu'ils portoient ſept mille hommes, & beaucoup de chevaux, que le nouveau Roi de Sicile lui envoïoit. Voici quelle fut la raiſon de ce ſecours.

On a vû que le vieux Roi de Sicile avoit un fils aîné, qui avoit épouſé une Princeſſe du ſang de France. Ce jeune Prince étoit fort aimable, auſſi ſon beaupere l'aimoit infiniment, & n'avoit jamais voulu permettre, qu'il s'éloignât de la Cour. Il en tomba malade de chagrin, & mourut. Le Roi de Sicile ſon pere ſentit d'autant plus vivement cette perte, que ſon ſecond fils qui étoit entré dans un Monaſtere, ne put jamais ſe réſoudre à quitter l'habit Religieux, pour hériter de ſes Etats. Il en conçut une douleur ſi vive, qu'il ſe donna de la tête contre le bois de ſon lit, & ſe bleſſa ſi conſidérablement,

qu'il en mourut, laiſſant ſon Roïaume à ſa fille, que Philippe avoit épouſée. Dès que ce Prince ſe vit ſur le trône, il ſe ſouvint des obligations qu'il avoit à Tiran, & réſolut d'aller à ſon ſecours, avec le plus de Troupes qu'il lui ſeroit poſſible. La Reine ſon épouſe étoit alors enceinte, & mit inutilement tout en œuvre pour le détourner de ce deſſein. Elle obtint ſeulement, qu'il ne feroit point le voïage cette année. Il ſe contenta donc de faire partir le Duc de Meſſine, à la tête de cinq mille hommes de Cavalerie & d'Infanterie. Par amitié pour Tiran, la Reine joignit encore à ces Troupes deux mille hommes, dont elle donna le commandement au Seigneur de la Pantelerie.

Le premier homme qu'ils rencontrerent, en mettant pied à terre, fut le Secretaire que Tiran avoit dépêché vers l'Empereur. Le Duc de Meſſine le reconnut d'abord, pour l'avoir vû au ſervice du Général ; & l'aïant arrêté : Chevalier, lui dit-il, apprenez-moi, je vous conjure, des nouvelles de ce fameux Tiran le Blanc, qui poſſede toutes les vertus. Quelle Ville habite-t-il ? Où eſt ce Général des Grecs ? Vous le trouverez dans ſon Camp,

Camp, répondit le Secretaire. Il n'y a que peu de jours, que je l'ai laiſſé en préſence des Turcs, ſur les bords du Tranſimene. Comment y paſſe-on le tems, lui dit le Seigneur de la Pantelerie ? Y a-t-on bonne compagnie ? Sans doute, repartit le Secretaire. Tout le monde y eſt bien reçu & bien traité : on y fait tout ce que l'on veut. On y joüe, on y danſe, on y parle de guerre : les inſtrumens s'y font entendre ; enfin, tous les plaiſirs ſe trouvent réünis chez notre Général, qui craint Dieu plus que perſonne au monde, & qui ne ſçait craindre que lui.

A ces mots le Secretaire le quitta pour monter au Palais, où il trouva l'Empereur qui finiſſoit ſon dîner. Ce Prince lui demanda avec empreſſement, ſi l'on ne manquoit de rien au Camp. Seigneur, tout y eſt en abondance : il ne nous manque que de l'amour, répondit le Secretaire, ſans en dire davantage. Quand l'Empereur fut ſeul avec la Princeſſe, il lui rendit ſéparément les diverſes Lettres dont il étoit chargé. La premiere fut celle du Roi d'Egypte ; enſuite il lui remit l'avis des Généraux, au ſujet des conditions du combat. Après que l'Empereur l'eut luë, il ſe tourna du côté de ſa fille : Sça-

vez-vous ce que l'on me mande, lui dit-il, on veut au Camp que Tiran ſoit amoureux de vous. Ce diſcours rendit la Princeſſe plus vermeille qu'une roſe, & ſon trouble l'obligea de garder quelque tems le ſilence. Lorſqu'elle en fut un peu remiſe, elle lui dit : Seigneur, pourvû que vos Chevaliers ſoient vainqueurs de vos ennemis, je leur pardonnerai leur amour. Quant à Tiran, vous ſçavez quels ennemis lui ont fait les grands ſervices qu'il vous a rendus, & vous devez être en garde contre leur calomnie, & ne pas les en croire ſans examen ; ſurtout dans des choſes qui intéreſſent votre honneur. Ma fille, reprit l'Empereur, lis la Lettre qu'ils m'écrivent, & tu verras qu'il ne s'agit pas de ce que tu penſes. La Princeſſe aïant lû la Lettre, la rendit à l'Empereur, & s'approchant de Stéphanie ; Jamais je n'ai eu tant de fraïeur, lui dit-elle, tout mon ſang s'eſt glacé dans mes veines, j'ai cru tout découvert, & qu'on alloit me faire un crime de l'argent que j'ai envoïé à Tiran. Eh bien, Madame, dit Stéphanie, eſt-ce là un ſi grand mal ; & ne pouviez-vous pas vous excuſer par votre intention ? Ne devez-vous pas aider les amis & les ſerviteurs de votre pere ?

Dans

Dans ce moment les Barons de Sicile entrerent, & firent la révérence l'Empereur, qui les reçut à merveille. Ils lui apprirent le ſujet de leur arrivée, & lui remirent les anciens Traités de paix, qu'ils venoient renouveller. Ce Prince les reçut, & confirma tout ce qu'ils contenoient. Enſuite il ſortit, & laiſſa ces Seigneurs avec l'Impératrice & la Princeſſe, après avoir commandé qu'on leur donnât de bons logemens, & qu'on leur fournît tout ce qui leur étoit néceſſaire.

Tous ces Chevaliers nouveaux venus étoient dans l'admiration de la grande beauté de Carméſine. Le Seigneur de la Pantelerie ſurtout ne pouvant ſe laſſer de la regarder : Je reconnois, dit-il, Madame, que la nature ne peut rien faire de plus beau que vous ; & je juge aiſément en vous voïant, du bonheur des Saints dans le Paradis, dont il eſt parlé dans l'Ecriture. C'eſt ce qui fait dire au Pſalmiſte, en s'adreſſant à J. C. Seigneur, celui qui eſt devant vous, ne trouve pas mille ans d'une plus longue durée, que le jour d'hier. Je crois donc pour moi, Madame, que ſi je devois vous voir toute ma vie, j'éprouverois le même ſort. Le bruit de la beauté de V. A. s'eſt répandu

dans

dans notre païs ; & vous nous avez animés du déſir de la guerre. Mais ce que je vois eſt encore mille fois au-deſſus du récit ; & je ne doute point que vous ne puiſſiez vous faire paſſer pour une Déeſſe.

Il en étoit à cet endroit de ſa harangue, qu'il auroit ſans doute pouſſée plus loin, lorſque l'Empereur rentra. Ainſi la Princeſſe évita la réponſe, d'autant plus que le bonhomme ſe mit à leur parler de guerre. Quelque tems après le Duc de Meſſine ſe retira avec toute ſa ſuite au logement qu'on leur avoit préparé, & l'Empereur s'adreſſant à ceux qui étoient préſens : Avez-vous jamais lû dans aucunes Chroniques, leur dit-il ; avez-vous jamais oüi dire qne le Général d'un Prince ait reçu de ſes parens ou de ſes amis des ſecours de Troupes qui vinſſent ſervir le Prince ſans ſolde? C'eſt pourtant ce qui m'arrive aujourd'hui. Voilà plus de dix mille hommes qui me viennent ſervir à leurs propres frais, uniquement pour l'amour de mon Général. Je dois lui en marquer ma reconnoiſſance, & je veux aller moi-même au Camp être témoin de ſes exploits, & prévenir les complots des ennemis de ſa gloire ; & ſur le champ il donna ordre de préparer

tout

tout pour le lendemain. Eh quoi, Seigneur, dit l'Impératrice! vous irez ainſi ſans eſcorte avec votre ſeule Maiſon? Madame, répondit l'Empereur, j'aurai avec moi les Troupes de Sicile.

La nuit ſuivante Stéphanie alla éveiller la Princeſſe, & lui dit: Madame, j'ai vû Diofébo en ſonge, qui me diſoit: O ma chere Stéphanie, que nous ſommes heureux Tiran & moi, de ce que vous êtes venuës nous voir! votre préſence nous aſſure la victoire. Cette idée m'a réveillée, & je viens vous dire que ſi vous m'en croïez nous profiterons de cette occaſion, pour donner une preuve de notre amour à nos Amans, & pour faire ceſſer l'abſence qui nous prive de leur vûë; propoſez à l'Empereur de vous mener avec lui. Donne-moi ma chemiſe, lui dit vivement la Princeſſe, & laiſſe-moi faire. Elle fut habillée & coëffée en un inſtant; & paſſant dans la chambre de l'Empereur, qui n'étoit pas encore levé: Mon pere, lui dit-elle, vous ſçavez que les filles ont toujours peur lorſquelles entendent parler de guerre. Cependant je vous ſupplie de me permettre de vous ſuivre; je vous demande cette grace pour deux raiſons. La

premiere

premiere eſt le déſir que j'ai de ne point vous abandonner, non-ſeulement parce que je vous aime plus que qui que ce ſoit au monde, mais encore à cauſe de votre âge. Car enfin ſi par malheur vous tombiez malade, je vous garderois d'autant mieux, que je connois votre tempérament. La ſeconde raiſon eſt, que ſuivant l'ordre de la nature, quoique les choſes arrivent quelquefois autrement, ceux qui naiſſent les premiers doivent mourir de même; enſorte que ſi j'accompagne V. M. je verrai & j'apprendrai quelque choſe de la guerre, ce qui pourroit me ſervir à l'avenir & m'empêcher de la redouter.

L'Empereur fut d'abord ſurpris du diſcours de la Princeſſe. Ma chere fille, lui dit-il, je ſuis très-convaincu de l'amitié & de l'attachement que vous avez pour moi; mais il n'eſt point ordinaire de voir aller les filles à la guerre. Cette démarche eſt toujours dangereuſe, & vous êtes ſi jeune, que la vûë des ennemis vous cauſeroit peut-être de fâcheuſes impreſſions. Ne craignez rien, reprit la Princeſſe; la douleur de me ſéparer de vous me ſeroit beaucoup plus ſenſible que tout ce que j'aurois à redouter

ter en votre compagnie, & puiſque je ne vous ai point abandonné dans vos malheurs, trouvez bon que je vous accompagne dans la proſpérité juſqu'au dernier moment de votre vie. Eh bien, ma fille, j'y conſens, dit l'Empereur, puiſque vous le ſouhaitez ſi fort. Voïez votre mere pour ſçavoir d'elle ce qu'elle aimera le mieux, ou de reſter ici, ou de me ſuivre, & tenez vous prête à partir, car je compte me mettre en chemin inceſſamment. La Princeſſe courut chez l'Impératrice, qui lui dit que pour rien au monde elle n'iroit à l'Armée, que la ſeule vûë du Duc de Macédoine & celle des lieux où ſon fils avoit été tué, la feroit mourir de douleur.

Auſſi-tôt que cette réſolution fut priſe, la Princeſſe envoïa chercher les plus habiles Orfévres de la Ville, & ſe fit faire une cuiraſſe légere, avec les braſſards & les gantelets mi-partis d'or & d'argent: Le caſque étoit un ſimple morion d'argent pur, il étoit ſurmonté de la couronne qu'elle portoit ordinairement. Elle demanda à ſon pere le commandement des Troupes que la Reine de Sicile envoïoit à Tiran. Le jour du départ, elle ſe mit à la tête de cette troupe couverte

de

de ſa riche armure par-deſſus une caſaque, mi-partie de même argent & or. Elle montoit un grand cheval blanc comme la neige & tenoit à la main un Bâton de Commandant. Elle étoit accompagnée de ſoixante Demoiſelles les plus belles de la Cour. Elle donna à Stéphanie la Charge de Connétable, celle de Maréchal de Camp à Salandro fille du Duc de Pera ; Conteſina eut celle de Grand Prévôt ; Plaiſir de ma Vie portoit l'Etendart, ſur lequel étoit peinte l'herbe nommée *l'Amour vaut*, avec cette deviſe, *mais non pour moi* : Eliſéo portoit la grande banniere ; la Veuve Repoſée étoit le Capitaine des portes de la chambre ; elles marcherent en bon ordre juſqu'à la vûë des tentes de Tiran ; mais en y arrivant elles n'y trouverent que des malades, des valets & d'autres gens inutiles que le Général y avoit laiſſés. Il en étoit ſorti dès le dix-neuviéme du mois au milieu de la nuit, & l'Empereur n'y arriva que le lendemain matin ſur les neuf heures. Sur le champ il en fit donner avis au Seigneur de Malvoiſin qui ſe rendit auſſi-tôt au Camp, l'inſtruiſit des mouvemens du Général, & lui propoſa de venir au Château où il

ſeroit plus commodément & plus ſûrement. L'Empereur ſuivit ce conſeil, & les troupes Siciliennes ſe camperent le long du Fleuve. En même-tems Malvoiſin détacha un de ſes gens pour apprendre à Tiran l'arrivée de l'Empereur, de la Princeſſe & des troupes de Sicile. Le Général s'étoit campé à la tête du Vallon nommé Eſpinoſa. Cette nouvelle le remplit de joïe, mais il ne la dit qu'au ſeul Diofébo, il craignoit que s'il la répandoit dans l'Armée, une partie des Officiers ne quittaſſent leurs poſtes pour aller faire leur Cour. Il avoit tout diſpoſé pour marcher aux ennemis. Un peu avant le jour l'Armée ſe mit en marche. Diofébo conduiſoit l'Infanterie accompagné de 400. lances avec les chevaux bardés. Tiran ne lui donna pour tout ordre, que celui de demeurer derriere une colline heriſſée de roches à une lieuë du Camp des Turcs, & de ne faire aucun mouvement, quoiqu'il pût arriver, quand même la Bataille ſeroit perduë, qu'il n'en reçût l'ordre; il prit même ſon ſerment pour s'aſſurer davantage de ſon obéïſſance.

Le Général continua ſa marche avec le reſte de l'Armée, ſans avoir à ſa ſuite un ſeul homme d'Infanterie, pas même un

un Page ; car il avoit donné l'Ordre de Chevalerie à Hyppolite. Enfin au point du jour il arriva à une portée de trait du Camp ennemi, non du côté des retranchemens, mais par le flanc, dans une plaine absolument rase. Le Duc de Sinopoli conduisoit une aîle de son armée; le Duc de Pera avoit le commandement de l'autre, & les bannieres de l'Empereur occupoient le centre. Les Turcs de leur côté qui avoient passé la nuit sous les armes parurent en bataille. Au premier rang étoient les Lanciers dont tout le front étoit couvert de pavois & de chevaux de frise ; derriere eux étoient les Archers & les gens de trait; à quelque distance d'eux marchoient les Chrétiens à la solde du Grand Turc, armés de toutes pieces, avec de grands pennaches sur leurs casques & leurs chevaux bardez. Les Turcs faisoient l'arriére-garde avec plus de quatre cens machines de guerre.

Telle étoit la disposition des deux Armées, lorsque le Roi d'Egypte manda à Tiran par un Trompette, qu'il le remercioit de lui avoir tenu parole, & qu'en témoignage de sa victoire il feroit faire une statuë d'or, qu'il placeroit sur une

des

des principales portes de Conſtantinople. Tiran lui fit réponſe, qu'il ne l'éviteroit pas, mais qu'il pourroit bien arriver qu'il eût du regret de cette Bataille. Cependant il donnoit ſes ordres aux principaux Chefs, & les inſtruiſoit du mouvement qu'ils devoient faire pour obliger l'Armée infidelle à rompre ſes rangs & à ſe débander. Enfin les Turcs donnerent le ſignal, & toutes leurs troupes s'ébranlerent.

Le Général portoit ce jour-là une petite hache attachée à ſon bras avec un cordon de ſoïe, & à ſa main une petite banniere, avec laquelle il donna le ſignal de ſon côté. Dans le moment le Duc de Pera qui commandoit l'aîle droite faiſant un quart de converſion, ſe replia avec toute ſa troupe ſur le centre où étoit la banniere de l'Empereur, tournant le dos aux Ennemis, mais marchant ſerré au petit pas & en bon ordre. Le Duc de Sinopoli fit le même mouvement à l'aîle gauche; lorſqu'ils furent tout-à-fait repliez le long du corps de bataille, alors ils ſe mirent au galop, mais ſans perdre leurs rangs, & pouſſerent vers la colline où étoit embuſqué Diofébo avec toute l'Infanterie. A la vûë de ce dernier mouvement les Turcs

s'écrierent : Les voilà qui prennent la fuite, ils ſont à nous. En même-tems l'Infanterie abandonna ſes rangs, jettant ſes lances, ſes piques, ſes boucliers & ſes arbalêtres, pour ſe mettre à la pourſuite des Chrétiens. La Cavalerie de ſon côté ſe débanda après eux, & ceux qui avoient des chevaux bardés, ſe défaiſoient de leurs bardes pour courir après ceux qu'ils regardoient déja comme vaincus. L'Empereur qui du haut de la tour du Château de Malvoiſin, étoit témoin de tout ce qui ſe paſſoit, ne douta pas un moment que ſon Armée ne fût en fuite & la Bataille perduë.

Le Général ſe retournoit cependant de tems en tems pour examiner la contenance des Infidéles. Il les vit tous épars dans la campagne, courant ſans armes & uniquement occupés du déſir de joindre les Chrétiens. Lorſque Tiran vit que les Ennemis s'étoient tout-à-fait rompus, & qu'ils s'étoient avancés au-delà de l'embuſcade où Diofébo étoit poſté, alors il leva la banniere qu'il portoit à la main, & dans le moment toute l'Armée s'arrêta. Chaque Eſcadron ſe ſépara à la longueur d'un jet de pierre, & en un inſtant Tiran préſenta un front large & étendu à

l'Ennemi.

l'Ennemi. Ce mouvement ſubit étonna les Turcs, qui commencerent à s'appercevoir de leur erreur. Cependant le Général ordonna au Duc de Pera d'attaquer le premier, ce qu'il fit, en ſe jettant avec une extrême valeur au milieu des Infidéles ſuivi du Marquis de S. George ſon frere. L'Eſcadron du Duc de Sinopoli donna enſuite. Enfin les deux Armées ſe mêlerent, & le carnage devint épouvantable.

Tiran armé de ſa petite hache ne donnoit aucun coup qui ne fût mortel. Il étoit partout & toujours expoſé aux plus grands dangers. Le Roi d'Egypte le reconnut, moins à ſes armes qu'aux grands coups qu'il portoit, & ſe retirant un moment de la bataille avec les Rois de Cappadoce & d'Afrique, il les pria de ne penſer qu'à ſe défaire de Tiran. En même-tems ils choiſirent chacun une forte lance; après quoi ils rentrerent dans la mêlée, & aïant joint le Général, ils coururent ſur lui tous trois enſemble. Mais les Rois d'Egypte & de Cappadoce furent les ſeuls qui le toucherent. Le choc fut ſi violent qu'ils renverſerent homme & cheval. A l'égard du Roi d'Afrique, ſon coup porta ſur le Duc de Macédoine, qui ſe trou-

va aux côtés du Général, & le perça d'outre en outre. Tiran se trouvoit dans un grand péril, il avoit la cuisse engagée sous son cheval, la foule étoit grande autour de lui & ses armes étoient faussées en plusieurs endroits ; il vint pourtant à bout de se relever : mais le Roi d'Egypte ayant pris une nouvelle lance, il courut sur lui, & lui en porta un coup, qui aiant été mal adressé, lui emporta seulement une partie de son casque : la foule les sépara, & Hyppolite voïant son Maître dans cet état, fit de si grands efforts pour fendre la presse, qu'il le joignit, & sautant à terre: Monseigneur, lui dit-il, au nom de Dieu montez. Mais toi, que deviendras tu ? Pourvû que je vous sauve, répondit Hyppolite, qu'importe que je meure ? La chûte du Général & le grand nombre des Infidéles qui combattoient en cet endroit, avoient mis quelque désordre parmi les Chrétiens. Tiran jugeant que sa présence étoit nécessaire, sauta sur le cheval d'Hyppolite, & rentrant dans la mêlée, il chercha à rejoindre le Roi d'Egypte, mais ce fut inutilement. Ce Prince avoit été blessé par le Seigneur d'Agramont d'un coup de lance qui lui avoit percé la cuisse & l'avoit mis hors de combat. L'heure

L'heure de Vêpres approchoit, & le combat duroit encore. Diofébo juroit cependant contre Tiran de l'inaction où il le tenoit. Il veut avoir tout l'honneur pour lui, disoit-il en lui-même, & il m'a laissé ici, comme si je n'étois bon à rien. Pardieu, j'en veux aussi acquérir à mon tour. Allons, dit-il alors à ses troupes, ne craignons rien, & donnons droit au milieu. En même-tems il sortit de son embuscade, & vint charger en flanc les Ennemis, qui furent découragés à la vûë d'un si grand nombre de troupes, auquel ils ne s'attendoient pas. Le Sultan étant blessé légerement, s'étoit éloigné de la mêlée; & voïant le nouveau renfort qui arrivoit aux Chrétiens, il dit à ses gens que la fuite valoit mieux que la mort. Tiran s'apperçut que le Sultan & les siens se retiroient du combat avec leurs étendarts déploïés. Il courut de ce côté, & leur donna la chasse, mettant à mort tout ce qui se trouvoit sur sa route.

Cette Bataille dura depuis le lever du soleil jusqu'à trois heures après midi; & jamais sur cette Plage Orientale il ne s'en étoit donné une aussi sanglante. La victoire fut complette pour les Chrétiens, qui pendant trois lieuës poursuivirent les

Turs avec une extrême vivacité. Tiran pouvoit alors à juſte titre être nommé le Roi des Batailles, & le Chevalier invincible. La fortune avoit toujours été favorable aux Turcs juſqu'à ſon arrivée, & ſa ſeule préſence l'avoit fait changer de parti. Enfin, las de tuer, les Vainqueurs arriverent fort tard devant une Ville qui appartenoit au Marquis de S. George, & qui portoit le nom de ſon Marquiſat. Les Infidéles s'en étoient emparés & en avoient fait préſent au Roi d'Egypte, qui dans la crainte de ce qui lui arriva dans la ſuite, l'avoit abondamment pourvûë de tout ce qui étoit néceſſaire à ſa défenſe. Ce Prince voïant la Bataille perduë, avoit pris la fuite comme les autres; mais ſa bleſſure lui cauſoit des douleurs ſi vives, qu'il fut obligé d'abandonner le Sultan & de s'arrêter dans cette Ville; cet azile ne le mit pas long-tems à couvert. Tiran aïant donné ſes ordres pour prendre ſoin des bleſſés, mit d'abord le ſiége devant la Place. Dès le lendemain elle ſoutint quatre aſſauts, mais les Habitans aïant livré une des portes au Marquis de S. George leur Seigneur, la Garniſon fut paſſée au fil de l'épée. Le Roi d'Egypte y fut forcé lui-même & égorgé par le Marquis

Marquis de S. George qui l'avoit fait prisonnier.

Malgré un succès si éclatant, Tiran n'étoit cependant pas content. Il déclara hautement que si Diosébo eût exécuté ses ordres, il étoit sûr de tuer le Sultan lui-même, de faire tous les Seigneurs de son Armée prisonniers, & de regagner tout ce que les Infidéles avoient conquis sur l'Empereur.

D'un autre côté l'Empereur passa de la douleur, où l'avoit réduit l'idée de la Bataille perduë, à la joïe la plus vive, lorsque le Seigneur de Malvoisin lui dit, qu'un homme qu'il avoit détaché pour sçavoir des nouvelles du combat, venoit de lui apprendre, que Tiran étoit à la poursuite des Ennemis. A cette nouvelle ce Prince se mit à genoux pour rendre graces à Dieu de la Victoire; & montant à cheval suivi de la Princesse, & des Barons de Sicile, il se rendit au Camp des Maures qu'on trouva tendu dans le meilleur ordre & rempli de richesses infinies. L'Empereur empêcha qu'il ne fût pillé, & en confia la garde aux Seigneurs de la Pantelerie & de Malvoisin, avec défenses d'en rien détourner jusqu'au retour de ceux à qui il appartenoit légiti-

mement par leur victoire. La Princesse qui avoit accompagné l'Empereur, aïant apperçu dans une tente un petit esclave noir qui cherchoit à s'y cacher, elle y courut, & sautant promtement à terre, elle le prit par les cheveux & le conduisant à l'Empereur : Je pourrai aussi me vanter à notre Général, lui dit-elle, de m'être portée en brave Chevaliere, & d'avoir pris un Turc jusques dans son Camp. La grace avec laquelle la Princesse fit cette plaisanterie, réjoüit beaucoup l'Empereur.

Cependant Diosébo instruit de la colere de Tiran, n'osoit paroître en sa présence. L'Empereur n'aïant reçu aucun message de sa part, comme dans les victoires précédentes, dit à la Princesse, qu'il craignoit fort que Diosébo n'eût été tué, puisqu'on ne l'avoit point vû en cette occasion. A ce discours Stéphanie ne put retenir ses larmes. L'amour lui fit imaginer alors tout ce qu'il y avoit de plus funeste, & pour sortir de cette cruelle incertitude, elle chargea un homme de confiance d'aller sçavoir des nouvelles du Chevalier, & de lui remettre une Lettre de sa part.

L'homme auquel Stéphanie avoit con-

fié cette Lettre, arriva au Camp, & la remit à Diofébo, qui oublia en la voïant la colere où Tiran étoit contre lui, & courut la lui porter. A la faveur de ce paſſeport, il fut bien reçu. Le Général fit venir le Meſſager, de qui il apprit tout qui s'étoit paſſé dans le Camp; que la Princeſſe étoit armée, & qu'elle avoit fait un priſonnier, qu'elle gardoit avec ſoin, pour le lui préſenter. Tiran ordonna à Diofébo d'aller à la Cour. Il obéït, & ſe rendit ſur le champ auprès de l'Empereur. Le bruit de ſon arrivée ſe répandit en un inſtant dans le Château. Toutes les Demoiſelles ſe parerent pour aller le recevoir. L'inquiétude de Stéphanie ſe liſoit encore ſur ſon viſage. Elles le trouverent dans la chambre de l'Empereur, faiſant à ce Prince le récit de la Bataille, ſans oublier la mort des deux Rois, & les bleſſures que Tiran avoit reçuës. A ces mots de bleſſures, la Princeſſe changea de couleur, & demanda avec précipitation à Diofébo, ſi elles étoient dangereuſes. Nullement, Madame, lui répondit-il, les Medecins ont aſſuré qu'elles n'auroient aucune ſuite.

L'Empereur demanda enſuite au Chevalier, quelle pouvoit être la perte de

l'une

l'une & de l'autre part. Seigneur, répondit Diofébo, je ne puis dire au juſte quelle eſt celle des Turcs. Ce que je ſçai, eſt que le grand chemin qui conduit d'ici à la Ville de ſaint George, eſt jonché de corps; que les Rois de Cappadoce & d'Egypte ont été tués; que le Sultan, le Roi d'Afrique, le fils du Grand Turc, & le Grand Turc lui-même ſont bleſſés dangereuſement, & qu'ils ont laiſſé plus de cent mille morts ſur le champ de bataille. Pour le nombre des nôtres, je pourrai le dire à V. M. parce que le Général les a fait enlever, pour leur donner la ſépulture. Nous avons trouvé parmi eux le Duc de Macédoine percé d'un coup de lance, le Marquis de Ferrare, le Duc de Babylone, & pluſieurs autres, parmi leſquels ſe trouve le Connétable, qui eſt fort regretté, parce qu'il étoit bon & brave Chevalier. Enfin on compte qu'il nous manque douze cens-trente-quatre hommes de notre Armée. L'Empereur parut touché de la mort du Connétable; mais il étoit encore plus occupé à chercher comment il pourroit témoigner ſa reconnoiſſance à Tiran. Diofébo pour avoir un prétexte de demeurer plus long-tems à la Cour, fit ſemblant d'être malade, & l'Empereur

pereur le fit ſervir avec les mêmes ſoins, qu'on auroit pû avoir pour la Princeſſe ſa fille.

Cependant en attendant la guériſon du Général, ce Prince voulant profiter de la conſternation des Ennemis, pria les Barons de Sicile de l'accompagner à une expédition, pour reprendre pluſieurs Places, dont les Turcs s'étoient emparés. Tiran qui commençoit à ſe mieux porter, inſtruit du départ de l'Empereur, prit avec lui une partie de l'Armée, laiſſant l'autre ſous les ordres du Marquis de S. George, qu'il établit Général pendant ſon abſence, & marcha au Château de Malvoiſin, où la Princeſſe & ſes Demoiſelles étoient demeurées ſous la garde de Diofébo. Lorſqu'il en approcha, il détacha Hyppolite, qu'il avoit inſtruit, & l'envoïa à la Princeſſe, qui ordonna ſur le champ qu'on le fît entrer. Alors il ſe mit à genoux; & lui baiſant la main : Madame, lui dit-il, je ſuis envoïé à V. A. de la part de Monſeigneur, qui demande ſi elle veut lui donner ſureté, & s'il pourra entrer & ſortir, ſans qu'il lui ſoit fait aucune contrainte ni violence, & il en demande un gage. Nouveau Chevalier, répondit la Princeſſe, le Général ne ſçait-il pas

que

que nous ſommes ſous ſes ordres ? Nous dépendons toutes de lui ; il a tout pouvoir ici, que peut-il appréhender ? N'a-t-il pas renfermé la crainte dans le Camp des Turcs ? Elle ne doit habiter que parmi eux.

A ces mots Hyppolite ſe leva, & courut embraſſer toutes les Demoiſelles, ſans oublier Plaiſir de ma vie ; après quoi il alla rendre compte à Tiran de la réponſe que la Princeſſe lui avoit faite. Elle ne contenta point le Général. Il renvoïa une ſeconde fois Hyppolite au Château, avec ordre de dire de ſa part à la Princeſſe, qu'il n'entreroit point ſans un Paſſeport écrit de ſa main. Je ne comprends rien à notre Capitaine, répondit la Princeſſe lorſqu'on vint lui faire ce nouveau meſſage ; en quoi peut-il avoir offenſé l'Empereur ou moi, pour avoir beſoin d'un Paſſeport ? Pourquoi perdre ainſi le tems, lui dit Stéphanie ? Donnez-le lui, puiſqu'il le demande. Voilà de l'encre & du papier. En même-tems elle écrivit le Paſſeport, & le remit à Hyppolite.

Tiran l'aïant reçu, entra dans le Château, & monta dans la grande ſalle, où il trouva la Princeſſe, qui ſe leva pour le recevoir. Mais d'auſſi loin qu'il l'apperçut :

Obſervez

Obſervez votre Paſſeport, Madame, s'écria-t-il. Mais, Général, répondit la Princeſſe, perſonne ne vous touche. Madame, répondit Tiran, Votre Alteſſe m'accable des chaînes les plus peſantes. Jamais priſon n'a été plus forte ni plus cruelle. Eh, Madame, dit la Veuve Repoſée! la priſon dont il parle, eſt toute tapiſſée d'amour; le deüil qu'il porte eſt chamarré d'eſpérance; & la chemiſe dont il eſt paré, témoigne le déſir qu'il a d'être avec ſa Dame.

La Princeſſe comprenant alors ce que Tiran avoit voulu dire, lui répondit: Général, ſi la fortune vous a rendu priſonnier, un tems viendra que vous ſerez en liberté. En même-tems, prenant le Duc de Pera d'une main, & Tiran de l'autre, elle les fit aſſéoir à ſes côtés. Ils s'entretinrent d'abord de ceux qu'ils avoient perdus à Bataille; & la converſation étant tombée enſuite ſur les Conquêtes que faiſoit l'Empereur, Tiran & le Duc réſolurent de ſe rendre le lendemain devant une Place, que ce Prince attaquoit depuis trois jours, & dont il n'avoit encore pû ſe rendre le maître. La Princeſſe proteſta, que s'ils partoient, elle les accompagneroit. Elle fit venir enſuite ſon priſonnier,

priſonnier, & le leur préſentant : Croïez-vous donc, dit-elle, que vous ſoïez les ſeuls, qui ſçachiez faire des Captifs ? Après cela ils ſe mirent à table, où la Princeſſe mangea peu. La vûë de Tiran lui ſuffiſoit.

Après le ſouper le Duc lia converſation avec la Dame du Château, & la Veuve Repoſée, qui écoutoit avec un grand plaiſir le récit des exploits de Tiran ; car la bonne mine de ce Chevalier l'avoit touchée. La Princeſſe n'aïant que Stéphanie auprès d'elle : Chevalier, dit-elle à Tiran, j'ai tout riſqué pour avoir la conſolation de vous voir ; c'eſt l'amour ſeul, non la curioſité de voir des combats qui m'a conduite ici. J'ai trompé l'Empereur, peut-être ne tromperai-je pas nos jaloux ; mais ja m'expoſe à tout, je ne pouvois ſupporter plus long-tems votre abſence. Ah, Madame, dit Tiran ! vos bontés ne ſervent qu'à redoubler les maux cruels que je reſſens. Je n'en puis ſupporter l'excès. La vûë de vos beautés me tranſporte hors de moi-même ; elle me ravit l'uſage de ma raiſon. Non, Madame, votre amour n'approche pas du mien : il eſt tel cet amour, que ſi j'en avois autant pour Dieu ; ſi je le ſervois avec la même ardeur,

deur, je ſerois depuis long-tems un Saint à miracles. Quelles marques me donnez-vous du vôtre ? Des diſcours, des paroles, que la bouche prononce & que le cœur peut démentir. Eſt-ce là ce que vous me promettiez à mon départ ? Reviens vainqueur, diſiez-vous en préſence de Stéphanie, & tu obtiendras le prix de ton amour. Dieu eſt juſte, ajoutiez-vous ; il eſt préſent par tout ; il eſt le témoin de ma promeſſe, il en ſera le garand. Dans ce moment Plaiſir de ma vie s'approchant d'eux, interrompit leur entretien, & ſe mettant aux genoux de Tiran : Chevalier, lui dit-elle, je ſuis ici la ſeule qui m'intéreſſe à vous. Comment perſonne n'a encore penſé à vous faire quitter vos armes, & ſi pourtant vous avez là une chemiſe qui merite bien d'être changée ? O bienheureuſe chemiſe, continua-t-elle ! que je t'ai vûë dans un état bien différent ! Tu étois parfumée alors, tu couvrois ce que la nature a formé de plus beau ! La Princeſſe prenant la parole, dit à Tiran : Chevalier, donnez-moi cette main, qui a vaincu des Rois. Stéphanie lui prit la main, & la poſa ſur les genoux de la Princeſſe, qui ſe baiſſa, & la baiſa. Ah, Madame, dit Tiran, que ne m'eſt-il permis de me jetter à

vos pieds adorables ! La Princeſſe lui prenant alors les deux mains : Eh bien, répondit-elle, je leur donne tout pouvoir ſur moi. En même-tems elle ſe leva ; car la nuit étoit déja fort avancée, & elle craignoit de donner quelque ſoupçon en reſtant plus long-tems. Tiran, le Duc & toute la Cour, l'accompagnerent juſques dans ſa chambre, & lui donnerent le bon ſoir.

Le lendemain dès le grand matin, le Duc & Tiran s'armerent, & monterent à cheval, faiſant emporter avec eux les échelles, qu'ils trouverent dans le Château. La Princeſſe les accompagnoit, couverte de ſes armes. Ils arriverent vers le midi devant une Place très-forte, que l'Empereur faiſoit attaquer, & qui étoit vivement défenduë par les troupes du Sultan. L'arrivée du Général décida de ſon ſort. Après avoir laiſſé la Princeſſe hors de la portée des machines, ſous la garde de Diofébo & de quelques Troupes, il courut à l'attaque des Siciliens ; & faiſant dreſſer les échelles contre le mur, il monta lui-même le premier à l'aſſaut. Il fut renverſé ; mais aïant fait venir d'autres échelles, il attaqua de nouveau, & chargea ſi vigoureuſement les Ennemis, qu'il emporta la Place, tuant, ou faiſant priſonniers

prisonniers tous ceux qui la défendoient.

Après cette expédition, les Barons de Sicile présenterent à Tiran les Lettres de leur Roi & de leur Reine. Le Général les reçut avec tout le respect & toute la joïe possibles, témoignant cependant aux Commandans de ces Troupes, la reconnoissance qu'il avoit de leurs services. Ensuite ils sortirent ensemble de la Place, & se rendirent auprès de l'Empereur, qui aïant été témoin de l'accident arrivé à Tiran, & s'étant informé du nom de celui qui étoit tombé du haut de l'échelle, avoit appris avec chagrin, que c'étoit son Général lui-même. Aussi lorsque Tiran lui eut fait la révérence, ce bon Prince ne put s'empêcher de lui dire : Ce n'est point à vous, Général, à monter ainsi à un assaut ; & malgré le bon droit de la cause pour laquelle vous combattez, il ne faut point tenter la bonté divine. Où en serions-nous, s'il vous arrivoit quelque malheur ? Seigneur, lui répondit Tiran, le premier soin d'un Général doit être de donner l'exemple.

L'Empereur tint ensuite un grand Conseil sur le parti qu'il devoit prendre ; & les avis furent fort partagés, les uns proposant une expédition, & les autres une

autre. Enfin le Général prenant la parole : Pour moi, Seigneur, je ſuis d'avis, dit-il, que V. M. reprenne avec les Barons de Sicile, le chemin de Conſtantinople, & emmene avec elle tous les priſonniers, qui nous conſument beaucoup de vivres, & nous occupent ici un grand nombre de Troupes emploïées néceſſairement à les garder. Le Duc & moi, nous aurons ſoin de conſerver les Villes & les Châteaux, que nous avons pris, & d'étendre plus loin vos conquêtes. Nous prions ſeulement V. M. de nous envoïer des vivres, pendant que la guerre durera; car c'eſt uniquement par la mer que nous pouvons tirer notre ſubſiſtance. L'Empereur trouva l'avis fort bon, & Tiran aïant donné ſes ordres, pour que l'on amenât au Château de Malvoiſin tous les priſonniers qui étoient dans la Ville & dans le Camp de S. George, il s'y rendit lui-même avec tous les Barons de Sicile.

En arrivant, l'Empereur appella le Général & la Princeſſe ſa fille avec les Demoiſelles qui l'accompagnoient; puis adreſſant la parole à Tiran, il lui dit : Nous avons perdu le brave Comte de Bithinie notre Grand Connétable, à qui me conſeillez-vous de donner cette Charge ?

Tiran

Tiran ſe mettant à genoux : Seigneur, répondit-il, je vous aurois beaucoup d'obligation, ſi V. M. avoit la bonté d'en faire préſent à Diofébo. Je ſuivrai toujours en tout vos déſirs, reprit l'Empereur ; & puiſque vous le ſouhaitez, je fais Diofébo Grand Connétable. Pour vous, Général, je vous donne le Comté de S. Ange, qui appartient à ma fille Carméſine, & dont elle voudra bien que je diſpoſe en votre faveur ; il rapporte 75000. ducats : mais j'eſpére qu'avant qu'il ſoit peu, Dieu me fera la grace de pouvoir vous faire des préſens de plus grande conſéquence.

Tiran témoigna vivement ſa reconnoiſſance à l'Empereur ; mais il ajouta, que deux raiſons l'empêchoient de profiter de ſes bontés : la premiere, dit-il, parce qu'il y a ſi peu de tems que je ſuis au ſervice de V. M. que je n'ai pas mérité tant de grace ; la ſeconde eſt, que ſi mon pere & ma mere apprenoient que j'euſſe accepté aucun titre, ils perdroient l'eſpérance de me revoir jamais, & en mourroient peut-être de douleur. Rien ne peut empêcher, reprit l'Empereur, que le Comté que je vous ai offert ne ſoit à vous. Si vous ne voulez pas en prendre le ti-

tre, acceptez-en du moins le revenu & la poſſeſſion. Je ne veux point ôter à la Princeſſe, répliqua Tiran, un bien qui lui appartient. Ce qui m'appartient, interrompit la Princeſſe, eſt à la diſpoſition de mon pere; & au cas qu'on ait encore beſoin de mon conſentement, je confirme volontiers la donation. L'Empereur fit de nouvelles inſtances, en aſſurant le Général, qu'il ne regardoit point ce préſent comme une récompenſe, & que s'il perſiſtoit dans ſon refus, il perſuaderoit à tout le monde qu'il avoit deſſein de le quitter. Tiran l'aſſura qu'il n'en étoit pas capable, pendant qu'il pouvoit lui être utile, ajoutant que puiſqu'il le vouloit abſolument, il lui rendroit ſa foi & hommage pour ce Comté; mais qu'il le donneroit avec ſa permiſſion à Diofébo ſon parent. Pourvû que vous l'acceptiez, répondit le Prince, j'en ſuis content; vous pourrez en faire enſuite ce qu'il vous plaira. Alors Tiran ſe jetta aux pieds de l'Empereur, & lui baiſa la main, pour le remercier de la grace qu'il lui accordoit. En même-tems on convint, que la Cour reſteroit encore au Château de Malvoiſin tout le jour ſuivant, & qu'on célebreroit une grande Fête, pour recevoir Diofébo

Comte

Comte de S. Ange, & Grand Connétable de l'Empire.

Ce Chevalier ignoroit ce qui se passoit. Cependant Tiran ordonna au Seigneur de Malvoisin, de faire cuire beaucoup de pain pour le lendemain, & de préparer tout ce qui étoit nécessaire pour la Fête. Diofébo rentrant au Château sur ces entrefaites, & trouvant son cousin occupé à donner beaucoup d'ordres, lui en demanda la raison, & s'il avoit eu quelques nouvelles des Ennemis. Non, répondit le Général; mais allez remercier l'Empereur du Comté de S. Ange, qu'il vous a donné avec la Charge de Grand Connétable.

Diofébo se rendit d'abord à la chambre de la Princesse, où il ne trouva que Stéphanie avec les autres Demoiselles. La Princesse entra peu de tems après; & le Chevalier se mettant à ses genoux, la remercia de la grace que l'Empereur venoit de lui accorder. Elle le releva; & lui donnant un mouchoir: J'exige votre parole, mon frere, lui dit-elle, que vous ne regarderez point ce que renferme ce mouchoir, que vous ne soïez sorti de cette chambre. Diofébo le lui promit; & après avoir remercié l'Empereur, il revint au-

près de Tiran. Il eſt bien juſte, lui dit-il alors, en ſe mettant à ſes genoux, que je vous remercie auſſi, puiſque vous vous êtes privé de ce Comté pour me le donner. En même-tems il ſe mit en devoir de lui baiſer la main ; mais Tiran n'y voulut jamais conſentir, & l'embraſſa. Diofébo lui remit enſuite le mouchoir que la Princeſſe lui avoit donné. En l'ouvrant, la premiere choſe qu'ils trouverent fut un Billet conçu en ces termes : *Je vous prie, mon frere, Grand Connétable & Comte de S. Ange, de me faire le plaiſir d'accepter ce petit préſent pour la Fête de demain. La ſituation où je ſuis, doit vous faire excuſer ſa médiocrité.* Ce Billet étoit accompagné d'une ſomme de 2000. ducats.

Le même jour la Princeſſe aïant trouvé moïen de joindre Tiran en particulier, lui demanda pourquoi il avoit refuſé le préſent que ſon pere lui avoit offert, & & pourquoi elle l'en avoit prié inutilement. Mais il l'aſſura qu'il étoit réſolu de n'accepter jamais aucun titre au-deſſous de celui d'Empereur. Le lendemain Diofébo fut proclamé en cérémonie Comte de S. Ange, & Grand Connétable de l'Empire Grec. L'Empereur le fit mettre à table avec lui, pendant que Tiran faiſoit

ſoit l'Office de Maître-d'hôtel, parce que c'étoit lui qui donnoit la Fête. Après le dîner le Bal commença, & fut ſuivi d'une magnifique collation de confitures. On s'arma enſuite ; & il y eut pluſieurs lances rompuës en l'honneur du nouveau Connétable.

Le ſouper qui ſuivit, fut parfaitement bien ſervi; mais Tiran aïant paru fort triſte pendant toute cette Fête, la Princeſſe le fit aſſéoir à ſes côtés, & lui dit à l'oreille : Vous êtes changé : ſouffrez-vous ? Parlez-moi naturellement. Je ſouffre tellement. répondit-il, d'imaginer que vous partez demain, & que je ne vous verrai plus, que j'en ſuis au déſeſpoir. Qui fait le mal, lui dit la Princeſſe, doit en porter la peine. N'eſt-ce pas vous-même qui avez conſeillé à l'Empereur de retourner à Conſtantinople avec les priſonniers ? Quel eſt l'homme amoureux qui jamais ait donné un ſemblable conſeil ? Tout ce que je puis faire pour vous, ajouta-t-elle, eſt de feindre une incommodité. Je puis obtenir par ce moïen un délai de quinze ou vingt jours ; car l'Empereur m'aime trop, pour m'obliger à me mettre en chemin, tant qu'il pourra penſer que je ſuis malade. Mais que ferons-nous de tous ces

prisonniers, dit Tiran ? Je ne vois aucun remede à la douleur que j'éprouve ; & je vous avouë que je ne suis occupé que de fer ou de poison, pour sortir du funeste état où je suis réduit. Allez trouver Stéphanie, dit la Princesse, voïez avec elle quelles mesures on peut prendre. Sur le champ le Général passa chez Stéphanie : & ils convinrent avec le Connétable, que dès que tout le monde seroit retiré & les Demoiselles endormies, ils se rendroient l'un & l'autre à la chambre de leurs Dames, & que là ils verroient ce qu'il y auroit à faire.

Le silence regnoit déja dans tout le Palais, lorsque la Princesse, qui pendant la nuit ne gardoit que Stéphanie dans sa chambre, dit à Plaisir de ma vie qu'elle n'étoit pas encore en humeur de se coucher, & qu'elle pouvoit cependant se retirer. Elle obéït ; mais ayant cru sentir brûler des parfums en se retirant, elle ne douta pas que ce ne fussent les apprêts d'un mariage que l'on vouloit célébrer à petit bruit ; & elle alla se mettre au lit, résoluë de s'en éclaircir. L'heure du rendez-vous arrivée, Stéphanie sortit avec une bougie, pour s'assurer si toutes les Demoiselles qui couchoient dans l'anti-

chambre

chambre de la Princeſſe avec la Veuve Repoſée, étoient bien endormies. Plaiſir de ma vie attentive à tout, faiſoit la dormeuſe; Stéphanie y fut trompée : elle alla ouvrir aux deux Chevaliers qui l'attendoient avec plus d'impatience que les Juifs n'en ont de la venuë de leur Meſſie. Ils éteignirent la lumiere, & ſuivirent ſans bruit Stéphanie, qui les conduiſit dans la chambre de la Princeſſe. Ils la trouverent vêtuë d'une robe brochée d'or avec une broderie de perles. Elle avoit au col un carquant de feüilles d'or, émaillées de vert & entremêlées de diamans & de rubis. Sa tête étoit couverte d'une guirlande de pierreries, dont l'œil avoit peine à ſoutenir l'éclat. Tiran fléchiſſant le genoüil devant elle, lui baiſa les mains pluſieurs fois. Ils paſſerent la nuit à ſe donner des aſſurances de leur tendreſſe mutuelle, & lorſque le jour fut prêt à paroître, les deux Chevaliers ſe retirerent avec le même ſecret.

Lorſqu'il fut jour, tout le monde ſe leva au Château, parce que l'Empereur avoit donné ordre que tout fût prêt pour partir de bonne-heure. Plaiſir de ma vie, que la curioſité avoit tenu éveillée, entra dans la chambre de la Princeſſe, tandis

tandis que ſes compagnes dormoient encore. Elle la trouva qui s'habilloit. Stéphanie étoit habillée, & elle achevoit de ſe coëffer, mais avec un air d'abattement & de nonchalance ſi grand, qu'à peine pouvoit-elle porter ſes mains à ſa tête. Ses yeux battus & chargés, avoient perdu leur éclat ordinaire. Ses regards languiſſans ſembloient diſcerner à peine les objets.

Sainte Vierge, s'écria Plaiſir de ma Vie ! Eh, ma chere Stéphanie, comme vous voilà ! Vous êtes malade aſſurément & même fort malade. Dites-moi ce que vous ſentez. Il faut appeller les Medecins. Non, répondit Stéphanie, ce ne ſera rien. C'eſt une migraine violente, le ſerain qu'il fit hier en eſt cauſe. Croïez-moi, dit Plaiſir de ma Vie, ne négligeons point ce mal, il peut devenir dangereux. Dites, n'avez-vous rien ſenti aux talons ? Prenez y garde ; j'ai oüi dire à d'habiles Medecins, qu'à nous autres femmes nos maladies commencent par des inquiétudes aux ongles des pieds, que de-là elles montent dans les jambes, paſſent aux genoux & gagnent bien-tôt les cuiſſes d'où elles montent un peu plus haut, que c'eſt-là où elles ſont les plus vives, que de-

là

là elles portent droit à la tête & cauſent des étourdiſſemens qui nous font ſouvent perdre connoiſſance & tomber à la renverſe. Ils ajoutent, que ſuivant Galien, ce mal ne nous prend qu'une fois dans la vie, & que quoiqu'il ſoit incurable, on n'en meurt pourtant jamais. Mais voïons un peu votre langue, j'en ſçai aſſez pour vous donner conſeil.

Stéphanie embarraſſée du diſcours de Plaiſir de ma Vie, & ne ſçachant comment elle le devoit prendre, lui montra ſa langue. Ou tous mes principes ſont faux, lui dit alors cette fille, ou vous avez perdu du ſang cette nuit. Il eſt vrai, répondit Stéphanie, j'ai ſeigné du nez. Ou du nez ou d'ailleurs, c'eſt ce que je ne puis diſtinguer, dit Plaiſir de ma Vie, mais toujours je ſuis bien ſûre que vous avez ſaigné. Cependant ſoïez tranquille, votre mal ne ſera rien.

Comme elle s'apperçut que la Princeſſe ſourioit, en l'écoutant, elle lui dit: Madame, V. A. me permettra-t-elle de lui rendre compte d'un rêve que j'ai fait cette nuit? Mais il faut auſſi qu'elle me promette de ne ſe point fâcher ſi elle ſe trouve mêlée dans mon rêve. Parle, lui dit la Princeſſe, je t'accorde toute permiſſion,

miſſion, tu peux dire tout ce que tu voudras, je t'en donne d'avance l'abſolution.

Alors Plaiſir de ma vie, prenant la parole : Il m'a ſemblé, Madame, dit-elle à la Princeſſe, que j'étois couchée dans une même chambre avec mes quatre compagnes, & que Stéphanie eſt venuë avec une bougie examiner ſi nous dormions. Elle a été enſuite à la porte, & elle l'a ouverte à Tiran & au Connétable. Ils étoient légerement vêtus, leur épée ſous le bras & avec des ſouliers de feutre pour n'être point entendus. Stéphanie a ſoufflé ſa bougie, ils l'ont ſuivie, & il me ſembloit qu'elle les conduiſoit à votre chambre. Vous étiez habillée & parée avec ſoin pour les recevoir. Un moment après la porte s'eſt fermée, & j'ai cru entendre votre voix qui diſoit : Laiſſe-moi, Tiran, laiſſe-moi. Je ſuis ſortie de mon lit toute en chemiſe, & j'ai couru à la porte. Alors j'ai cru voir Tiran, qui vous portant entre ſes bras par la chambre malgré votre réſiſtance, vous accabloit de ſes baiſers. Il vous a mis enſuite ſur ce petit lit de repos. Ah lit, s'écria Plaiſir de ma Vie, en ſe tournant du côté où il étoit ! Que

tu

tu es different de ce que tu étois alors !

Eh bien, lui dit la Princeſſe, n'as tu rien rêvé de plus ? Pardonnez-moi, Madame, continua cette fille, mon rêve n'a pas fini là. Vous avez pris un Livre d'Heures, & le préſentant au Chevalier, V. A. lui a dit : Tiran, je t'ai fait venir pour donner un peu de ſoulagement à ton amour & au mien, mais promets-moi de ne point paſſer les bornes que je t'ai preſcrites, jure-le moi ſur ce Livre. Le Chevalier les yeux attachés ſur vous, paroiſſoit peu attentif à vos paroles. Vous avez ajouté : Si tu m'aimes, contente-toi de ce que je t'ai permis, n'exige point de mon amour des choſes dont les ſuites ſeroient funeſtes à l'un & à l'autre, tu me perdrois & me perdrois pour toujours. Hélas, avez-vous ajouté, à quoi m'expoſe ma complaiſance pour Stéphanie ! En ce moment quelques larmes ont coulé de vos yeux, elles ont touché le Chevalier. Il vous a répondu : Madame, vous êtes mon unique Souveraine, c'eſt à vous de me preſcrire des loix ; quelque dures qu'elles ſoient, je les reſpecterai toujours, mais ſongez que c'eſt contre vous-même & contre l'amour que vous emploïez le pouvoir abſolu qu'il vous a donné ſur moi.

Ne

Ne t'afflige point, Tiran, avez-vous dit alors ; je te tiendrai compte du ſacrifice que tu me fais. Je ne te refuſe qu'une ſeule choſe, je t'abandonne tout le reſte. Il vous a prêté le ſerment que vous demandiez, après quoi il m'a ſemblé que vous embraſſant & vous accablant de ſes baiſers, il vous renverſoit ſur ce lit & détachoit les agraffes de votre robe ; alors votre gorge s'étant découverte à ſes yeux, il s'eſt précipité deſſus. Mais bien-tôt n'étant plus maître de lui-même, il a voulu porter ailleurs une main hardie. Vous vous y êtes oppoſée & vous avez eu ma foi raiſon ; ſi vous l'euſſiez ſouffert, le ſerment étoit en grand danger. Après une petite querelle, il m'a ſemblé que vous étiez reconciliés. Vos viſages étoient collés l'un contre l'autre, vos bras étoient entrelacés. La vigne eſt moins unie à l'ormeau que vous ne l'étiez l'un à l'autre. Vous vous parliez, mais je ne pouvois entendre vos diſcours, vos baiſers mutuels les interrompoient à tout moment.

Cependant mon ſonge continuant toujours, je crus appercevoir quelque choſe ſur cet autre lit. Il me ſembla que j'y voïois Stéphanie avec le Connétable ; elle

elle ſe débattoit, ſes jambes étant dans un mouvement très-vif, elle paroiſſoit ſe vouloir dérober d'entre ſes bras : un moment après je crus l'entendre qui diſoit d'une voix tremblante & interrompuë : Ah, Seigneur, que vous me faites de mal ! Voulez-vous me tuer ? Arrêtez un peu ; au nom de Dieu, épargnez-moi.

Il me ſembla enſuite que Tiran lui diſoit : Ma chere ſœur, retenez vos cris. A quoi penſez-vous ? Voulez-vous vous perdre ? On peut vous entendre. Je la vis qui prenoit la manche de ſa chemiſe & qui la mettant dans ſa bouche la ſerroit avec ſes dents ; mais un moment après elle ne put ſe retenir, elle pouſſa un cri & tomba pâmée, en diſant ! Ah cruel ! vous me tuez, je me meurs.

Je ne puis vous exprimer, Madame, ce que cet endroit de mon ſonge me fit reſſentir. Je déſirois en ce moment de me trouver avec mon Hyppolite dans le même état où je vous voïois l'une & l'autre. Je ne connois point encore quelles ſont les douceurs de l'amour, mais il me ſembloit que cet état étoit le dernier terme de la félicité. L'agitation que j'éprouvois étoit extrême, un feu dévorant ſe répandoit par tout mon corps. Je me levai,

vai, du moins il me le ſembla dans mon ſonge, j'allai chercher de l'eau & je m'en ſervis pour diminuer l'ardeur du feu que je reſſentois.

A mon retour je crus voir Stéphanie, qui revenuë de ſon évanoüiſſement, repouſſoit languiſſamment le Connétable, & lui diſoit d'une voix foible : Laiſſe-moi cruel, laiſſe-moi. N'es-tu pas content ? que veux-tu de plus ? n'auras-tu point de pitié d'une fille qui s'eſt confiée à toi ? Sont-ce là les ſermens que tu me fis hier ſur tous les Saints du Paradis, de ne me point faire de mal ? Veux-tu les violer encore ? Voïez, a-t-elle ajouté en vous appellant, voïez comme ce barbare m'a traitée ; voïez ce ſang qui demande vengeance. Mais helas malheureuſe, a-t-elle continué, en verſant quelques larmes ! & de qui dois-je me plaindre que de moi ſeule ? N'étoit-ce pas à moi à me garder ? Un moment après, il m'a paru que ſe conſolant un peu, & embraſſant le Connétable, elle lui diſoit : Va, je te pardonne tout ce que tu m'as fait ſouffrir. N'es-tu pas mon époux ? Ne t'ai-je pas donné ma foi ? N'es-tu pas devenu mon Maître & mon Seigneur ? Ai-je quelque choſe qui ne ſoit pas à toi ? Que te pouvois-je refuſer ?

refuſer ? L'amour ne t'a-t-il pas tout donné ? C'eſt cet amour qui nous a liés l'un à l'autre. Que manque-t-il à notre engagement ? Un écrit, une cérémonie, des joûtes, des danſes, des concerts ? L'amour ſuppléera à tout. Ma mere ni mes parentes ne ſont point venus me donner la chemiſe de nôces. Elles n'ont point eu beſoin de me porter à force ſur le lit nuptial. Je m'y ſuis miſe de moi-même. Mon époux en ſera plus ſûr de ma tendreſſe.

Pendant que Stéphanie parloit, il me ſembloit, Madame, que Tiran vous exhortoit & vous ſupplioit de lui rendre ſon ſerment. Le Connétable que votre voiſinage ennuïoit, vous en preſſoit auſſi, mais les coqs chanterent pour la ſeconde fois, le jour étoit prêt de poindre. Vous les preſſâtes de ſe retirer de crainte d'être découverts. Ils ne purent vous refuſer, & ils ſortirent l'un & l'autre.

Je me réveillai là-deſſus fort étonnée de me trouver dans mon lit; j'étois encore toute remplie de mon rêve, j'aurois voulu qu'il eût duré éternellement; je penſois à mon cher Hyppolite, je ſouhaitois d'être expoſée aux mêmes peines que Stéphanie, mon inquiétude & mon agi-

tion furent extrêmes le reſte de la nuit, je ne pus fermer l'œil : mais ce qui m'embarraſſoit le plus, c'eſt que je m'étois trouvée encore toute moüillée à mon reveil, de cette eau à laquelle j'avois eu recours dans mon rêve, pour appaiſer l'ardeur que je reſſentois.

Plaiſir de ma Vie finiſſoit ainſi le récit de ſon rêve, lorſque les autres Demoiſelles de la Princeſſe arriverent pour lui aider à s'habiller. L'Empereur partit le matin même avec tous les Barons de Sicile, le Duc de Pera & les priſonniers. Tiran & le Connétable l'accompagnerent pendant une lieuë. Alors ce Prince les pria de ne pas aller plus loin. Ils obéïrent ; mais cette ſéparation fut infiniment ſenſible au Général. Après avoir pris congé de l'Empereur, & avoir dit adieu aux Barons de Sicile, il s'approcha de la Princeſſe, & lui demanda ſi elle n'avoit aucun ordre à lui donner. Elle leva le voile dont elle étoit couverte, & ſes beaux yeux ne pûrent le regarder ſans ſe remplir de larmes. Ce fut ainſi qu'elle lui fit ſes adieux. Sa douleur ne lui avoit point laiſſé l'uſage de la parole, elle ne put que ſoupirer. Tiran de ſon côté, après avoir pris congé d'elle,

fut

fut ſi troublé, qu'il ſe laiſſa tomber de cheval. Il ſe releva promtement. L'Empereur & pluſieurs Seigneurs vinrent à lui, mais ils le trouverent faiſant ſemblant de regarder le pied de ſon cheval, après quoi il ſe remit en ſelle, & chacun continua ſon chemin. La Princeſſe qui étoit alors toute en larmes, apprit de Stéphanie ce qui étoit arrivé à Tiran, & n'attribua cet accident qu'à la douleur qu'il reſſentoit de ſon départ.

Tiran de retour au Château de Malvoiſin, ordonna au Connétable de reſter à la garde du Camp avec la moitié de la Cavalerie & de l'Infanterie. Pour moi, dit-il, j'irai au Port faire débarquer les vivres qui nous ſont venus. En y arrivant il apprit qu'il étoit entré ſept Navires Génois dans le Port de Beaumont. Cette Ville n'étoit éloignée de celle de S. George que de quatre lieuës, & le Sultan s'y étoit retiré avec les débris de ſon Armée, croïant y être en ſûreté. Le Général eut avis en même-tems, que le grand Can de Caramanie arrivoit par mer au ſecours des Turcs avec le Roi de l'Inde Supérieure, & qu'ils étoient ſuivis d'une Armée de plus de cinquante mille hommes. A cette nouvelle Tiran fit

partir un Brigantin, avec ordre d'aller reconnoître le nombre des Vaiſſeaux arrivés à Beaumont, celui des Troupes qui étoient deſſus & de s'informer du tems auquel ils comptoient débarquer leurs vivres. Le Brigantin revint le lendemain, & lui apprit qu'il y avoit ſept gros Navires dans le Port, que les chevaux étoient déja débarqués, & qu'on commençoit à mettre les vivres à terre. Oh, par Dieu, dit le Général à ſes Troupes, je vous ferai manger de leur bled.

En effet, il fit préparer ſur le champ cinq Vaiſſeaux, ſur leſquels il embarqua beaucoup de troupes, ſurtout des Arbalêtriers; & mettant à la voile le ſoir même il ſe trouva au point du jour devant le Port de Beaumont. Ceux qui étoient à terre découvrant les cinq Vaiſſeaux de Tiran, & s'imaginant qu'ils étoient du nombre du ceux que le Roi de Caramanie conduiſoit, n'en prirent aucun ombrage. Ainſi les Vaiſſeaux Grecs entrerent dans le Port ſans aucun obſtacle, & chacun s'attachant à un des Ennemis, ils s'en emparerent ſans peine; après quoi ils inveſtirent les deux autres qui firent auſſi peu de réſiſtance. Cette action ne coûta pas un ſeul homme à Tiran.

ran. Ils ſortirent enſuite du Port avec leurs priſes. Les vivres dont elles étoient chargées, furent d'un grand ſecours pour le Camp des Chrétiens ; qui ne tiroient leur ſubſiſtance que par la mer.

Au retour de cette expédition le Général interrogea les priſonniers qu'il avoit faits ſur les Vaiſſeaux, & tous lui confirmerent l'arrivée des Rois de l'Inde & de Caramanie avec une puiſſante Armée. Ils ajouterent que ce dernier conduiſoit avec lui la Princeſſe ſa fille qui étoit d'une extrême beauté, & qu'il deſtinoit, diſoit-on, au fils du Grand Turc ; qu'elle étoit accompagnée de vingt-cinq autres femmes, qui venoient épouſer les plus grands Seigneurs de l'Armée, & que leurs Vaiſſeaux étoient chargés de richeſſes immenſes. Lorſque nous ſommes arrivés à Beaumont, continua un Matelot Genois, on nous a appris que l'Empereur Grec a fait Général de ſes Troupes un diable de François qui gagne toutes les Batailles. Ils le nomment Tiran. Il peut avoir du courage, comme on le dit ; mais ma foi il porte là un vilain nom ; car Tiran ſignifie uſurpateur, ou pour parler plus juſte, voleur, & je crois pour moi que ſes actions répon-

dront toujours à ſon nom. Auſſi dit-on, que dans une Lettre qu'il écrivoit au Roi d'Egypte contre lequel il n'a jamais oſé ſe battre ſeul à ſeul, il ſe diſoit amoureux de la fille de l'Empereur ; vous verrez qu'il la ſéduira, il en fera autant de l'Impératrice, & puis il fera mourir l'Empereur pour prendre ſa place ; car c'eſt ainſi qu'en uſent ces maudits François ; vous le verrez un jour Empereur, ſi les Turcs & les Chrétiens le laiſſent vivre. Ma foi, répondit Tiran, tu as raiſon, tous les François ne valent rien, & celui-là fera encore pis que tu ne dis. Puiſque vous le connoiſſez ſi bien & que vous lui reſſemblez ſi peu, reprit le Marinier, je prie Dieu qu'il vous faſſe obtenir tout ce que vous déſirez des Demoiſelles. Mais enfin vous connoiſſez un grand Traître. Je jure par le Barême que j'ai reçû, que ſi je pouvois le prendre comme ſouvent j'en ai pris pluſieurs autres, je le pendrois moi-même au grand mât du Vaiſſeau. Dès qu'on fut à terre, Tiran lui donna un habit de ſoïe, avec trente ducats & la liberté. On peut juger de l'état où il ſe trouva lorſqu'il ſçut que c'étoit à Tiran lui-même qu'il avoit parlé ; ainſi il alla ſe jetter à ſes pieds, mais

mais Tiran lui pardonna & le renvoïa, en disant qu'il falloit donner aux méchans, afin qu'ils dîssent du bien de nous ; & aux bons, pour qu'ils n'en dîssent point de mal.

La présence de Tiran étoit nécessaire au Camp, ses ordres n'avoient pas été suivis, & les Turcs avoient remporté un leger avantage par la faute du Marquis de S. George. Tiran remédia à tout & donna de nouvelles instructions. Il tint ensuite un grand Conseil, dans lequel il proposa d'attaquer la Flotte du Caraman. Elle étoit composée de vingt-trois gros Vaisseaux, les meilleurs qu'eussent les Genois & de quelques Bâtimens legers. La Flotte des Grecs n'étoit que de douze Vaisseaux de Guerre, & de quatre Galeres. L'entrepriſe paroissoit téméraire. Tiran s'y détermina cependant malgré la répugnance des autres Chefs. Ce Pilote Genois auquel il avoit donné la liberté, & qui touché de reconnoissance, s'étoit donné à lui, l'avoit instruit du moïen qu'il devoit suivre pour dissiper cette Flotte.

A la sortie du Conseil, Tiran donna ordre à Diofébo de lui choisir les deux mille plus braves Gendarmes de l'Armée

& deux mille Arbalêtriers des plus hardis. Des plus braves, Seigneur, répondit Diofébo! & comment les diſtinguer? Ne le ſont-ils pas tous également avant le combat? Vous n'en ſçavez gueres, dit Tiran, faites ſonner le boute-ſelle comme ſi les Ennemis s'approchoient, & lorſque vos troupes auront pris les armes, examinez les éperons des Gendarmes, & regardez comme des lâches tous ceux dont les éperons ſeront mal attachés; comptez que tous ceux-là ne ſe ſont armés qu'en tremblant. Le Prieur de S. Jean avec ſes Chevaliers, vint dans ce moment joindre Tiran, & lui demanda d'être de la partie. Ils ſe rendirent au Port de Tranſimene, avec les Troupes deſtinées à l'expédition. De-là il envoïa deux Galeres au large, avec ordre, l'une de s'attacher au Vaiſſeau du Roi de Caramanie ſans jamais l'abandonner; l'autre de lui donner des nouvelles de la Flote Infidelle.

Il étoit environ l'heure de Vêpres, lorſqu'une des Galeres revint à rames & à voiles pour l'avertir de l'arrivée des Ennemis, & un moment après leur Flote parut à la vûë du Port. Elle étoit d'une grande magnificence, ſurtout le Vaiſ-

ſeau

ſeau du Roi de Caramanie ; ſes voiles étoient couleur de feu avec ſes armes en broderie. Les cordages étoient de ſoïe & la poupe étoit toute couverte de brocard d'or. Le Vaiſſeau du Général ſortit du Port le premier. Les Turcs le virent paroître avec beaucoup de joïe, en criant que celui-là étoit déja à eux. Le Roi de Caramanie fit monter ſa fille & les autres Dames ſur le pont pour leur montrer le Vaiſſeau qu'ils alloient prendre. Peu de tems après celui du Seigneur de la Pantelerie parut, ſuivi d'un autre que commandoit le Duc de Meſſine. La joïe des Turcs & des Génois redoubla à cet aſpect. Le Roi de Caramanie dit à ſa fille : Choiſis de ces Vaiſſeaux celui que tu aimeras le mieux, je te le donne. Elle demanda celui qu'elle avoit vû paroître le premier, & il le lui promit. Le Navire du Seigneur d'Agramont précéda celui d'Hyppolite. Enfin le bon Prieur de S. Jean qui faiſoit l'arriere-garde, ſortit preſque à la nuit fermée.

Les Genois furent fort étonnés de voir douze gros Vaiſſeaux. Cependant on fit ſortir du Port toutes les Pinaſſes, les Chaloupes des Vaiſſeaux, & les Barques des Pêcheurs, auſquelles on avoit attaché

ché une rame, qui portoit un fanal qu'elles allumerent dès que celui du Général parut. Tous ces feux réunis repréſentoient une armée de ſoixante & quatorze Navires. Les Ennemis s'imaginant que la Flote des Grecs étoit en effet auſſi nombreuſe, qu'elle leur paroiſſoit, ne douterent point que l'Armée de Rhodes & celle de Sicile ne fuſſent venuës au ſecours de l'Empereur. Ils réſolurent donc de prendre le parti de la fuite, & de retourner en Turquie, plutôt que de riſquer un combat ſi inégal. Un des Vaiſſeaux Genois leva trois fois un fanal. A ce ſignal toute la Flote des Infidéles vira de bord, faiſant force de voiles, elle ſe diſperſa : mais jamais la Galere de Tiran ne perdit de vûë le Vaiſſeau du Roi de Caramanie, qui fit route du côté de Chypre, pour tâcher de gagner de-là Aléxandrie. La Galere avoit un fanal à ſa poupe, & Tiran ſuivit cette Galere avec ſon Vaiſſeau.

Le lendemain au point du jour le Général n'apperçut en mer aucun de ſes Vaiſſeaux ; mais il ſe trouva en vûë de celui que montoit le Roi de Caramanie. Il le joignit ſur le midi : & les deux Navires s'accrocherent de façon, que quand même ils l'auroient voulu, il ne leur eût pas

pas été poſſible de ſe ſéparer. Alors le combat devint ſi terrible, qu'à peine pouvoit-on manœuvrer de part & d'autre. Il dura à pluſieurs repriſes pendant le reſte du jour, toute la nuit ſuivante, & le lendemain juſqu'au Soleil couchant. Dans cet intervalle il ſe donna vingt-ſept combats entre ces deux Vaiſſeaux. Enfin le Roi de Caramanie voïant les Chrétiens déja ſur ſon bord, & le nombre de ſes gens infiniment diminué, fit apporter ſur le pont le coffre, où l'argent & les pierreries étoient renfermées. En même-tems il fit habiller ſa fille de brocard d'or; & l'attachant par le col avec une corde d'or à ce même coffre, il la précipita dans la mer, avec toutes les autres Dames qui l'avoient ſuivie. Après cette funeſte exécution il abandonna le combat, & ſe retira avec le Roi de l'Inde Supérieure dans la chambre, que ſa fille avoit occupée. Là ils ſe jetterent ſur un lit, & ſe couvrirent la tête, pour attendre la mort. Tiran maître du Vaiſſeau, leur envoïa un Gentilhomme, pour les prier de monter ſur le pont. Ils obéïrent à regret, ſurtout le Roi de Caramanie, & parurent devant le Général, qui leur rendit les reſpects dûs à leur rang, & ſe leva pour les recevoir, quoiqu'il

quoiqu'il fût fort incommodé d'une bleſſure qu'il avoit reçuë à la cuiſſe. Il les obligea enſuite à paſſer ſur ce Vaiſſeau ; ce qu'ils firent avec un extrême chagrin.

Dès que Tiran eut raſſemblé le peu de gens qui lui reſtoient, il mit à la voile. De mémoire d'homme il ne s'étoit jamais donné un auſſi terrible combat ſur mer. A l'exception des deux Rois, tout avoit péri du côté des Turcs. A l'égard des Chrétiens, de cinq cens hommes qu'ils étoient ſur le Vaiſſeau, il n'en reſta que cinquante-quatre, dont ſeize étoient bleſſés. Enfin Tiran ſe ſignala également ſur mer, comme il avoit fait ſur terre. A la nouvelle de cet accident, la douleur du Sultan & la conſternation des Turcs furent extrêmes. Mais leur admiration ne fut pas moindre, en penſant qu'un ſeul Chevalier étranger pouvoit remporter de ſi grands avantages. Après cette victoire le Général rentra dans le Port, où tous ſes gens ſe rendirent l'un après l'autre avec leurs priſes, au nombre de dix-huit Vaiſſeaux chargés de richeſſes immenſes. Hyppolite ſe diſtingua fort en cette occaſion, & à l'exemple de ſon Maître, devint dans la ſuite un des Chevaliers des plus accomplis de ſon ſiécle.

Cependant

Cependant le Seigneur de Malvoisin instruit de ce dernier succès, monta à cheval, pour venir en féliciter Tiran, après avoir envoïé porter ces heureuses nouvelles à Constantinople & au Camp. Dans cette entrevûë il conseilla au Général de présenter lui-même les prisonniers qu'il avoit faits. Tiran le désiroit avec ardeur, afin d'avoir une occasion de joüir de la vûë de sa belle Princesse. Il mit à la voile dès que le vent lui permit de partir, accompagné de tous ceux qui l'avoient suivi dans cette derniere expédition, & arriva en très-peu de tems à la vûë de Constantinople. On avertit aussi-tôt l'Empereur que le Général paroissoit avec l'Armée navale. Ce Prince ne sçachant quels honneurs lui rendre, ordonna que l'on construisît un pont de quatre-vingt-dix pas de longueur, & qu'on le couvrît de superbes tapis. En même-tems il fit dresser dans la grande Place un échaffaut très-élevé, couvert de brocard d'or & d'étoffes de soïe, sur lequel il se plaça avec l'Impératrice, la Princesse, & toutes les Dames de la Cour & de la Ville. Enfin il fit étendre depuis le pont jusqu'à l'échaffaut des pieces de velours cramoisi, afin que le Général ne marchât point à terre.

Tiran

Tiran débarqua au milieu des cris de joïe & des applaudiſſemens de la Capitale. Il avoit à ſa droite le Roi de Caramanie, & celui de l'Inde Supérieure à ſa gauche. Les Barons de l'Empire le précédoient ; & tout le peuple l'environnoit en lui donnant mille bénédictions, comme à un homme envoïé du Ciel, pour être ſon Libérateur. Le Clergé vint auſſi le recevoir en proceſſion. Avec ce cortége il arriva à l'échaffaut, où il monta. Là il ſe mit à genoux devant l'Empereur, & lui baiſa la main. Il dit enſuite au Roi de Caramanie d'en faire de même ; mais celui-ci répondit fiérement, qu'il n'en feroit rien. *Chien fils de Chien*, reprit Tiran, en le frappant de ſon gantelet ſur la tête, tu la baiſeras ; & non-ſeulement la main, mais encore les pieds. Je le ferai par force, repliqua le Prince Infidéle ; mais je jure par Mahomet notre ſaint Prophéte, & par la barbe que je porte, que ſi jamais je ſuis en liberté, je te ferai baiſer les pieds de mes Eſclaves noirs. L'Empereur irrité de ſa réſiſtance, le fit prendre ſur le champ, & ordonna qu'on l'enfermât dans une cage de fer. A l'égard du Roi de l'Inde ſon compagnon, comme il vit qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre,

prendre, que celui de la ſoumiſſion, il ſe mit à genoux de bonne grace, & baiſa la main & les pieds de l'Empereur. Auſſi ne lui fit-on aucune peine.

L'Empereur deſcendit enſuite de l'échaffaut, ſuivi de tous ceux dont il étoit accompagné, pour aller à ſainte Sophie rendre graces à Dieu de la Victoire qu'il avoit remportée. Le Général donnoit le bras à l'Impératrice, qui charmée de tout ce qui lui arrivoit d'heureux, lui dit: Vous êtes l'homme du monde, qui joüiſſez de la plus grande réputation; car indépendamment de ce que vous avez fait auparavant, vous venez de vaincre deux grands Rois, & vous avez donné de nouvelles preuves de votre valeur & de votre eſprit. Quels éloges ne méritent point de ſi belles actions! Je voudrois qu'un Chevalier tel que vous fût venu dans l'Empire d'Allemagne, lorſque mon pere étoit Empereur de Rome. J'étois alors demandée par mille Amans; & ſi je vous avois vû, je vous aurois préféré à tous les mille. Mais à préſent je ſuis vieille, & je n'ai plus d'eſpérance à former. Cette converſation les conduiſit juſqu'au Palais, où la Princeſſe, qui n'en avoit pas perdu une ſeule parole, rit de bon cœur avec Tiran

des

des douceurs que la bonne femme lui avoit dites.

Au retour l'Empereur demanda au Général, comment il se trouvoit de ses blessures. Tiran lui répondit, qu'il avoit un peu de fiévre. En même-tems il se retira à l'appartement qui lui avoit été préparé, où les Médecins de l'Empereur le visiterent. Ils lui défendirent de sortir du lit, s'il ne vouloit demeurer estropié d'un bras. Le Général suivit leur conseil. Tous les jours il étoit visité soir & matin de l'Empereur, de l'Impératrice, & de la Princesse. La Veuve Repossée ne l'abandonna pas non plus d'un instant pendant toute sa maladie, plus par amour, que par aucun autre motif. Cette passion eut de grandes suites, & fut la source de beaucoup de traverses, que Tiran & la Princesse Carmésine essuïerent dans leurs amours; comme on le verra dans la suite de cette Histoire.

FE 70

Fin de la seconde Partie.